

LA
DUNCIADÉ,
POÈME
EN DIX CHANTS.

L
Palmer & Montgomery (Co)



LA 3^e ~~La~~
DUNCIADE,
POEME
EN DIX CHANTS.

*Qui veut peindre pour l'immortalité, doit
peindre des sors.*

FONTENELLE, Dialogues des morts.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

MDCCLXXI

19



A V I S

DES ÉDITEURS



Nous réimprimons ce Poëme qui n'est pas moins original, moins piquant pour nous, que la *Dunciade* (*) de Pope ne le fut pour l'Angleterre. Avec quel empressement ne rechercherait-on pas un pareil Ouvrage écrit par un ancien, & qui présenterait à notre curiosité une idée aussi complete de la littérature de son tems ? Ce Poëme, à bien des égards, est un monument historique.

Notre Edition a sur toutes les autres l'avantage d'être augmentée de plusieurs Chants. Les soins que s'est donné l'Auteur pour revoir & corriger son Poëme, en ont fait, en quelque sorte, un Ouvrage tout nouveau. On verra dans ce volume par des lettres que l'Auteur écrivait, il y

TOM. I.

A

(*) *Dunciade* est un mot dérivé du mot Anglais *Dunce* qui veut dire un sot, un stupide, un hébété. Le mot *Dunciade* n'a pas d'équivalent dans notre langue. Sottisade en serait un ; mais il n'est pas Français.

(2)
à quelques années, à M. le Comte de B.....
et à M. de Voltaire, qu'il ne regardait
la première Edition, qui jusqu'à présent a
servi de modèle à toutes les autres, que
comme une Edition furtive et précipitée.
On verra qu'il se proposait déjà une dis-
tribution toute nouvelle, et des augmenta-
tions considérables : aussi ce Poème qui,
dans son origine, n'avait que trois Chants,
en contient dix aujourd'hui.

Cette Edition est d'ailleurs enrichie de
beaucoup de pièces intéressantes qui n'ont
point encore paru. Mais ce qui achève de
la rendre très-précieuse, ce sont des Mé-
moires pour servir à l'histoire de notre litté-
rature depuis environ deux siècles jusqu'à
nos jours. Ces Mémoires suppléent à une
infinité de notes dont il aurait fallu sur-
charger le Poème, contiennent un très-grand
nombre d'anecdotes littéraires fort curieuses,
et des observations impartiales qui doivent
les faire rechercher également par les gens
de lettres, par les gens du monde, et par
les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe
qui peuvent être jalouses de se former le goût,
et de connaître de la littérature Française
ce qu'il est presque honteux d'ignorer.

L E T T R E
D E L' A U T E U R
A M O N S I E U R
L E C O M T E D E B

VOus me demandez, Monsieur le Comte, si j'ai quelque part à une nouvelle édition de la Dunciade qui vient de paraître, & dont vous avez la bonté de m'envoyer un exemplaire. Je commence par vous en remercier. Cette Edition mérite d'être préférée à celles que l'on a faites en différentes Provinces, & dans lesquelles on s'est borné à contrefaire servilement l'édition de Paris. Mais j'ai l'honneur de vous assurer que sans vous j'ignorerais absolument son existence.

En supposant que je fisse réimprimer ce Poëme, vous voulez bien m'honorer de vos conseils. Vous seriez bien aise, dites-vous, qu'à l'égard de certaines gens, je ne persévérasse point dans ce que vous appelez mon impénitence finale. Vous desireriez de ne plus voir

LETTRE DE L'AUTEUR

les noms des Diderot, des Duclos, des Marmontel, confondus avec une foule de noms vulgaires que vous m'abandonnez sans regret.

Je conviens d'abord avec vous (& voici ma profession de foi en littérature,) que la plupart de ces Messieurs ont véritablement beaucoup d'esprit, & que Mr. Diderot, entr'autres, mérite une considération distinguée par l'étendue de ses connaissances. Malgré l'enflure de son style, & l'obscurité dans laquelle il lui plaît souvent de s'envelopper, on ne peut nier que l'imagination la plus brillante ne perce quelquefois, par éclairs, dans ses ouvrages; mais cette imagination, belle par momens, est presque toujours déréglée ou confuse. Je n'en suis pas moins persuadé, que s'il eut voulu se renfermer dans son personnage de savant, jamais on n'aurait tenté de lui disputer sa réputation. La seule ambition qu'il a eue de passer à la fois pour un Philosophe profond, & pour un bel esprit agréable, me paraît la source de ses disgrâces. Je n'ai parlé, dans la *Dunciade*, que du bel esprit; & il faut avoir le courage d'avouer que le *Père de famille* & le *Fils naturel*, annoncés avec tant de faste, & qui ont produit de si méchantes copies, ne sont que

des Ouvrages très-médiocres dans un genre infiniment plus facile que celui de la bonne Comédie, contre lequel il semble que la philosophie moderne ait conspiré.

A l'égard de Mr. Marmontel, ses Contes moraux, qui pourtant ne sont que des Contes, & des Contes en prose, lui font, à la vérité, plus d'honneur dans le monde, que toutes les Tragédies par lesquelles il a débuté avec une si rare persévérance, & que la longue & inutile poétique qu'il n'a donnée, sans doute, qu'en faveur de ses poésies. Si sa prose est en général assez correcte, j'applaudis de bon cœur à ce mérite. Mes principales plaisanteries ne portent que sur ses vers, qui, malheureusement, ont produit ceux de Mr. le Mière, lesquels en produiront d'autres, qui en amèneront de plus barbares, jusqu'à ce que notre langue retombe enfin dans le cahos dont l'harmonie de Racine avait su la tirer.

Je ne défavouerai pas non plus que l'on ne trouve beaucoup d'esprit dans les *Considérations sur les mœurs* de Mr. Duclos. Il se peut même qu'il y en ait davantage que dans la Bruyère; & cela me rappellerait encore Racine, qui disait en parlant de Mr. Toureil, dont cependant

6 LETTRE DE L'AUTEUR.

il estimait les connaissances : » Le bourreau
» fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démof-
» thène ! »

Je pense donc à peu près comme vous à
l'égard de tous ces Messieurs. Mais, me direz-
vous, ce sont pourtant ces gens d'esprit que
vous traitez impitoyablement de fots dans votre
Dunciade. J'en conviens avec vous, Monsieur
le Comte ; mais expliquons - nous, s'il vous
plaît.

Vous savez aussi bien que moi, sans doute,
que le nom de sot en poésie, n'a pas tout à
fait la même signification qu'il aurait dans la
société. La poésie satyrique, dans laquelle il
doit entrer toujours un peu d'exagération, &
qui évite les circonlocutions & les périphrases,
emploie le mot de sot qui a l'avantage d'être très-
court, pour désigner sans façon un homme de
beaucoup d'esprit, qui a le malheur de faire
habituellement des sottises ; &, aux yeux du
gout, tout Ouvrage médiocre en est une. C'est
ainsi du moins que mes devanciers, Horace,
Perse, Juvénal, Regnier, Boileau, Molière &
Pope en ont usé chacun dans leur langue ;
& il faut bien se garder de croire que par le
mot de sot, ils entendissent, à la rigueur, un

homme dénué de tout esprit & de toutes connaissances. En ce cas là, ils n'auraient pu même l'appliquer à aucun Auteur, car le plus inepte a toujours reçu quelque éducation, a fait quelques études, combine quelques idées, & c'en est assez pour n'être pas un sot à la lettre. Mais, Monsieur, savez-vous bien que le mauvais goût & le faux bel esprit, surtout quand ils sont joints à des prétentions, indisposaient plus vivement un homme tel que Boileau, que de simples platitudes ? Permettez, à ce propos, que je vous rappelle une anecdote de l'autre siècle.

Molière qui a si bien dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant ;

Et qui eut volontiers répété avec le grand Rousseau :

Que Dieu préserve mon ouïe

D'un homme d'esprit qui m'ennuie ;

J'aimerais cent fois mieux un sot.

Molière pourtant représentait un jour à Boileau que Chapelain était en grande considération dans le monde ; que plusieurs gens de lettres le consultaient ; qu'il était particulièrement aimé de Mr. Colbert, & qu'enfin les railleries outrées de Boileau pourraient lui sus-

6 LETTRE DE L'AUTEUR

citer quelques affaires auprès de ce Ministre, & peut-être du Roi même. Ces réflexions un peu trop sérieuses ayant mis le Satyrique de mauvaise humeur : » Oh ! le Roi & Mr. de Colbert feront ce qu'il leur plaira, répondit-il brusquement ; mais à moins que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait la Pucelle, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie, & la consacra depuis dans son *Misanthrope*.

Voilà, Monsieur le Comte, l'énergique impétuosité du bon goût révolté. Il ne pèse & ne peut plus peser ses termes. Que les Lecteurs en rabattent de sang froid tout ce qu'ils voudront, à la bonne heure. Mais le Poète dominé par son enthousiasme, ne s'arrête pas à ces convenances minutieuses du discours ordinaire. Il nomme les choses par leur nom, & pour lui une mauvaise poétique n'est qu'une sottise. L'Auteur peut avoir tout l'esprit du monde & n'être qu'un sot. Il y aurait de la pure chicane à lui contester ses expressions. Eh ! Monsieur, ne vous est-il jamais arrivé à vous-même d'être détourné de la lecture d'*Iphigénie*, par exem-

ple, pour entendre des vers d'Arifomène, qu'un partisan mal adroit de Mr. Marmontel aurait entrepris de vous faire admirer ? Dans votre premier mouvement, qui eft toujours celui du fentiment & du goût, n'auriez-vous pas de bon cœur alors envoyé le Poète & fon impertinent admirateur à tous les diables ?

Eh bien, Monsieur, c'eft là notre hiftoire, ou, fi vous le voulez, notre péché à tous tant que nous fommes d'Ecrivains fatyriques ! Nous paffons volontiers quelques fottifes à tout homme de mérite qui n'a pas l'habitude d'en faire, & qui s'eft diftingué par de bons Ouvrages. Mais fi nous fommes indulgens pour le génie, nous fommes impitoyables pour les gens orgueilleux & médiocres. Qui les oblige de prendre l'affiche de bel efprit ? Nous leur transportons dans nos vers, par une hardieffe de poëfie très-ufitée, l'épithète due à leurs écrits, & ce n'eft qu'une figure de rhétorique. Après tout, Monsieur le Comte, vous qui êtes l'aménité même, que diriez-vous d'un boiteux qui aurait la fureur de danser & de s'égalér à Veftris ?

D'ailleurs (& ceci eft une réflexion très-importante) ce ne font pas les imbécilles qui font

10 LETTRE DE L'AUTEUR

à craindre dans la littérature. L'homme le plus dangereux est, au contraire, un Ecrivain de beaucoup d'esprit, mais sans goût, qui se croit du génie, qui a eu l'art d'en imposer à la multitude, & qui, tant que le prestige dure, décourage par ses succès l'émulation des bons esprits qui n'ont ni cabale, ni manège. Lamotte était précisément l'homme que je viens de peindre; aussi n'aurais-je pas manqué de le mettre dans la Dunciade, si j'eusse vécu de son tems, ou j'aurais fait une Dunciade très-inutile. Après cela, je ne fais trop de quoi nos beaux esprits pourraient avoir à se plaindre.

Un nom ne doit donc pas être exempt du ridicule, uniquement parce qu'il est fameux; & ce qui vous prouvera, Monsieur, combien toutes les opinions diffèrent, c'est que l'on m'a fait un reproche directement opposé au vôtre, en m'accusant d'avoir employé dans mon Poème quelques noms trop obscurs. Cependant on trouverait, au hazard, plus de noms de cette espèce dans les satyres de Boileau, que dans toute la Dunciade. Je n'en veux pour témoins que ces vers :

On ne lit guères plus Rampale & Ménardiére,
Que Magnon, Dufouhait, Corbin & la Morlière.

Je ne parle ni de Motin, ni de l'Abbé de Pure, ni de Pinchène, qui, vraisemblablement, ne faisaient pas une grande sensation dans leur tems, puisqu'ils sont aujourd'hui si complètement oubliés. Mais, si l'on n'a pas reproché à Boileau d'avoir employé de pareils noms, je devais m'attendre, au moins, à la même faveur, moi, dont l'Ouvrage est de plus longue haleine que les Satyres, & qui m'étant proposé de peindre un combat, ne pouvais guères me dispenser de donner des soldats à mes généraux.

Vous avez entendu faire, Monsieur, un autre reproche à la Dunciade, auquel je ne me serais jamais attendu. Quelques personnes ont dit que ce Poème était trop littéraire, & par conséquent ne pouvait guères intéresser que des gens de lettres. A cela je n'ai rien à répondre, sinon que le sujet le voulait ainsi. Je ne doute pas qu'en Angleterre Pope n'ait essuyé la même critique. Il y a, dans sa Dunciade, un bien plus grand nombre d'acteurs que dans la mienne. On y trouve jusqu'à des Libraires; & l'objection de mes Censeurs ne me paraît pas mieux fondée que si l'on reprochait à la Rome sauvée de Mr. de Voltaire, que le sujet en est trop étranger à nos mœurs, & ne peut intéresser que

des Romains. Je vous demande, Monsieur, si la Dunciade pouvait être autre chose qu'un Poème littéraire.

Cependant, depuis que j'ai lu dans Boileau, mon maître, qu'un *fa* quelquefois ouvre un avis important, je ne dédaigne aucune critique; & vous seriez peut-être fort étonné de voir un jour dans la Dunciade un bien plus grand nombre de morceaux de poésie qui ne tenant en rien à la littérature, y jetteraient en effet beaucoup plus de variété; de voir cette même Dunciade augmentée de nouveaux traits d'imagination, de nouvelles peintures: (car vous savez combien je pense que sans les peintures point de salut en poésie.) Et voilà pourquoi j'ai tâché que chacun de mes Chants put fournir, au besoin, à un Graveur qui serait né plaisant, le sujet de trois ou quatre estampes, pour lesquelles j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon compatriote. Oui, Monsieur le Comte, si Dieu me prête vie, je vous prédis que vous relirez un jour la Dunciade bien revue, bien corrigée, bien augmentée, & devenue peut-être un Poème épique tout comme un autre; car enfin il me paraît que tous mes héros pris ensemble valent bien, au moins, &

le Lutrin de Boileau, & l'hypogriſſe de l'A-
rioſte, & les Grenouilles d'Homère.

Vous ne ſauriez croire combien le retour du
printems fait fermenter, depuis quelques jours,
toutes ces idées dans ma tête. Vous vous en
appercevrez bien à cette longue réponse, &
peut-être vous repentirez vous de m'avoir
donné lieu de vous la faire. Mais je me flatte
du moins que la franchise de mes aveux vous
prouvera toute mon impartialité ſur le compte
de nos beaux eſprits. Au reſte, Monſieur, la
poſtérité nous jugera tous, & c'eſt ce qui de-
vrait, ce me ſemble, adoucir la haine de ceux
qui peuvent croire que je les ai mal jugés.

Je n'ai pas la ridicule prétention de faire trou-
ver la Dunciade plaiſante à ceux qui ont de
très-bonnes raiſons pour n'en pas rire. Mais
il y a dans le Public une certaine portion de
connoiſſeurs qui ne ſont dévoués à aucun parti,
& qui ſe laiſſent aller tout naturellement à l'im-
preſſion qu'ils éprouvent. Ce ſont eux que nous
avons vû rire à la Comédie des Philoſophes,
au milieu des cris de fureur qu'ils entendaient
jetter autour d'eux par quelques fanatiques, qui
 faiſaient ſemblant de croire que l'on avait eu le
projet d'outrager la ſaine philoſophie; projet

14 LETTRE DE L'AUTEUR, &c.

qui eut été digne des Petites Maisons , & dont ils supposaient apparemment que la Ville & la Cour avaient été complices. Vous m'avez appris , Monsieur , que , dans le monde , beaucoup de personnes de ce caractère indulgent , vous avaient avoué que la Dunciade les avait amusés. Les plus honnêtes paraissaient même me savoir gré de mes ménagemens pour les mœurs de ceux qui m'ont le plus indécemment attaqué dans leurs libelles. C'est de ces âmes justes & éclairées que j'ambitionne les suffrages , & j'osais m'en flatter après avoir obtenu le vôtre. Sur le nombre & la qualité des Lecteurs qui me conviennent , je suis entièrement de l'avis d'Horace , qui se consolait avec Pollion des injures de Crispinus.

Vous connaissez , Monsieur le Comte , mon attachement & mon respect.

D'Argenteuil ce 23 Mars 1767.



P R E



PREFACE

DE
L'ÉDITION DE 1764.



N fait que l'illustre Pope a donné à l'Angleterre un Poëme immortel, connu sous le nom de la *Dunciade*. Le modèle de ce Poëme n'existait chez aucune nation. Un mélange singulier de peintures hardies, bisarres quelquefois, mais décélant toujours le grand Maître; toutes les richesses de l'invention dans un sujet qui paraît stérile; les finesse de la raillerie accom-

pagnées d'une gaîté continue ; le sel piquant des bons mots , celui de la naïveté , souvent même les principes du goût le plus délicat , forment à peu près le caractère de ce Poëme original , dont nous n'avons aucune traduction digne d'être lue.

La France où la gaîté était autrefois si bien accueillie , semblait naturellement devoir s'approprier ce Poëme , où tout respire l'enjouement. Mais il faut convenir aussi qu'il régné dans cet Ouvrage un certain goût de terroir (si l'on peut hasarder ce mot) qui a dû décourager quiconque n'aurait eu que l'intention de le traduire. Les Traits y paraissent souvent trop recherchés , les peintures trop chargées , les plaisanteries trop dures , les métaphores trop prodiguées. Enfin , par une licence Anglaise dont on trouverait aujourd'hui parmi nous plus d'un exemple , la satire y frappe
jusques

jusques sur les mœurs. Le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, & en recueillir les fruits, n'eut pas à se louer des ménagemens de l'Auteur qui paraît d'ailleurs s'être un peu trop occupé de la vengeance de ses querelles particulières. Ce sont là, sans doute, les raisons qui ont dû faire perdre l'idée de transporter dans notre langue les beautés de l'ouvrage Anglais.

On s'est proposé d'atteindre, s'il était possible, au caractère de ce Poème singulier, sans dérober les idées du Poète. On a tâché de donner la Dunciade sous la forme qui pouvait plaire en France, & à laquelle on a jugé que Pope lui-même se fut assujetti, s'il eut écrit pour nous. C'était ainsi que l'on devait imiter un ouvrage dont presque toutes les beautés sont purement locales, mais dont l'idée générale est charmante. L'ordon-

nance du Poëme Français , le merveilleux , les fictions qui sont l'ame de la poésie , appartiennent donc uniquement au nouvel Auteur.

La Dunciade , lorsqu'elle parut à Londres , fut l'époque d'une révolution très-avantageuse pour les lettres ; révolution dont les suites se font encore sentir en Angleterre. On fait combien la gloire des Nations est liée à celles d'un petit nombre de génies rares , qui les rendent respectables par leurs travaux. Les noms , aujourd'hui obscurs , des Dennys , des Ralph , des Théobald , des Norton , des Cibber , des Blackmore , ayant été livrés , dans ce Poëme , au ridicule qu'il méritaient , la justice que l'on devait à leurs célèbres adversaires fut plus prompte ; les grands hommes furent consolés ; les suffrages du peuple , encore partagés , se réunirent , on ne prononça plus , sans respect , les noms des Dryden , des Adif-

DE L'ÉDITION DE 1764. 19

son, des Swift, de Pope lui-même ;
& le génie fut vengé.

On ose croire qu'un ouvrage de ce genre devenait à Paris d'une nécessité plus indispensable encore. „ Il n'y a plus „ d'autre moyen, dit Mr. De Voltaire, „ de rendre les lettres respectables, que „ de faire trembler ceux qui les outragent. C'est le dernier parti que prit „ Pope avant de mourir. Il rendit ridicules à jamais, dans sa *Dunciade*, „ tous ceux qui devaient l'être. Ils n'osèrent plus se montrer, ils disparurent. „ Toute la nation lui applaudit : car si, „ dans les commencemens, la malignité „ donna un peu de vogue à ces lâches ennemis, de Pope, de Swift & de „ leurs amis, la raison prit bientôt le „ dessus... Le vrai talent des vers est „ une arme qu'il faut employer pour „ venger le genre humain. „

On ne peut se dissimuler, en effet ;

que la barbarie ne commence à se reproduire. Jamais le savoir ne fut plus rare , & la maladie d'écrire plus commune. Il était tems , sans doute , de réprimer l'orgueil de cette foule d'Ecrivains , par qui la considération de la France diminue sensiblement chez l'étranger. La plupart , s'érigeant d'eux-mêmes en législateurs , semblent ne s'attacher qu'à flétrir cette partie de la gloire nationale qu'aucune révolution n'avait encore altérée. Les noms immortels des Bossuet , des Pascal , des Boileau , des la Fontaine , des Roussseau , ceux des Montesquieu , des Voltaire , des Buffon , paraissent ne devoir plus être exposés aux caprices insolens de quelques plumes téméraires ou vénales. S'il est juste & raisonnable que le Gouvernement tolère tous les écrits qui ne peuvent blesser ni son économie , ni la religion , ni les mœurs , il n'est pas indifférent à l'honneur des

lettres que le bon goût reste sans vengeur. L'impunité légale dont jouissent les détracteurs des grands hommes, ne s'étend pas jusqu'à les mettre à l'abri du ridicule.

Ce fut en se rendant redoutable à ces perturbateurs des arts, que Boileau fut véritablement utile à sa Patrie. Il consola Racine prêt à se décourager. De son tems, on se permettait encore d'écrire que le rival d'Euripide n'était qu'un caprice de mode, *que l'on verrait passer comme l'usage du café*. Eh ! qui décidait ainsi sur le plus beau génie qu'ait eu la France ? Une femme du monde (*), respectée, donnant le ton, & recommandable en tout, si elle se fut abstenue de juger ce qu'elle ne devait qu'admirer. Dans le même tems, Madame Deshoulières, dangereuse par le crédit que ses talens,

B iij

(*) Madame de Sévigné;

apparens ou réels, donnaient à ses décisions, tenait à peu près le même langage. Elle faisait en faveur de la Phèdre de Pradon, de mauvais sonnets, mais qui avaient alors d'autant plus de vogue, que l'envie est plus empressée à humilier un grand homme. Le bel esprit, Saint-Evremond avait introduit cette manière de penser si défavorable à Racine, sous prétexte de l'admiration exclusive qu'il avait vouée à Corneille : comme si l'on ne pouvait louer un homme célèbre qu'au préjudice de ses émules. Assurément, l'ennemi de Racine n'était pas digne d'admirer Corneille.

Boileau fut obligé de commencer par détruire. L'usage courageux qu'il fit des traits du ridicule, sauva le goût de la Nation, incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir, & flottant entre le génie & la médiocrité. L'Académie Française avait perdu de sa gloire par des

choix indigne d'elle. Chapelain , l'oracle de Mr. Colbert & de la maison de Longueville ; Perrault , chargé du rôle des pensions ; Cotin , tant admiré à l'Hôtel de Rambouillet ; Pradon , soutenu par une cabale puissante ; une foule d'Ecrivains pareils dont les noms sont presque oubliés , mais qui faisaient alors le grand nombre , menaçaient la littérature , à peine naissante , d'une destruction qui semblait inévitable. Boileau se dévoua pour l'intérêt des arts , & fixa la gloire de la Nation.

On fait qu'il s'est élevé , de nos jours , un parti contre les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV , auxquels on ose manquer de respect , contre Despréaux en particulier , & surtout contre le genre satyrique. Quelques-uns de ceux qui s'appellent gens de lettres , & qui en sont les plus dangereux ennemis , qui proscrivent la satire , & qui font des

libelles, relèvent, avec une exagération maligne, ces divisions indispensables par lesquelles se soutient la Démocratie littéraire, & qui sont les ressorts nécessaires de l'émulation. Ces Messieurs voudraient qu'une douce aménité, rapprochant tous les esprits, fit cesser pour jamais le prétendu scandale de ces querelles. On ne doute pas qu'ils n'aient leurs raisons pour penser ainsi, & pour redire, avec une affectation de sentiment devenue fort à la mode, ce que disaient autrefois les Cotins & les Pradons leurs devanciers. Mais il faut leur répondre avec Mr. Helvétius, que » le peu d'ana-
» logie des idées d'un sot & d'un homme
» d'esprit rompt entr'eux toute société,
» & qu'en fait de mérite, c'est le signe
» d'anathème que de se plaire trop à la
» société des gens médiocres. « Il faut leur apprendre qu'il n'est pas de traité possible entre le bon & le mauvais goût;

&, à propos du grand Poète qu'ils tâchent de rabaisser, il faut leur rappeler cette anecdote infamante pour eux, mais honorable pour les lettres, dont on a trop négligé le souvenir.

Louis XIV, dans le privilège qui fut expédié à Boileau pour le débit de ses Ouvrages, commanda que l'on fit mention du singulier plaisir (ce sont les termes) qu'il avait éprouvé en les lisant. Que devinrent alors ces recueils d'injures accumulées contre un grand homme? Ces inimitiés qui semblaient ne devoir jamais finir? Ces accusations vagues de noirceur, de méchanceté, si prodiguées par des ames noires & méchantes? La vie de Boileau Citoyen servit d'apologie à la conduite du Poète. Son désintéressement, sa probité, ses mœurs produisirent enfin l'effet lent, mais sûr, que produit toujours l'honnêteté sur les ames justes. Il eut l'honneur d'avoir pour amis

les Condé, les la Rochefoucault, les Vivonne, les Lamoignon, les Daguesseau; & Montausier prévenu fit par l'estimer.

Quelque réservé qu'ait été Boileau dans ses satyres, on se flatte d'avoir porté la circonspection plus loin encore que lui. On ne trouvera point dans la *Dunciade* :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

On n'y verra l'infortune de personne humiliée, comme dans ces vers :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On a tâché d'emprunter une manière différente de celle de Boileau. Ses jugemens toujours fondés sur la raison la plus sévère ne permettaient aucun appel aux Ecrivains qu'il a critiqués. On a cru que dans un Poëme on pouvait se livrer davantage aux caprices de l'ima-

gination ; dont les écarts sont toujours soupçonnés d'une certaine exagération ; & pour adoucir l'amertume de la satire , on a essayé d'allier à ce genre austère la gaité de l'Arioste ; mais cette gaité ne tombe que sur les travers de l'esprit , jamais sur les mœurs. L'Auteur a veillé sur lui-même avec d'autant plus d'attention , qu'il a été long-tems exposé à tout ce que la calomnie & la haine pouvaient imaginer de plus atroce , mais heureusement de plus absurde. Il a été poursuivi jusques dans sa retraite par des lettres anonymes non moins odieuses que ces libelles ; & parmi les Ecrivains qu'il a joués dans la Dunciade , il en est peu qui ne se soient rendus coupables envers lui de quelques excès. On verra , par son Poëme , qu'il ne s'est point avili par d'indignes représailles. Il ne s'abaisse point , dans le tems , à solliciter une vengeance que les Loix n'auraient pu

lui refuser. Il aima mieux ne la devoir qu'à lui-même en repoussant d'infâmes injures, & de viles calomnies par les seules armes du ridicule.

On demande en quoi la satire permise diffère du libelle. Il faut de l'audace pour affecter de les confondre ; & ce serait outrager ceux au Tribunal de qui cette question pourrait être portée, que de les supposer capables d'une méprise sur un objet de cette nature.

Le Gouvernement exige de tout Citoyen des mœurs & de la probité. Il doit, par conséquent, protéger quiconque est attaqué sous l'un ou l'autre de ces rapports. Les Loix seules ont le droit de diffamer ; & quelle circonspection n'apportent-elles pas lorsqu'il s'agit d'infliger cette peine ! Mais il est très indifférent à l'administration que tel ou tel Citoyen fasse bien ou mal des vers, & qu'il ait plus ou moins de ce qu'on

appelle talens agréables. Le bel esprit est un luxe, de même que les Arts d'agrément. Il est libre à chacun d'afficher ce luxe ; mais aux conditions d'être puni, par le ridicule, de l'orgueil de l'affiche, si, en effet, elle est téméraire.

On sent bien qu'il n'est pas possible à un homme tel que M. de Voltaire, par exemple, lorsqu'il est attaqué par un mauvais Poëte, de ne pas se moquer de ses méchans vers. C'est un mouvement involontaire pareil à celui qui faisait frissonner Rameau, quand il entendait de la mauvaise musique. Ce sentiment ne suppose même aucune malignité.

S'il arrivait pourtant qu'un Auteur d'un goût trop difficile se trompât dans ses jugemens satyriques, le public le rendrait garant de ses méprises, & plus elles seraient grossières, plus il serait humilié. Cette réflexion devrait calmer, peut-être, le ressentiment de ceux qui

se croient injustement critiqués. Tout le risque en est pour le juge. Il est vrai que s'il est mortifiant d'avoir compromis son goût par des critiques hazardées, il est aussi très-flatteur d'avoir eu le premier un sentiment à soi, qui ait entraîné celui du public, & qui se trouve confirmé par la postérité.

C'est précisément à cause de cette alternative de gloire & d'humiliation dans laquelle tout Auteur satyrique est si naturellement placé, qu'il paraîtrait convenable d'interdire toute espèce de satire anonyme, & d'exiger qu'à la liberté qu'il se donne, l'Auteur joignit toujours le courage de se nommer. Ce feroit la seule barrière raisonnable que le Gouvernement pourrait opposer au droit que tout homme a d'écrire sur des objets aussi indifférens en eux-mêmes que les arts d'agrément. En effet, les honnêtes gens reconnaîtront toujours

quelque vérité dans cette maxime de Mr. Gresset :

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Quiconque du moins se cache pour attaquer, s'expose avec justice à être regardé comme un lâche.

Malgré des limites si claires, si précises, on ne manquera pas de crier encore à la méchanceté contre l'Auteur de la Dunciade; & ce seront ceux mêmes qui l'auront déchiré avec le plus de fureur, qui feront le plus de bruit. Mais malheur à tout Ecrivain, & à tout homme en place qui n'exciteraient aucune envie! Les gens sensés croiront que cet Auteur a fait, en faveur du goût, un usage courageux des talens que lui a donnés la nature, & ils lui en feront gré.

On se permettra une seule réponse, qui pourra faire quelque impression sur la partie du public dont on ambitionne

les suffrages. Il serait inutile de parler raison à ceux qui sont résolus d'avance de ne pas l'entendre.

N'est-il pas certain que si l'Auteur eût attaqué dans son Poëme, ou Mr. de Voltaire, ou MM. de Montesquieu, Buffon, d'Alembert, ou même le célèbre Citoyen de Genève, estimable à tant d'égards, n'est-il pas, on le répète, très-certain que Mr. Fréron, à trois louanges par mois, aurait fait son éloge environ quarante fois par an? Tous les ennemis de ces hommes justement fameux n'auraient-ils pas eu pour lui la même indulgence? Quelle justesse, quel agrément n'eût-on pas trouvé dans ses plaisanteries? Pour peu qu'il se fut permis d'outrager encore la mémoire de Boileau, de Molière, de la Fontaine, & de tous ces respectables morts qui font tant de peine à l'orgueil de nos modernes illustres, n'eût-il pas vu tous nos prétendus

tendus Philosophes, tous nos sublimes novateurs, lui prodiguer, à l'envi, leurs suffrages ? N'eût-il pas été porté à tous les honneurs littéraires, cité dans tous les cercles, admis dans tous les bureaux d'esprit ; enfin mis au rang de ces hommes privilégiés, qui, de leurs propres mains, se décorent modestement eux-mêmes des palmes du génie & des lauriers de la gloire ? Vous voyez, Lecteur, qu'il eut pu faire une Dunciade, & conserver beaucoup d'amis : mais le lui eussiez-vous conseillé ?



A V I S

D E S É D I T E U R S .

LA petite Pièce suivante courut manuscrite à Paris, quelque tems après que la Dunciade eut paru. Le ton qui y règne prouve que du moins quelques personnes voulurent bien entendre raillerie. Elle fut faite, sans doute, pour consoler M. P..... du Libelle qui avait paru contre lui sous le titre de la Vision; & l'atrocité de ce dernier écrit ne pouvait être plus heureusement réprimée que par le badinage de celui-ci.



L A
VÉRITABLE VISION
D E
C H A R L E S P . . .

.....
..... ET je m'éveillai en sursaut , & je
reconnus l'Enchanteur Merlin à sa longue barbe
blanche ; & j'entendis distinctement ces paro-
les :

Rassure-toi , mon fils , & quoiqu'il y ait eu
des pseudo-prophètes , tel que celui de Bohé-
mischbroda.

Et d'ignorans Visionnaires , tel que l'Au-
teur de la Vision ,

Et que l'esprit de mensonge ait parlé par
leur bouche pour décrier les vrais prophètes ;
prends confiance en ce que je vais t'annoncer ;
& ne te décourage point.

Et parce que tu as été mon serviteur ,

Et que tu as fidèlement employé ma Lorgnette

36 LA VÉRITABLE VISION

à l'usage auquel je l'avais destinée, tu éprouveras la persécution comme tu l'as déjà éprouvée.

Et les fots entreront en fureur, parce que tu auras découvert en riant leurs longues oreilles.

Et ils iront sonner l'alarme dans tous les bureaux d'esprit & chez tous leurs protecteurs.

Et chacun d'eux s'empressera de dire : Monseigneur ou Madame, si je ne suis qu'un sot, que deviendra la petite réputation que j'avais pris tant de peine à vous faire ?

Et ils soulèveront contre toi les Académies, quoique tu ayes loué plusieurs membres de ces Académies ; & ils tâcheront de faire tomber quelques gens de mérite dans les pièges de leur vanité.

Et ils te fourniront la matière de plusieurs nouveaux Chants pour ta Dunciade.

Et parce que tu auras été plaisant, ils t'appelleront scélérat :

Et ils recueilleront les injures qu'on disait à Molière,

Et celles qu'on a dites à Boileau, & à Alexandre Pope,

Et, sans le vouloir, ils t'égalèrent aux grands hommes, en t'associant aux mêmes insultes qu'ils leur ont faites.

Et ils consigneront ces gentilleses de leur esprit, jusques dans l'Encyclopédie, qu'ils appellent le *Livre*.

Et personne n'y prendra garde.

Et cette compilation des compilations, qui ne devait contenir que des vérités utiles, n'aura plus de Lecteurs, parce qu'elle sera devenue le dépôt des erreurs, des libelles & des mensonges.

Et défabusés des gros Dictionnaires qu'on ne lit point, ils te diront des injures dans de petits Almanachs qu'on ne lira pas davantage.

Et quand ils auront fait de mauvaises satyres, ils te les attribueront pour te punir d'en avoir fait de bonnes.

Et les honnêtes gens ne les croiront pas.

Et pour te contredire, ils donneront le titre de fots à de grands hommes.

58 LA VÉRITABLE VISION

Et ils donneront celui de grands hommes à des fots.

Et pourtant chacun d'eux ne sera offensé que des traits de la Dunciade qui le regarderont personnellement (*), & ne pourra s'empêcher de rire tout bas de ce tu auras dit des autres.

Et le Public rira d'eux tous.

(*) Ceci fait allusion à une anecdote assez plaisante. L'Auteur lut la Dunciade, avant qu'elle parut, à plusieurs des héros du Poëme pris séparément, avec l'attention de supprimer toujours le nom de celui qui en écoutait la lecture. Chacun de ces Messieurs riait de la meilleure foi du monde, & convenait qu'il n'y avait rien du tout à redire à la liberté que l'Auteur avait prise. C'était à qui répéterait *pulchrè, benè rectè* : tant il est vrai qu'intérieurement ces Messieurs se rendent justice, & qu'en s'exceptant eux-mêmes, ils se jugent à peu près comme l'Auteur les a jugés. Rien ne prouve davantage que ce dernier a eu raison ; & c'était le meilleur expédient qu'il put choisir pour éprouver son propre ouvrage. Il est vrai que, dès que la Dunciade parut, ceux qui ne s'attendaient pas à y trouver leur nom, ne manquèrent pas de faire cause commune avec les autres ; & , comme on peut bien le penser, l'Auteur n'en fut ni affligé, ni surpris.

Et maître Aliboron de l'Académie des Arcades ne cessera de braire.

Et il sera imité par beaucoup d'autres, qui grieront derrière toi : Voilà le monstre.

Et ils feront pleuvoir, jusques dans ta retraite, de petits libelles anonymes, en forme de lettres, que tu pourras ajouter, en forme de supplément, à la Dunciade.

Et comme il est plus aisé de calomnier que de plaire, ils finiront par ennuyer même leurs semblables.

Et ils cabaleront pour t'interdire les Presses, comme si tu avais fait, à leur exemple, des ouvrages téméraires & des écrits calomnieux.

Et la Dunciade aura plus de peine à être imprimée que les *Si*, les *Mais*, les *Quand*, les *Qu'est-ce*, les *Pourquoi*, & les *Facéties Parisiennes*.

Et parce que tu auras dit qu'ils font mal des vers ou de la prose, on te débitera sous le manteau, comme le Portier des Chartreux.

Et ils débiteront pendant ce tems-là leurs petits Pamphlets philosophiques sur le Gouvernement & sur la Religion.

Et, malgré tous leurs efforts, la bonne compagnie, de la Cour & de la Ville fera pour toi, ainsi que tu l'as déjà éprouvé.

Et de ce débordement d'écrits que tu auras excités, il ne subsistera, au bout de quelques années, que tes Philosophes & ta Dunciade.

Et tu feras à leur amour-propre de nouvelles playes auxquelles ils ne s'attendent pas.

Et ils auront dans leur parti beaucoup de défecteurs.

Et tous ceux qui sont demeurés fidèles au bon goût se réuniront avec toi.

Et je me suis réservé un petit troupeau d'Elus, qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

Et l'Année littéraire ne prévaudra pas contre eux.

Et la génération qui se prépare vaudra mieux que la précédente, & te consolera.

Et leurs ouvrages & les tiens rendront à ta Nation un peu de cette gaieté qui lui convenait si bien, & qui n'a jamais produit de mal.

Et la manie du bel esprit & la folie du raisonnement commenceront à décliner.

Et il y aura moins de Philosophes.

Et les Dames auront moins de vapeurs.

Et les soupés redeviendront plaisans , & l'on y chantera des vaudevilles comme au tems passé.

Et la maladie des prétentions disparaîtra devant la joye.

Et tant de gens , qui s'y entendent si mal , ne se mêleront plus ni de finance , ni de politique , ni d'agriculture , ni de commerce , ni même de querelles Théologiques.

Et les Matelots se reposeront de la manœuvre du vaisseau sur l'art du Pilote.

Et tout digne Français se contentera d'aimer son maître , sa Patrie , sa Dame & le plaisir.

Et l'ancien honneur , l'ancienne franchise , l'ancienne galanterie , l'ancienne politesse & l'ancienne bravoure régneront en France plus que jamais.

Et ta Nation ramenée à son premier caractère , redeviendra la plus brillante & la plus aimable des Nations.

Et il n'y aura plus d'Anglomanie.

Et , lorsque ce bon tems sera revenu , tu feras

42 LA VÉRITAB. VISION DE CHARLES P...

quelques Comédies plaisantes , & l'on ne s'étonnera plus de ne pas pleurer aux Comédies ,

Et on cessera de rire aux Tragédies ,

Et tout rentrera dans l'ordre ,

Et il te sera permis d'avouer la Dunciade ,

Et les honnêtes gens qui auront prévu ces choses , diront avec toi :

Venger le goût , c'est servir sa Patrie.



LA
DUNCIADÉ,
POÈME
EN DIX CHANTS.

*Qui veut peindre pour l'immortalité, doit
peindre des fots.*

FONTENELLE, Dialogues des morts.

THE INDEX

[illegible]

2010-01-29 2010-01-29



L A
D U N C I A D E ,

C H A N T P R E M I E R .
L A L O R G N E T T E .



M ESSIEURS les fots dont la prose &
les vers
Depuis longtems fatiguent mes oreilles ,
Vous que Fré***, l'Orateurs des deserts ,
Trois fois par mois met au rang des merveilles ,
Voici les jours par Apollon prédits.
Egayez - vous , Messieurs les beaux Esprits.
Vous qui craignez le sel de la satyre ;
Sel qui jamais n'anima vos écrits ,
Egayez - vous , voici l'instant de rire.

46. LA DUNCIADÉ,

Si l'on m'a vu, dès mes plus jeunes ans,
 Suivre tes Loix, te consacrer ma vie,
 Dieu des beaux Arts, si tes soins bienfaisans
 Me consolaient du courroux de l'envie,
 Quand sur la scène amené par Thalie,
 Je démasquai les Sophistes du tems,
 Reviens encore inspirer mon génie,
 Prête à mes vers le charme des bons mots.
 Je veux chanter les ténébreux complots
 De la Sottise & de sa confrairie.
 Venger le goût c'est servir sa Patrie.
 Je n'attends pas de plus digne loyer.
 Quel prix plus beau pourrait flatter un sage ?
 Il n'en est point malgré l'Abbé C****,
 Et mon pays à mon premier hommage.

O mes amis rendez grace à Merlin,
 Si cet Ecrit mérite de vous plaire,
 Remerciez cet enchanteur divin,
 Du beau présent qu'il a daigné me faire :
 J'en dois conter le surprenant mystère,
 Pour obéir aux ordres du destin.

Vous connaissez l'agréable domaine,
 Le Tivoli que je dois à Mécène,
 Vous avez vû souvent ces lieux chéris,
 Paisible Empire où notre souveraine,

La Liberté, conduite par les Ris,
Vient présider aux plaisirs qu'elle amène.
Mille côteaux, par Bacchus enrichis,
Forment, au loin, une riante scène.
L'œil enchanté, s'égarant dans la plaine,
Découvre enfin le superbe Paris,
Ses toits dorés, & cette pompe vaine,
Dont en secret mon cœur n'est plus épris.
Je vis en sage, & j'ai brisé ma chaîne.

Jardins charmans, gazons toujours fleuris,
Que maintenant je foule avec Lisette,
Par qui mes jours désormais embellis,
Coulent en paix au sein de la retraite,
Ombrages frais, beaux lieux que j'ai choisis,
Vous n'êtes rien au prix de ma Lorgnette.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin
Se lit encore écrit en vieux Celtique,
Fut de son Art un monument unique,
Long-tems célèbre, & que dans sa Chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin.
Le sort jaloux, au fonds d'un souterrain,
Tenait caché ce chef-d'œuvre magique.
La main d'un rustre en bêchant mon jardin,
Rendit au jour cette merveille antique.

Or ce Bijou que le savoir profond
Du grand Merlin forma pour mon usage,
Devinez tous son plus bel avantage.
Ce don si rare où l'esprit se confond,
C'est de montrer les objets tels qu'ils sont.
Le sot a beau se déguiser en sage,
Le Charlatan s'ériger en Caton,
On les connaît. Vainement un poltron
Prendrait les traits d'un homme de courage,
Envain *Bardus* se croirait Cicéron,
Le masque tombe. Et Maître Aliboron
Qui se rengorge en jugeant un Ouvrage,
Et qui prétend régenter Apollon,
Lorgnez le bien, n'est qu'un sot au visage:
Vous concevez que jamais Jean Fré***
N'eut de Merlin la Lorgnette en partage.

O maintenant jugez, mes chers amis,
Imaginez quelle fut ma surprise,
Lorsque mon œil dirigé vers Paris,
Eut découvert l'autre de la Sottise!
Combien d'Auteurs elle a pour favoris!
Combien d'entr'eux que ma simple franchise
Mettait au rang de nos plus beaux Esprits,
Sont à ses pieds incessamment admis!
Combien je vis, riant de ma méprise,

CHANT PREMIER. 49

De fots enfans , de fots à barbe grise ,
En robe , en froc , en soutane , en plumet ;
Que de Cotins , & que d'Abbés Trub***.

Dans cette foule à l'oubli condamnée ,
Tous ont l'espoir de l'immortalité.
Qui le croirait ! par cette vanité
L'espèce humaine est partout gouvernée.
Chez les fots même on veut avoir un nom !
Le moindre Auteur d'un Opéra bouffon ,
D'une chanson , au Mercure inhumée ,
Croit occuper toute la renommée ;
Et Did * * * * pense égaler Buffon.

Que de plaisirs je dois à ma Lorgnette !
Qu'elle embellit ma paisible retraite !
J'ai vu par elle un peuple tout nouveau.
J'en vais tracer les mœurs , le caractère.
Le bien public veut que je sois sincère ,
Et qu'aucun trait ne manque à mon tableau.
Sage Merlin , c'est en toi que j'espère ,
C'est à ta main de guider mon pinceau.
Viens des Elus de la sorte immortelle
Placer ici tous les noms au grand jour ;
Mais il convient de commencer par elle ;
Ses Courtisans après auront leur tour.

LA DUNCIADÉ,

STUPIDITÉ (c'est un nom de la belle)
 Paraît aux yeux un vrai caméléon,
 Toujours changeant d'habitude & de ton,
 Variant tout , excepté sa prunelle
 Où l'on ne vit jamais une étincelle
 Du feu divin que l'on nomme raison.
 Tel que Virgile a peint le vieux Protée ,
 Qui pour tromper les efforts d'Aristée ,
 A ses regards devenait tour a tour
 Arbre ou Rocher , Quadrupède ou Reptile ,
 Telle aux regards de la stupide Cour,
 La Dêité, plaisamment versatile ,
 Change de forme à chaque instant du jour.
 Ainsi l'on voit sa burlesque nature
 De chaque sot adopter la figure.
 A - t'elle pris les traits de Marm***** ?
 Elle sourit à sa métamorphose ,
 Traduit Lucain , fait des Contes en prose ,
 Des vers bien durs & d'un ennui mortel ;
 Puis (& jamais a-t'on rien vû de tel !)
 Stupidité soudain se décompose ,
 Et par un choix non moins original ,
 Vous la voyez Bacul*** , ou Rayn** .

Quand un grand homme a fait un plat ouvrage
 Elle ose même emprunter son visage

CHANT PREMIER. 51

Pour quelque tems ; & j'en connais plus d'un
 Dont le portrait lui fut souvent commun,
 Mais revenant à sa forme première,
 On la revoit sous les traits de le M***.
 Elle s'y plait. Il est certains minois
 Plus maltraités ; car , pour ne vous rien taire ,
 La Déesse , dans ses goûts singulière ,
 Les assortit , en dispose à son choix ;
 Elle varie à son gré leurs emplois.
 Du moins un jour , j'ai crû voir son derrière
 Prendre un moment les traits de la Morl****,
 Pour elle , hélas ! j'en ai rougi cent fois ,
 Car , entre nous , je la croyais plus fière.
 Mais parmi ceux dont le masque hébété
 Prête à son front le plus de majesté ,
 Celui de tous qui la coëffe à merveilles ,
 Le plus plaissant sous ses longues oreilles ,
 Qu'elle préfère à tout autre patron ,
 C'est comme on fait celui de Jean Fré***.

Mais son Cortège est sur-tout remarquable,
 Le lourd Ennui , couronné de pavots ,
 Et s'endormant sur des Contes Moraux ,
 L'aveugle Haine & l'Envie implacable
 Que tout succès , que tout mérite accable ,
 Le sot Orgueil aux regards effrontés ,

Et l'Ignorance, & la Mode frivole,
De nos Français capricieuse idole,
La louche Erreur, les folles Nouveautés,
Les Songes vains marchent à ses côtés.
Près de son trône on voit la Calomnie
Versant du fiel sur les dons du Génie,
Le Fanatisme encor plus criminel,
Monstre sanglant qui frappe au nom du ciel,
Les Préjugés qui corrompent la vie,
Et l'Imposture, & la Licence impie
Qui foule aux pieds & le Trône & l'Autel.



NOTES DU PREMIER CHANT. 51

NOTES DU PREMIER CHANT.

Trois fois par mois met au rang des merveilles.

L'Année littéraire paraît par cayer tous les dix jours.



Je démasquai les Sophistes du tems.

Allusion à la Comédie des Philosophes. Molière avait joué les Hypocrites de religion, qui sont aujourd'hui très-rares. L'Auteur, dans sa Comédie, joua les Tartuffes de mœurs, qui sont devenus très-nombreux. Molière fut persécuté par les faux Dévots. L'Auteur ne le fut pas moins par les faux Philosophes.



Il n'en est point malgré l'Abbé C****.

Mr. l'Abbé C**** a fait un beau Discours moral, pour prouver que le mot *Patrie* est un mot abusif, qui n'a plus de sens dans aucune langue.



O mes amis, rendez grace à Merlin.

Tout le monde connaît l'Enchanteur Merlin; mais peu de personnes savent que c'était un

célèbre Ecrivain Anglais, qui vivait au cinquième siècle, & qui fut accusé de magie par des gens qui n'étaient pas sorciers.



Le Tivoli que je dois à Mécène.

Le nom de Mécène dont les Poètes ont tant abusé dans leurs dédicaces, n'a jamais été mieux appliqué qu'à Mr. le Duc de C... Le Tivoli est une jolie retraite de l'Auteur, au Bourg d'Argenteuil, sur les bords de la Seine.



Mal à propos a négligé Turpin.

Turpin, ou Tulpin, Moine de Saint Denys, fut Archevêque de Reims au huitième siècle. On lui attribue une vie de Charlemagne & de Roland, qui a été la source des fictions de l'Arioste, & de beaucoup d'autres Poètes Italiens. Cet ouvrage est d'un autre Moine de Saint Denys; qui, pour l'accréditer, prit le nom de cet Archevêque.



Tel que Virgile a peint le vieux Protée.

Voyez dans le quatrième livre des Géorgiques, le bel Episode d'Aristée. C'est le chef-d'œuvre de la Poésie latine. Mr. le Brun, en le traduisant il y a quelques années, en a fait un chef-d'œuvre de Poésie française.



L A
DUNCIADE,

C H A N T S E C O N D.

LES MENUS PLAISIRS.

SANS les Plaisirs , sans leur charme suprême ,
Chez les humains il n'est pas de bonheur.
Insolemment , auprès du diadème
L'Ennui se place , & dans l'Olympe même
Mêle au nectar son fiel empoisonneur.
Pour dissiper sa maligne vapeur ,
Les jeux piquans , la folâtre jeunesse ,
Des Ris badins le cortège enchanteur ,
Et les Amours , & les Dieux du Permesse ,
Et tous les Arts sont occupés sans cesse

36 LA DUNCIADÉ,

A varier , par leurs dons précieux ,
 Tous les momens du Monarque des Cieux.
 Stupidité , qui doit vivre en Déesse ,
 Rassemble aussi des goûts de toute espèce ;
 Et Beaum*****, pour charmer ses loisirs ,
 Est l'intendant de ses menus plaisirs.
 Nul mieux que lui , ne lui prouve son zèle.
 Les voluptés font en foule autour d'elle.
 L'Art s'étudie à prévenir ses goûts.
 Elle a ses jeux , ses acteurs , son orchestre ;
 Elle y nota tous les vers d'Hypermnestre.
 A des concerts si flatteurs & si doux
 Rob* s'enflamme , & Marm***** jaloux
 Qu'on eut si bien imité son génie ,
 S'extasiait sur la noble harmonie.

A son Théâtre on n'entendit jamais
 Les sons divins de Phèdre & d'Athalie.
 Ces vers charmans , ces accords si parfaits ,
 Fatigueraient son oreille engourdie.
 Jamais Cinna , Camille , Cornélie ,
 Ni les Enfans du sombre Crébillon
 N'ont abordé cette terre ennemie.
 On y frémit seulement à leur nom.
 Mérope en pleurs , ni la tendre Zaïre ,
 N'ont point d'accès dans ce bizarre empire.

Mais tour à tour les finges de Pradon,
 Les Marm****, les Saur**, les le M****,
 Y sont fêtés en dépit d'Apollon,
 Et sont vengés de l'importune guerre
 Que leur faisaient les sifflets du Parterre.

Dans ses plaisirs qu'elle aime à varier,
 La Dêité veut aussi du comique.
 Elle a raison. Le style amphigourique
 De ces Messieurs au cothurne tragique
 A quelquefois le malheur d'ennuyer ;
 Et Col***** l'a prouvé sans réplique.
 Sottise donc à des Auteurs choisis
 D'un vol moins fier, & d'un sens plus rassis.
 Naïvement, son ame un peu grossière
 A peu de goût pour le sel de Molière.
 Régnard n'est point au rang de ses amis.
 Dans son Palais Piron n'est point admis.
 Il fut exclus pour la Métromanie,
 Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie.
 Ses *Fils ingrats* auraient été permis.

Le naturel, la piquante finesse,
 Les tours heureux, les bons mots sont proscrits
 Au Tribunal de la triste Dêesse.
 Les Dufrêny lui semblent odieux,

Voisenon lourd , Collé fastidieux.
 Le seul Scarron est plaisant à ses yeux ,
 Et la fait rire à force de grimaces :
 Aussi jamais ne vit-on sur ses traces
 De Turcaret l'Auteur ingénieux ,
 Ni les Gresset , ni ce Peintre des Graces ,
 Cet Ecrivain charmant , voluptueux ,
 Le favori de Minerve & des jeux.

Par son jargon Marivaux sçut lui plaire.
 Peut-être même un excès de froideur
 Eut à Destouche acquis le même honneur ,
 Si d'une verve & plus mâle & plus fière ,
 Il n'avait peint le Comte de Tufière ,
 Et cet époux bizarre en son humeur ,
 Ce Philosophe amoureux de sa femme ,
 Mais qui rougit d'avouer son bonheur ,
 Et par orgueil craint de montrer sa flamme.

La Dêité, peu fidèle à ses choix ,
 Laisse au hazard incliner sa balance.
 Elle applaudit pourtant de préférence
 Aux inventeurs du Tragique Bourgeois ,
 Genre bâtard qui s'établit en France ,
 Lorsque du goût on méconnut les loix.
 Avec éclat Mélanide & Cénie
 Se distinguaient sur la scène amphibie :

CHANT SECOND. 59

Chez l'immortelle un autre en a l'honneur.
 C'est ce Héros de la Philosophie,
 Cet Ecrivain dont l'esprit rédacteur
 Depuis vingt ans compile avec génie,
 Pour élever à sa juste hauteur,
 Le monument de l'Encyclopédie.
 Il convenait qu'une fois en sa vie
 Ce bel esprit passât pour créateur.
 L'heureux mortel, par un brevet flatteur,
 Fut décoré du titre d'inventeur;
 Et ce brevet, en forme d'apostille,
 Fut mis au bas du *Père de famille*,
 Signé par Gr***, & scellé par l'Auteur.

Quand à Paris la critique maligne
 Se déchaîna contre ce Drame insigne,
 Par la Sottise il était protégé.
 L'ami Fré***, pour l'avoir outragé,
 De camoufflets & de coups d'étrivières
 Vit en un jour tripler ses honoraires.
 Mais Did****, suffisamment vengé,
 Intercéda pour le pauvre affligé.
 Depuis ce tems, chacun rendit hommage
 Au rare auteur de ce Drame immortel.
 Même on prétend que ce grand Personnage
 De la Déesse eut un *Fils naturel*

Qui de sa mère est la vivante image.

L'événement fut marqué par des jeux.
Sur un théâtre élevé par Sed****
On fit chanter, pour amuser la Reine,
Les Raccolleurs, Sancho, Gille-amoureux.
Ces jolis riens dictés par la Folie,
Sont modulés sur des airs d'Italie.
Qui n'aimerait ces impromptus joyeux ?
Sottise en fait les plus chères délices.
Ses Courtisans inondaient les coulisses,
Et répétaient le soir à ses soupés
Les airs brillans qui les avaient frappés.
De ces fredons l'étrangère harmonie
Chez la Déesse a droit de l'emporter
Sur ces accords, nobles fruits du génie,
Au grand Rameau dictés par Polymnie,
Et qu'Arnould seule est digne de chanter.

O du Public aveuglement stupide,
J'ai vu Roland, Castor, Atys, Armide,
Sacrifiés à Messieurs Taconnet,
Quétant, Bienfait, Nicolet, Poinfinet,
Sots autrefois hébergés par Monnet.
Ouvertement Fré*** les préconise,
Et la Déesse en tout les favorise.
Dans leurs chansons elle trouve plus d'art

CHANT SECOND. 61

Qu'à ces couplets répétés par les Graces ,
Que tant de fois la muse de Favart
A recueillis en jouant sur leurs traces.

Mon cher Lecteur , convenez maintenant
Qu'on peut mener une assez douce vie
Chez la Sottise ; & j'avourai pourtant
Que ses plaisirs ne me font point envie.

J'ai vu souvent son superbe Palais.
Placés sans choix , répandus sans mesure ,
Les ornemens , le vernis , la dorure ,
De tous côtés y brillent à grands frais.
L'Art du burin , celui de la peinture ,
Pour l'embellir ont épuisé leurs traits.
Vous croiriez voir ces demeures brillantes ,
Où nos Laïs , de leur honte , insolentes
A nos Plutus prodiguent leurs attraits.
Mais je préfère à ce luxe cynique
Mon humble toit & mon jardin rustique.

Elle n'a point de ces savans tableaux ,
Tels que souvent au Louvre on en expose ,
Qui des La Tour , des Greuze , des Vanloës ,
Font admirer les magiques pinceaux.
Stupidité , despote en toute chose ,

Veut que l'on cède à ses bizarres loix ;
Il faut traiter les sujets qu'elle impose ,
Ou renoncer à l'honneur de son choix.
Indifférente aux sublimes peintures
Où sous nos yeux Vernet a présenté
Les flots émus de Neptune irrité ,
Sottise veut de petites figures.
Des grands tableaux la noble majesté
Flatte son goût moins que des mignatures.
Elle applaudit à de faibles pastels ,
Pour les Téniers quitte les Raphaëls ,
Et n'aime en tout que les Caricatures.

La Dêité veut que ses favoris
Soient excités par l'amour de la gloire.
Impatiens d'une illustre victoire ,
Vous les voyez accourir à grands cris ,
Et le Ciseau transmet à la Mémoire
Les Combattans qui remportent des prix.
On applaudit à des honneurs si justes.
Leurs noms fameux sont gravés sous leur
Au premier rang j'apperçus cet auteur ,
De Jérémie ennuieux traducteur ;
Et ce pédant , au style énigmatique ,
De la nature interprête emphatique ;
Et d'Acajou le grave historien ,

CHANT SECON

Profateur sec & froid grammairien,
Qui se flattait d'éclipser la Bruyère.
A ses côtés je distinguai le M****,
Rival heureux des talens de Boyer.
Je reconnus le docte Abbé C****
Qui se permet, dans sa verve légère,
De persifler la Fontaine & Molière.

O mes amis, parmi tous ces Héros,
Qui ne rirait de voir les traits falots
Du gros Fré*** tiré d'après Sylène !
Mais, croyez moi, le burin des Callots
Doit attrister quand on a vû Séd****,
Tous ces Messieurs, assis sur leurs pivots,
Branlent la tête ainsi que nos magots ;
Et la Déesse en rit à perdre haleine.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux
Où la bêtise a fondé son empire.
Merlin sur moi veillait du haut des cieux ;
J'observais tout afin de tout écrire,
Lorsque soudain il parût à mes yeux
De tant de sots une telle affluence,
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous serait une imprudence ;

Veut que l'on cède à ses bizarres loix ;
Il faut traiter les sujets qu'elle impose ,
Ou renoncer à l'honneur de son choix.
Indifférente aux sublimes peintures
Où sous nos yeux Vernet a présenté
Les flots émus de Neptune irrité ,
Sottise veut de petites figures.
Des grands tableaux la noble majesté
Flatte son goût moins que des mignatures.
Elle applaudit à de faibles pastels ,
Pour les Téniers quitte les Raphaëls ,
Et n'aime en tout que les Caricatures.

La Dêité veut que ses favoris
Soient excités par l'amour de la gloire.
Impatiens d'une illustre victoire ,
Vous les voyez accourir à grands cris ,
Et le Ciseau transmet à la Mémoire
Les Combattans qui remportent des prix.
On applaudit à des honneurs si justes.
Leurs noms fameux sont gravés sous leur
Au premier rang j'apperçus cet auteur ,
De Jérémie ennuieux traducteur ;
Et ce pédant , au style énigmatique ,
De la nature interprète emphatique ;
Et d'Acajou le grave historien ,

CHANT SECON

Profateur sec & froid grammairien,
Qui se flattait d'éclipser la Bruyère.
A ses côtés je distinguai le M****,
Rival heureux des talens de Boyer.
Je reconnus le docte Abbé C****
Qui se permet, dans sa verve légère,
De persifler la Fontaine & Molière.

O mes amis, parmi tous ces Héros,
Qui ne rirait de voir les traits falots
Du gros Fré*** tiré d'après Sylène !
Mais, croyez moi, le burin des Callots
Doit attrister quand on a vû Séd****,
Tous ces Messieurs, assis sur leurs pivots,
Branlent la tête ainsi que nos magots ;
Et la Déesse en rit à perdre haleine.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux
Où la bêtise a fondé son empire.
Merlin sur moi veillait du haut des cieux ;
J'observais tout afin de tout écrire,
Lorsque soudain il parût à mes yeux
De tant de sots une telle affluence,
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous serait une imprudence ;

Et malgré moi je garde mon secret . . .
 Peut-être un jour romprai-je le silence.
 En attendant apprenez leur projet.
 Je vais conter de plus grandes merveilles,
 Messieurs les fôts, c'est un vœu que j'ai fait.
 Accourez donc & dressez les oreilles.
 Dans cette foule il n'est aucun de vous,
 Petit ou grand, qui put fuir ma Lorgnette.
 Elle m'apprit à vous connaître tous,
 A vous braver du sein de ma retraite;
 Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
 Appercevoir ni de R***, ni Bl**.



NOTES DU SECOND CHANT. 69.

NOTES DU CHANT SECOND.

Elle y nota tous les vers d'Hypermnestre.

Hypermnestre. Ce n'est point la Tragédie de Riupéroux. C'est une Tragédie nouvelle dont les vers sont extrêmement durs.

fut exclus pour la Métromanie.

La Métromanie est le chef-d'œuvre de M. Piton, & l'une de nos meilleures pièces de Théâtre.

Ses Fils ingrats auraient été permis.

Les fils ingrats, Comédie du même Auteur bien inférieure à la précédente.

... ni ce peintre des grâces.

Cet Ecrivain charmant, voluptueux, &c.

M. de Saint-Foix, Auteur de la Comédie des Grâces, de celle de l'Oracle, & de plusieurs autres petites pièces d'un genre délicat & gracieux.

Il n'avait peint le Comte de Tufière,

Et cet Epoux bizarre en son humeur, &c.

Ces vers désignent la Comédie du Glorieux, & celle du Philosophe marié.

TOM. I.

E

Avec éclat Mélanide & Cénie.

Mélanide , Comédie de la Chaussée , la meilleure du genre larmoyant.

Cénie, pièce en prose du même genre, & qui n'est qu'une faible imitation de la Gouvernante, autre drame de la Chaussée.

Fut mis au bas du *Père de Famille*.

Le Père de famille , Comédie du genre sérieux. C'est un Roman écrit d'un style ampoulé.

De la Déesse eut un *Fils naturel*.

Allusion à une autre Comédie du même Auteur & du même genre intitulée *le Fils naturel*. On peut consulter sur cette pièce les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*.

Les Racolleurs, Sancho, Gille amoureux.
Opéra bouffons & parades.

Et qu'Arnould seul est digne de chanter.

Mademoiselle Arnould, l'une des plus célèbres Actrices qui ayent jamais paru sur le Théâtre de l'Opéra.

SECOND CHANT.

67

Quétant , Bienfait , Nicolet ; Poinfinet :

Auteurs & Directeurs d'Opéra bouffons &
de parades. Nicolet a le plus de mérite , car il
n'a rien écrit.

Sous autrefois hébergés par Monnet :

Monnet Editeur de l'Anthologie Française,
ancien Directeur de l'opéra Comique , qui
avait plus d'esprit & de gaieté que tous les
poètes qu'il employait à son spectacle.

Qui des la Tour , des Greuze , des Vanloo ;
Excellens Peintres :

Où sous nos yeux Vernet a présenté
Excellent Peintre aussi.

Au premier rang j'apperçus cet Auteur
De Jérémie ennuyeux Traducteur.

L'abbé Cotin , & M. Bac , ... ont tous
deux traduit Jérémie. On ne fait précisément
auquel de ces deux Traducteurs l'Auteur a
voulu faire allusion.

E ij

63 NOTES DU SECOND CHANT.



Et ce pédant, au style énigmatique,
De la nature interprète emphatique.

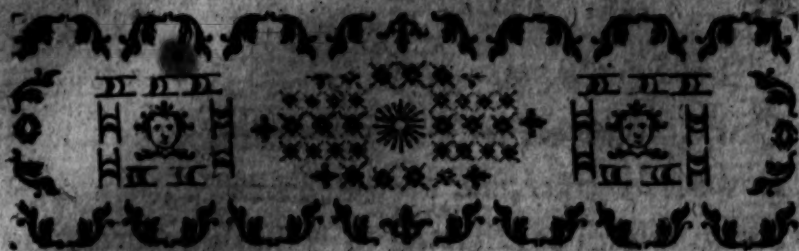
M. Did. Auteur d'une interprétation
de la nature, Livre qui aurait lui-même grand
besoin d'être interprété.



Et d'Acajou le grave Historien.

M. Duc. . . . qui a travaillé dans le genre,
& non dans le goût de la Bruyère, a fait
aussi le petit Conte d'Acajou.





LA
DUNCIADE,

CHANT TROISIEME.
LA HARANGUE,

OPÉ l'Anglais fit une Dunciade :
P Ce bel Ouvrage éternisa son nom .
En son pays plus d'un cerveau malade,
Plus d'un Philips, d'un Cibber, d'un Norton,
Troupe stupide & d'orgueil enyvree,
De la Sottise arborant la livrée,
Osaient juger un Dryden, un Milton !
Et du Parnasse à ces fils d'Apollon
Insolemment ils disputaient l'entrée.

Pope lui-même en butte au noir poison
Qui distillait de leur langue acérée ,
Les berna tous , & vengea la raison.
Seconde-moi , Dieu de la raillerie ,
Je veux berner les sots de ma Patrie,

Aigle du Pinde , emporté si loin d'eux ,
Toi, cher le Brun, dont le front touche aux cieux,
Et dont la Muse , en ce siècle barbare ,
Nous rend ensemble & Lucrece & Pindare ,
Puissent mes Chants quelquefois t'égayer !
A mon projet , toi que j'ai vu sourire ,
Puissent ces vers dignement te payer ;
Sans tes conseils j'allais briser ma lyre.

Et vous aussi prenez part à mes jeux ,
Vous du bon goût partisans courageux ,
Et dont lui-même a tracé la carrière ;
Du Dieu du Pinde aimables favoris ,
O vous , la Harpe , adopté par Voltaire ,
Jeune François , l'honneur de mon pays ,
Et vous , Sivry , digne élève d'Homère ,
Vous, cher Clément , disciple de Boileau ,
Vous tous enfin qu'un Zoïle vulgaire
Peut outrager , mais que Minerve éclaire,

CHANT TROISIEME. 71

Marchez toujours guidés par son flambeau ,
Et des Côtins dédaignez le troupeau :
Vous plaisez trop pour ne pas leur déplaire.

Que je suis loin d'être injuste comme eux !
Que j'aime à voir les Nymphes du Parnasse ,
Plaçant vos noms parmi les noms fameux ,
Encourager votre savante audace !
Mais que je hais ces frélons vénimeux ,
Qui , dans la fange & dans l'ignominie ,
Ont l'œil blessé des rayons du génie.
Ils oseront , reptiles insolens ,
D'un souffle impur profaner vos talens.
Importunés de l'éclat de vos veilles ,
Ils vont siffler sans cesse à vos oreilles.
Eh ! qui pourrait faire un crime à mes vers
D'humilier ces insectes pervers ?
Le vrai mérite est sûr de mon suffrage ;
Mais de l'or pur je distingue le faux.
Guidé par Pope , instruit par Despréaux ,
Mon Apollon , sage dans ses bons mots ,
Loue avec joye , & blâme avec courage.

Grace à Merlin , vous savez , mes amis ,
Ce qui se passe où régne la Sottise.
Je vous ai dit quelle fut ma surprise ,

E je

Quand tous ces sots, par d'autres sots suivis,
Vinrent en foule inonder ses Parvis.
Tous n'attendaient qu'un regard de leur Reine
Qui souriait de voir grossir sa cour;
Et Charp ***** leur servait de Tambour,
Frappant des mains sur sa lourde bedaine,
Quoique son air parut un peu pesant,
On admirait son maintien imposant,
Son geste noble, & sa démarche fière,
Quand, pour hâter un bataillon trop lent,
A ses côtés, Mouhy se mit à braire.
Chaum*** jaloux l'imita sur le champ,
Aliboron reconnaît son plein-chant,
Et courroucé contre le téméraire
De qui la bouche osait le contrefaire,
A son larinx donnant un libre effor,
Fit résonner ses poumons de Stentor,

Tels que les flots soulevés par l'orage,
Sont, à grand bruit, poussés vers le rivage,
Tels à ces cris on les voit accourir.
Tous s'empressaient autour de la Déesse;
Tous à l'envi juraient de la servir,
Et s'excitaient par des chants d'allégresse.

Muse, dis-moi ce qui les conduisait,
Quel noble espoir alors les séduisait;

CHANT TROISIEME 73

Révèle moi leur fameuse entreprise ,
Et le discours que leur tint la Sottise.

La Dêité , d'un air sombre & rêveur ,
En elle-même un moment recueillie ,
Se composant ainsi qu'un Orateur
Qui va parler dans une Académie ,
Leur dit ces mots sur un ton d'élégie :

- » Q mes Enfans , je me flattais en vain
- » De triompher de la France asservie ,
- » D'y ramener l'antique barbarie ,
- » Et d'établir mon pouvoir souverain
- » Sur les débris du Temple d'Uranie.
- » Mon sceptre échappe à ma débile main.
- » De tous côtés le flambeau du génie ,
- » De mon empire annonçant le déclin ,
- » Offre à mes yeux sa lumière ennemie.

- » Mes chers Enfans , élevés dans mon sein ,
- » Qu'avec plaisir du moins je me rappelle
- » Ce que pour vous avait tenté mon zèle !
- » Souvenez-vous de mes derniers succès.
- » A mes genoux voyez mes chers Français.
- » Reconnaissez leur aimable dévence
- » Dans ces cartons dérobés à l'enfance ,
- » Enlumines & taillés par mes mains.

- » Voyez mouvoir ces agiles Pantins.
- » Rappeliez-vous mes bouffons d'Italie,
- » Ces chars brillans conduits par la Folie,
- » Ces boulevarts, aujourd'hui si peuplés,
- » Séjour bruyant que la Cour & la Ville,
- » Et les Catins ont choisi pour azye,
- » Où tous mes jeux sont en pompe étalés.
- » Quittez, quittez ces riantes parades,
- » Venez jouir d'un spectacle plus beau :
- » Voyez danser de nouvelles Ménades :
- » Voyez la France accourir au tonneau,
- » Qui sert de trône à Monsieur Ramponneau.
- » Fut-il jamais un plus heureux délire ?
- » Quel autre tems marqua mieux mon empire ?
- » De mon pouvoir ce sont les moindres traits.
- » Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

- » Mes ennemis cimentent ma puissance.
- » Vous avez vu ce Rousseau que je hais,
- » Ce Gênois dont le nom seul m'offense,
- » Lui qui pouvait arrêter mes progrès,
- » Vous l'avez vu, par son inconséquence,
- » En ma faveur armer son éloquence.
- » Mais c'est à vous, ô mes braves Guerriers,
- » A qui mon front doit ses plus beaux lauriers !

» Si de nos jours un Code poétique ,
 » Par son volume étonna la critique ,
 » Et réglant tout , en dépit de Boileau ,
 » De l'Art des vers fit un art tout nouveau ;
 » Si ce Boileau , dont j'ai crainc le génie ,
 » Est décrié même à l'Académie ;
 » Si les honneurs dûs au Chantre Romain ,
 » Sont aujourd'hui prodigués à Lucain ;
 » Si le rival de Pindare & d'Horace
 » Paraît tomber du faite du Parnasse ,
 » Tant de succès , tant d'illustres exploits ,
 » C'est à vous seuls , à vous que je les dois !

» Par vous , mes fils , sur l'une & l'autre scène
 » J'espère enfin régner en Souveraine.
 » O sort heureux ! je pourrais aux Français
 » Faire abjurer Thalie & Melpomène !
 » Je verrais Phèdre & Tartuffe & Chimène ,
 » Ensevelis sous mes Drames Anglais !
 » Eh ! qu'a produit la gaité de Molière ?
 » Est-ce en riant qu'on réforme les mœurs ?
 » Il faut tracer d'énergiques horreurs.
 » Il faut montrer , pour briser tous les cœurs ,
 » Un Barnevelt , à son heure dernière ,
 » Sur l'échaffaut prêchant les spectateurs ,

- » C'est peu d'avoir changé la Comédie.
- » Pour triompher de l'Envie & du Temps,
- » J'ai dû porter des coups plus éclatans.
- » Elle a paru cette Encyclopédie
- » Où les savans que j'ai su réunir
- » Dictent mes loix aux siècles avenir.
- » Sa masse énorme, immense, impénétrable,
- » Est à ma gloire un monument durable.
- » Ce beau Recueil, dont en vain l'on médit,
- » Dit, à lui seul, tout ce qu'on avait dit.
- » Pourrait-il craindre une aveugle critique ?
- » C'est la raison par ordre alphabétique.
- » C'est un chef-d'œuvre, un Livre tout divin,
- » Un Livre d'or... un Livre... un Livre enfin !

- » Mais que me font ces frêles avantages ?
- » Un Montesquieu, de la nuit du trépas,
- » Menace encor mes timides Etats.
- » Dans sa retraite, à l'abri des orages,
- » Voltaire enfin unit tous les suffrages.
- » Toute l'Europe a les yeux sur Buffon.
- » La Renommée est fidèle à leur nom,
- » Et va partout publiant mes outrages.

- » J'eusse espéré quelque accès à la Cour :
- » Mais vain projet ! Les Nymphes de Mémoire

CHANT TROISIEME 77

- Près de Louis ont fixé leur séjour.
- Tous les Bourbons sont amans de la gloire.
- Les Richelieux , les Choiseuls , les d'Ayens ,
- Du Dieu des Arts invincibles soutiens ,
- Et Nivernois son disciple fidèle ,
- M'ont voué tous une haine immortelle.
- Pour mon rival quels hommages flatteurs !
- D'un seul regard enchaînant tous les cœurs ,
- D'Egmont , Brionne embrassent sa querelle.
- Ce Dieu triomphe. Il oppose à mes traits
- Leurs noms chéris , adorés des Français.

- Ce souvenir a r'ouvert mes blessures.
- Ah ! c'est enfin dévorer trop d'injures.
- Venez , mes fils , venez venger l'affront
- Dont votre Reine a vu rougir son front.
- Dans vos regards je vois briller l'audace ;
- Votre dépit a peine à se cacher :
- Vous aspirez à régner au Parnasse.
- C'est là , mes fils , que je prétends marcher. •

A ce Discours unique en son espèce ,
De bâillemens un murmure confus
e fit entendre autour de la Déesse
Tant les esprits étaient encore émus !
Fré*** surtout , par qui l'on bâille en France ,
Bâilla si fort qu'il perdit connaissance.



NOTES

NOTES DU TROISIEME CHANT.

Pope l'Anglais fit une Dunciade.

Malgré tout le respect de l'auteur pour la Dunciade de Pope, il a préféré la gloire d'être original, au mérite de bien traduire, & il n'a pas emprunté dix vers au Poëme Anglais, avec lequel sa Dunciade n'a rien de commun que son objet & son titre.



Plus d'un Philips, d'un Cibber, d'un Norton

Beaux Esprits d'Angleterre, héros de la Dunciade de Pope.



Fit résonner les poumons de Stentor.

Stentor, soldat grec, connu dans l'Iliade par sa voix terrible.



Voyez mouvoir ces agiles Pantins.

Folie épidémique de la Nation en 1747.

Rap.

TROISIEME CHANT. 79

Rappelez vous mes bouffons d'Italie

Autre folie épidémique pout de mauvais
bouffons de Lombardie, qui s'étaient emparés
du Théâtre de l'Opéra.

Ces chars brillants conduits par la folie.

Autre folie qui a métamorphosé presque tous
nos jeunes Seigneurs en cochers.

Ces Boulevarts aujourd'hui si peuplés

Autre folie qui a fait abandonner le beau
jardin des Thuilleries, & les Champs Elysées
pour la promenade incommode, mal-saine &
mal-propre des Boulevarts. On y joue conti-
nuellement des Parades, & c'est le rendez
vous des Catins, des Charlatans, des Filoux,
& des Marionnettes.

Voyez la France accourir au tonneau
Qui sert de trône à Monsieur Ramponneau.

Autre folie. Ramponneau était un misérable
caba-

80 NOTES DU

cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incursion en 1760.



Vous avez vu ce Rousseau que je hais, &c.

Allusion au célèbre discours de M. Rousseau contre les Arts & les Sciences.



Si de nos jours un Code poétique, &c.

La poétique de M. Marm....., ouvrage en deux gros volumes, plein d'hérésies en matière de goût.



Si le rival de Pindare & d'Horace.

Le grand Rousseau, traité très lestement dans la nouvelle poétique, aussi-bien que Boileau, Aristophane & Virgile. On y met ce dernier fort au dessous de Lucain.



Un Barnevelt à son heure dernière, &c.

Barnevelt, principal personnage d'une Comédie Anglaise, intitulée le Marchand de Londres. Ce héros assassine son oncle, vole son mal.

TROISIEME CHANT. 31

Maître, & finit par être pendu. Ce sont là les
sujets dont on veut dorénavant enrichir la
ne Française.

Elle a paru cette Encyclopédie:

Voyez dans les Mémoires Littéraires imprimés
à la suite de ce Poëme, les articles Diderot,
Perrault, &c.

Un Livre d'or... un Livre... un Livre enfin!

Il est naturel que la Déesse se passionne pour
cette compilation, comme Orgon, dans le
chef-d'œuvre de Molière, se passionne pour
le Tartuffe.



TOM. I.

F

LA



L A
DUNCIADÉ,

CHANT QUATRIÈME.
LE DÉNOMBREMENT.

 Ans les festins de la troupe immortelle,
 **D** Tandis qu'Hébé remplit les coupes
 d'or ,

A sa gaité Momus donnant l'effor
Par ses bons mots rend la fête plus belle.
Ses traits malins , piquans , ingénieux ,
A longs éclats font rire tous les Dieux.
Loin de blâmer leur joyeuse folie ,
En ce moment Jupiter même oublie
Les soins divers dont il est agité ,
Et de son front désarme la fierté.

CHANT QUATRIEME. 83

Tel on a vu , dans un siècle de gloire ,
 Autour de lui rassemblant tous les Arts ,
 Le grand Louis , de son char de victoire ,
 Sur Despréaux arrêter ses regards ,
 Et de ses vers , utiles au Parnasse ,
 Encourager la satyrique audace.
 C'était Momus près du maître des Dieux ,
 Si , de son tems , un Cynique odieux
 Eut érigé la satire en libelle ,
 S'il eut osé d'une main criminelle ,
 Versant les flots d'un fiel empoisonneur ,
 Des Citoyens calomnier l'honneur ,
 Il eut reçu le prix de sa licence.
 Mais Despréaux , ce Poète divin ,
 Savait toujours , ami de la décence ,
 Respecter l'homme en bernant l'Ecrivain :

Des mêmes loix observateur fidèle ,
 Dans sa réserve imitant mon modèle ,
 O mes amis , m'avez-vous jamais vu
 D'un vers profane outrager la vertu ?
 Ai-je , invoquant la fureur à mon aide ,
 Blessé les Dieux , effréné Diomède ?
 Et cependant des Cyniques obscurs
 Qui plus que moi sentit les traits impurs ?
 Ils vont encore , effrayés de mes rimes ,

24 LA DUNCIADE,

Renouveler leurs cris calomnieux.
 Eh ! qu'ai-je fait ? On les trouve ennuyeux ,
 J'osai le dire , & voilà tous mes crimes.
 Mais que m'importe & leur triste courroux ,
 Et les complots de leur orgueil jaloux ?
 Ma Muse en paix dédaignant leurs murmures ,
 Venge le goût , plutôt que mes injures.
 Revenons donc à notre peuple Oïson ,
 Que j'ai laissé bâillant à l'unisson ,
 Si qu'on disait chez la sotte immortelle :
 L'Abbé Trub*** n'eut pas mieux parlé qu'elle.
 Tout en bâillant , chacun portait aux cieux
 Ce beau Discours & sa douce éloquence ;
 Mais Marm***** attira tous les yeux.
 Brûlant déjà d'exercer sa vaillance ,
 Son regard fier , son geste audacieux ,
 Dans tous les cœurs fait naître l'espérance.
 A son abord règne un profond silence.

- » Oui , leur dit-il , oui , c'est sur l'Hélicon
- » Que nous attend une gloire certaine.
- » Mon intérêt n'est pas ce qui m'amène :
- » On rend justice à l'éclat de mon nom.
- » O des grands cœurs unique passion ,
- » Noble amitié , ton pouvoir seul m'entraîne.
- » Si mon bras s'arme en faveur de la Reine ,

CHANT QUATRIEME 53

- » Si je prétends attaquer Apollon,
- » Et de son trône arracher Melpomène,
- » Tout mon espoir est d'y placer Pradon :
- » Il régnera. J'en jure Aristomène ! »

A ce Discours qu'il prononce en Héros,
On applaudit au beau feu qui l'anime.
On rend hommage à ce transport sublime :
Tous à l'envi célèbrent ses travaux,
Tous sont flattés de l'exemple qu'il donne.
Pradon, voulant égaler son grand cœur,
Lui dit : » Mon fils, j'accepte la couronne
» Pour la poser sur le front du vainqueur. «
D'étonnement l'assemblée est saisie.
On se récrie à ces nobles propos.
Stupidité de plaisir s'extasie,
Se partageant entre les deux rivaux,
Et dans l'instant veut qu'on leur expédie
Un beau brevet pour son Académie.

Ah ! si la gloire a pour vous des attraits,
N'oubliez pas, mélodieux Séd****,
Dans vos chansons qu'on ne chanta jamais,
De célébrer ces Héros de la scène ;
Et que vos noms, également fameux,
Passent ensemble à nos derniers neveux.

Pour Marm***** à la fois tout conspire.
 Son air guerrier, sa grace, ses exploits,
 Sa fierté même; & , par un digne choix,
 Il est nommé Chef du stupide Empire.
 On se promet de vaincre sous ses loix.
 De toutes parts on l'entoure, on l'admire.
 L'air retentit du bruit confus des voix.
 Tel croassa tout le peuple Aquatique,
 Quand pour régir leur Etat anarchique,
 Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau.
 Stupidité confirme un choix si beau,
 Et tout à coup, ô prodige! ô merveilles!
 La Déesse, par un excès d'honneur,
 Voulant sur lui signaler sa faveur,
 Fait allonger ses superbes oreilles.
 De son Armet ce mobile ornement
 Donne à ses traits un air plus imposant.

A ce signal, les Saur**, les le Mié**,
 Les Col***** s'empressent sur ses pas.
 Did*** même en gémissant tout bas
 D'accompagner un Chef qu'on lui préfère,
 Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
 Duc*** rougit d'un sentiment si bas.
 Pour Marm***** son amitié sincère
 Plus que l'espoir l'entraînait aux combats.

CHANT QUATRIEME. 37

O Sauv****, votre jeune courage
 Sous ce Héros fit son apprentissage !
 Il vous appelle. Il reconnaît en vous
 Un digne émule, un rival qui le flatte :
 Consolerez-vous du malheur de Socrate,
 De vos talens il est presque jaloux.

D'Arn*** les suit, & fier de leur estime,
 D'un air balourd médite un chant sublime.
 Tels s'assembloient autour d'Agamemnon,
 Tous ces Héros célébrés par Homère,
 Portant la flamme aux remparts d'Illion,
 Telle à grand bruit accourt dans la carrière
 Du peuple sot l'élite avanturière.

Dans cette foule, on entrevoit Lég*** :
 Il est doué du malheur d'ennuyer.
 On apperçoit le Romancier Bast***
 Qui se flattait de réformer les mœurs.
 S'il parvenait à trouver des Lecteurs ;
 Et ce Le R** dont la Muse invalide,
 Depuis dix ans, cherche en vain des Acteurs.
 A ses côtés on voit le lourd Séd****
 Triste bouffon, que suivaient Charp*****,
 L'obscur Su***, & l'inconnu Berg***.
 Chaum***, brûlant en secret pour la Reine,
 Amant fidèle & pourtant dédaigné,

Des deux Math*** marchait accompagné,
Faible , débile & se traînant à peine ,
Roch** paraît son Hylas à la main.
Non loin de lui , je crus voir ramper Bl**.
Il est suivi du guerrier Portel**** ,
Qui des sifflets épuisa l'inclémence ;
Mais son orgueil , loin d'en être étourdi ,
Garde l'espoir d'être un jour applaudi.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici ,
Mon cher Rob* , Chantre du mal immonde ,
Vous dont la Muse en dégoûtait le monde ?
Ah ! je conçois d'où vous vient cet honneur,
La dureté n'est pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les sons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas observé ce grand Art ,
Ami Rob* , dans votre Poësie.
Je vous le dis peut-être un peu trop tard ;
Mais je vous laisse en bonne compagnie.

Le seul Fré*** voyait avec douleur
De ce grand jour l'appareil mémorable.
De commander il se croyait capable ;
Ses vœux hardis dévoraient cet honneur.
De Marm***** l'éclatante faveur
Redouble encor le chagrin qui l'accable.

CHANT QUATRIEME. 39

Secrettement contre ce fier rival
 Il ameutait la Morl**** & Jonv**,
 Mouh* l'excite à venger son injure.
 Avec d'Ac*** il cabale, il murmure.
 D'Arn*** les suit; & la Sédition
 Sur tout le camp répandait son poison,
 Lorsqu'à leurs yeux se montra la Déesse.
 A son aspect ils sentent leur faiblesse,
 Par une oreille elle saisit Fré***,
 Le terrassa de sa main vengeresse,
 Et sur son dos laissa tomber à plomb
 L'énorme poids de son sceptre de plomb.
 On vit soudain son orgueil disparaître.
 Tel qu'un barbet menacé du bâton,
 Soumis, rampant, humble devant son maître,
 Semble vouloir implorer son pardon,
 Non moins confus, le triste Aliboron
 Se débattait étendu sur la place.
 L'air retentit de ses cris douloureux,
 A ce spectacle, à sa laide grimace,
 A cet objet grotesquement affreux,
 De tous côtés, un rire impitoyable
 S'élève encor contre le pauvre Diable.



NOTES

NOTES DU CHANT QUATRIEME.

Blessé les Dieux, effréné Diomède.

On fait que dans l'Illiade, le fougueux Diomède s'attaque aux Dieux même, & blesse Mars & Vénus. Ceci peint l'audace du téméraire Auteur de la *Vision*, qui, dans ce Libelle profane, osa insulter une femme respectable & mourante. Le bon sens n'y était pas moins outragé; & pourtant voilà ce que des Philosophes appellaient une plaisanterie! Ce Libelle odieux n'a pas été, de nos jours, le seul attentat de ce genre.



Il régnera. J'en jure Aristomène!

Allusion au serment célèbre cité par Longin dans le Traité du sublime :

» J'en jure mon combat aux champs de Marathon! «



Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau.

Voyez dans Phèdre, ou dans la Fontaine, la Fable des Grenouilles qui demandent un Roi.



DU CHANT QUATRIEME. 91

Consolez-vous du malheur de Socrate.

Le malheur de Socrate n'est pas tant d'avoir
bû la ciguë, que d'avoir fourni à Mr. de Sauv....
le sujet d'une Tragédie, qui fut, à peu près,
sifflée, il y a quelques années.



De tous côtés un rire impitoyable
S'élève encor contre le pauvre Diable!

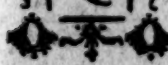
Tout ce morceau est imité d'Homère. Ther-
site est puni de ses murmures séditieux, préci-
sément comme Aliboron. Ses cris & sa grimace
excitent de même un rire universel dans l'armée
Grecque.



L A
DUNCIAD E,

CHANT CINQUIEME.
LE BOUCLIER.

 UE les vergers , que les champs ont
d'attraits !

 Que la retraite au sage est nécessaire !

Dans mes jardins , sous mes tilleuls épais ,

J'ai retrouvé la nature & la paix.

J'y foule aux pieds les erreurs du vulgaire ;

Et détrompé du faste des Palais ,

Je fais enfin , sous mon toit solitaire ,

Apprécier les faveurs de Palès,

Et cependant , au sein de ma retraite ,

CHANT CINQUIEME 93

Il est encor des jours que je regrette ;
 Ces jours heureux , où , malgré mes rivaux ,
 D'illustres noms protégeaient mes travaux.
 Ah ! faut-il donc s'étonner si l'Envie
 Osait tenter d'empoisonner ma vie !
 Ségur , Beauveau , Luxembourg & Boufflers ,
 Daignaient alors applaudir à mes vers.
 O souvenir de mon destin prospère !
 Ce fut Choiseul qui m'ouvrit la carrière.
 Brancas , d'Aumont , Noailles , Villeroy ,
 M'ont accueilli d'un regard favorable.
 Mars & Vénus s'intéressaient pour moi.
 Mais tout à coup quel revers déplorable
 A ces beaux jours joignit un jour d'effroi !
 Dieux ! je revois ce triste Mausolée ,
 Où la Beauté plaintive , désolée ,
 Où les Amours , en sanglots superflus ,
 Disent encor : Montmorency n'est plus.
 O de mes Chants Protectrice adorée ,
 A ma mémoire Ombre toujours sacrée ,
 C'en est donc fait , hélas ! comme autrefois ,
 Tu ne peux plus encourager ma voix.
 Mais écartons ces funestes images.
 Si des vertus l'Olympe est le séjour ,
 Des Dieux sans doute elle embellit la cour.
 Oui , je le crois ; & ma Muse en ce jour

94 LA DUNCIADÉ,

Lui voue encor sa lyre & ses hommages.

Dieu d'Hélicon, je poursuis mes projets.
Pour t'accabler une Déesse altière
Sous ses drapeaux rassemble ses sujets.
Je vais passer à ces graves objets ;
Et sous mes pas s'aggrandit la carrière.

Stupidité voyant un peuple entier
Impatient de venger sa querelle,
Fait apporter le vaste Bouclier
Qu'elle forgea de sa main immortelle.
Dans ses États, il n'est aucun guerrier
Qui ne fléchît sous ce rempart d'acier ;
Jamais Vulcain n'en fit sur ce modèle.

Vous connaissez ce tissu merveilleux
Qui de Vénus compose la Ceinture.
Tout ce qui peut embellir la nature,
Les Ris badins & les folâtres Jeux,
L'Art de charmer ; cet éloquent Silence
Qui d'un amant enhardit l'espérance ;
Les doux Instans réservés pour les Dieux,
La Volupté, plus piquante peut-être,
Et ces Refus, non moins délicieux,
Avant-coureurs du plaisir qui va naître ;
De la Beauté le Sourire ingénu,
Tous les Attrails, les Graces, la Jeunesse,

CHANT CINQUIEME 95

Et des Amours la troupe enchanteresse,
Sont renfermés dans ce divin Tissu.

Le Bouclier, par un effet contraire,
Impénétrable à tout ce qui doit plaire,
Rend hébété quiconque en est couvert.
L'oreille est sourde au plus charmant concert.
L'ame devient stupide, appesantie,
Inaccessible aux attraits du génie.
Ce Talisman est le palladium
De la Déesse. Il plonge en léthargie.
La Jusquiame, ou le froid Opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison.
Stupidité, triplant son énergie,
Le rembourra de feuilles de Fré***,
De froids Discours lûs à l'Académie,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour se venger des mépris d'Apollon,
Elle y traça les fastes de sa gloire.
Vous y voyez cette illustre victoire
Que remporta son favori Pradon,
Malgré Boileau, Racine & la raison.
Sous les efforts d'une ligue ennemie,
On voit tomber la superbe Athalie.
Plus loin, on voit sous un parti jaloux,
Le Misantrope atteint des mêmes coups.

Là, tout Paris accourt à Timocrate:
Britannicus est quitté pour l'Astrate.

L'œil étonné contemple les portraits
Des Scudéris, des Tristans, des Mairêts.
Vils détracteurs de l'ainé des Corneilles,
Ils balançaient ses naissantes merveilles,

Ici la main de tes lâches rivaux,
O le Sueur, digne héritier d'Apelle,
Leur main jalouse & follement cruelle
Ose outrager tes sublimes tableaux:
Console-toi, ta gloire en est plus belle:

Plus loin, Rousseau, banni, persécuté,
Noble victime immolé à l'Envie,
Vaincu par elle, & par l'adversité,
Meurt, en tournant les yeux vers sa Patrie:

On voit frémir l'Ombre de Crébillon.
La Parque à peine a terminé sa vie,
Que sa mémoire est lâchement flétrie.
La haine encor s'arme contre un vain nom:
Même au tombeau la gloire est poursuivie!

Pour se soustraire à de pareils dangers,
L'Auteur d'Alzire abandonne la France.

CHANT CINQUIÈME. 97

Ses ennemis ont lassé sa constance,
Il va languir sur des bords étrangers.

Que n'ose point l'affreuse jalousie !
De vils bouffons au Chantre de Castor
Ont disputé le prix de l'harmonie.
Le grand Rameau, brisant sa lyre d'or,
Las des affronts réservés au génie,
Succombe enfin sous leur brigue ennemie,
Qui lui survit, & qui l'outrage encor.

Du Bouclier tels étaient les trophées.
Partout la haine y poursuit les Orphées ;
Partout on voit de nouveaux Marfyas
Encouragés par de nouveaux Mydas.

Vous y brillez, modernes Dramatiques,
Qui secouant les préjugés antiques,
Sur le Parnasse illustres Novateurs,
Avez tenté de réformer nos mœurs.
Vous qu'on a vus, sur la scène annoblie,
Mettre un poignard dans la main de Thalie.
On court en foule à vos Drames Anglais.
Un peuple entier vous dresse des statues.
Vos noms fameux sont portés jusqu'aux nues.

Enyvrez-vous de vos heureux succès :
Bientôt en France il n'est plus de Français.

Ce Bouclier de la fière immortelle
Dans tous les rangs allume un nouveau zèle.
Sur tous les fronts on voit briller l'espoir,
Chacun s'excite à remplir son devoir :
Un noble orgueil tour à tour les enflamme.

L'abbé Trub*** vient bénir l'Oriflamme,
Non toutefois sans un peu de frayeur ;
Il est né doux, les combats lui font peur.

L'abbé Morl** lui servait d'acolyte ;
Sa *Vision* lui valut cet honneur ;
Et ce n'est pas la première faveur
Que cet ouvrage attire à son mérite.
L'abbé le Bl***, leur illustre rival,
Y figurait près de l'abbé Rayn**.
Et vous aussi, mignon de la Déesse,
Gentil, piquant, badin, folâtre abbé,
Vous qu'à son char j'avais cru dérobé,
Vous qui l'aimez, qui la suivez sans cesse.
Sur son bureau j'ai vu Sobieski
Que votre plume a si bien travesti.
J'ai vu sa cour bailler par intervalles,

CHANT CINQUIÈME. 99

Mais applaudir à vos Oeuvres morales.
 Nul mieux que vous d'un joli vermillon
 N'enlumina la sévère raison.
 A chaque instant Sottise s'extasie
 Au beau discours sur le vieux mot Patrie.
 J'en suis témoin ; & j'entendis crier
 Plus d'une fois : place à l'abbé C**** !

Mais Marm***** semble se reproduire.
 D'un pas agile il court de rang en rang.
 Vous le voyez en tête , en queue , en flanc ;
 Tout ordonner , tout presser , tout conduire ,
 Fier ennemi de tout retardement.
 Tel & moins lesté aux vallons d'Arcadie ,
 Un fier Onagre arrive en bondissant.
 Il voit au loin des Anesses paissant :
 D'un pas rapide il franchit la prairie.
 Les voir , les suivre , en devenir l'amant ,
 Leur partager tour à tour sa tendresse ,
 S'en faire aimer n'est pour lui qu'un moment.

O Marm***** , vous parutes charmant ,
 En ce grand jour , aux yeux de la Déesse !
 Elle ne peut cacher son allégresse.

» Ah ! lui dit-elle , ah ! si le sort jaloux

G ij

» M'eut conservé trois guerriers tels que vous ,
 » Du monde entier je serais la maîtresse. «
 Son front superbe , à ce discours flatteur ,
 Se colora d'une aimable rougeur.
 Modestement il baissa ses oreilles :
 Tel on le vit témoigner sa pudeur ,
 Lorqu'au Théâtre enrichi de ses veilles ,
 Avec fracas , on demandait l'Auteur.



NOTES DU CINQUIEME CHANT.

. Montmorency n'est plus.

Anne-Maurice de Montmorency, Princesse
de Robecq, morte en 1760.

❖
Fait apporter le vaste bouclier, &c.

Imitation d'Homère.

❖
Là tout Paris accourt à Timocrate.

Mauvaise pièce de Thomas Corneille, remplie d'incidens Romanesques, & d'événemens accumulés sans vraisemblance. Elle eut quarante-représentations, & Britannicus n'en eut que huit. La Phèdre de Pradon fut mieux accueillie que celle de Racine. Athalie fut méprisée par les beaux Esprits. Le Misanthrope & l'Avare tombèrent. On ferait un gros volume des sottises du peuple, même dans les plus beaux âges de la Littérature.

❖
Britannicus est quitté pour l'Astrate.

Astrate, la seule tragedie de Quinault, que

l'on représente encore de tems en tems. Elle a fourni des beautés à la Sémiramis de M. de Voltaire. Ce n'est pourtant qu'un ouvrage médiocre, il faut en convenir avec Boileau, qui ne pouvait pas admirer une pareille Tragédie après avoir vû le Cid, les Horaces, Cinna, &c. C'est dans Armide & dans Thésée qu'il faut chercher le génie de Qui-nault.

Des Scuderis, des Tristans, des Mairets.

Poètes contemporains du grand Corneille, & jaloux de son génie. Voyez leurs articles dans les Mémoires Littéraires.

O le Sueur, digne héritier d'Apelle.

On fait que des peintres envieux de ce grand homme, ont défiguré, à coups de Canif, ses beaux tableaux du cloître des Chartreux.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.

Allusion à une brochure pleine de fiel, qui parut sous le titre d'Eloge de M. de Crébillon, quelques jours après sa mort.

CINQUIEME CHANT. 103

•
Du bouclier tels étaient les Trophées.

Partout la haine y poursuit les Orphées.

Tel est en effet le sort de presque tous les grands hommes. Molière fut persécuté par des hypocrites; Boileau calomnié par des fots; Racine découragé par ses ennemis; le doux Fénelon immolé à des intrigues de Cour. Nous avons vu Rameau indigné du fanatisme qui avait livré la scène de l'Opéra à des bouffons, rebut de l'Italie, se repentir de ses chefs-d'œuvres. On fait ce qui obligea le célèbre le Moyne à se tuer, & quelles mains empoisonnèrent Pergolèze. Triste condition des hommes de génie dans tous les genres, & chez tous les peuples! ils trouvent des vengeurs après leur mort, & c'est un peu tard: la médiocrité est bien plus heureuse. Ceux qui ont tant reproché la Dunciade à son auteur ignorent tout le plaisir qu'il a ressenti à honorer, à consoler, pour ainsi dire, la mémoire des grands hommes. Mais ce plaisir si pur de louer les Homères, ne peut être connu des Zoïles.

•
Mettre un poignard dans la main de Thalie.

Allusion à ces Drames sombres, imités de

l'Anglais; & qu'on veut appeller Tragédies domestiques,



Sa Vision lui valut cet honneur.

Voyez sur ce Libelle la première Note du quatrième Chant.



Sur son bureau j'ai vu Sobieski.

M. l'Abbé C.... a écrit la vie du grand Sobieski, du même style que ses *Bagatelles morales*.



Au beau Discours sur le vieux mot Patrie.

Discours du même Abbé. Voyez la troisième remarque du premier Chant, & dans les Mémoires Littéraires, l'article où il est parlé des Bagatelles de cet Ecrivain.



Un fier Onagre arrive en bondissant.

Homère compare le vaillant Ajax au même animal, mais dans une autre situation. Nous avons cru devoir restituer cette comparaison au général de la Dunciade, qui l'avait très mal à propos attribuée à Virgile dans sa Poétique.

CINQUIEME CHANT. 105

Consultez sur cette bévûe les Mémoires Littéraires.



Ah! lui dit-elle, ah! si le fort jaloux, &c.

C'est à peu près ce que dit Agamemnon à Nestor dans l'Iliade.



Avec fracas on demandait l'Auteur;

Allusion à l'usage ridicule qui s'est introduit à nos Théâtres, d'appeller, à grands cris, les Auteurs aux premières représentations de leurs pièces. C'est à la tragédie de Mérope qu'un juste enthousiasme du public rendit pour la première fois cet hommage à M. de Voltaire; mais cet honneur a depuis été si prodigué, qu'il est devenu une injure.





LA
DUNCIADÉ,

CHANT SIXIÈME.

LE BUCHER.

JE l'avourai, ma Lorgnette m'est chère,
Comment Turpin, ce chroniqueur
sincère,

Admirateur du grand art de Merlin,

Oublia-t'il cet instrument divin ?

J'estime fort nos douze pairs de France,

Roland, surtout, & Renaud son cousin.

J'aime à les voir contre le Sarrafin,

Le Casque en tête, & la lance à la main,

Par mille exploits signaler leur vaillance.

Le bon Turpin, moine de Saint Denis,
A très-bien fait d'en orner ses récits.
Mais de Merlin puisqu'il aimait la gloire,
Devait-il donc à la postérité
D'un Talisman si rare & si vanté
Faire un secret honteux à sa mémoire?
Voilà pourtant comme on écrit l'histoire,
Et nous croyons savoir la vérité!

Sage Enchanteur, j'ai voulu par mes veilles,
Te consoler d'un silence odieux.
Je le devais. Ton art ingénieux
De mon sujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plait! Combien de traits frappans
Tiennent toujours le Lecteur en suspens!
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se démentir. De Marm***** à Bi**,
Tous mes héros gardent jusqu'à la fin
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh! quel censeur jaloux, atrabilaire,
Quel noir pédant ennemi de Merlin,
Ne sourirait à ce tableau badin?

O de Ferney sublime solitaire,
Honneur des arts, Virgile des Français,
C'est toi surtout à qui je voudrais plaire.

Tu le fais bien. Ton suffrage, ô Voltaire,
Dans tous les tems fut mon plus beau succès.
Ma Muse icy te choisit pour modèle :
C'est en lisant ta joyeuse Pucelle ,
En m'échauffant du feu de tes bons mots,
Que j'entrepris d'humilier les sots.
A ta gaité de bon cœur j'abandonne
Roc Grisbourdon, Bonifoux & Lourdis,
Les Combattans de Londre & de Paris ,
Et Jeanne encor la robuste amazone ,
Quoiqu'elle soit l'honneur de mon pays.
Mais à ton tour livre à mes traits caustiques
Tes bas flatteurs & tes lâches critiques ;
Egalement ils sont tes ennemis.

Mon cher Lecteur, reprenons notre histoire.
Assez longtems je m'en suis écarté.
Jusqu'à présent, si j'ai bonne mémoire,
Je vous ai peint la sotte Dêité,
Ses doux loisirs, son Bouclier magique.
De point en point je vous ai raconté
Son beau Discours en style académique.
Or, maintenant, je dois vous dire en bref
Un grand dessein de son illustre Chef.
Vous l'avez vu radieux, plein de gloire,
Tout ébloui de son généralat.

Par un projet qu'on aura peine à croire ,
Il veut encore en rehausser l'éclat.

- » Amis , dit-il , qui , sous d'heureux auspices ,
- » Malgré Minerve , en dépit d'Apollon ,
- » Allez régner sur le sacré Vallon ,
- » Rendons les Dieux à nos vœux plus propices :
- » Honorons nous par de grands sacrifices.
- » Que ce jour prouve à la postérité
- » Tout notre amour pour la stupidité.
- » Depuis longtems de cette heureuse idée ,
- » Même en dormant , mon ame est obsédée.
- » Hier encor , ce n'est point une erreur ,
- » Vous m'en voyez plein d'une sainte horreur ,
- » A mes regards une Ombre s'est montrée
- » En noirs lambeaux , pâle , défigurée.
- » C'était Cotin ! Son vénérable aspect
- » M'a pénétré d'amour & de respect.
- » A l'instant même , en sanglots lamentables ,
- » Il m'adressa ces mots épouvantables :
- » Tu dors , mon fils , & je suis outragé !
- » Et de Boileau Cotin n'est pas vengé !
- » C'est peu d'avoir , en pleine académie ,
- » Fait une insulte à sa Muse ennemie :
- » Pour consoler mes mânes éperdus ,
- » Apprens enfin quels honneurs me sont dûs.

» Apprens, mon fils, ce que j'ose prétendre ;
» Sois sans pitié. Sacrifie à ma cendre
» Boileau , Racine & Molière & Rousseau.
» Que leurs écrits brulés sur mon tombeau
» Me tiennent lieu d'une heureuse hécatombe.
» Point de quartier. Point de lâche pardon.
» Tu dois , d'ailleurs , cet hommage à Pradon,
» Et si tu veux que Melpomène tombe ,
» Cours , va remplir ce projet immortel ,
» Et que ton cœur soit mon premier autel.

» L'Ombre à ces mots s'évanouit. Tout change.
» Je ne vois plus qu'un odieux mélange
» De bout-rimés & de sonnets poudreux ,
» De Madrigaux dispersés dans la fange ,
» Et que des vers se disputaient entre eux.

» Jugez , amis , par ce récit horrible ,
» De quel effroi ce songe m'accablait.
» Quand tout à coup , ô presage terrible !
» Il a fini par un coup de sifflet.

» Vaillans guerriers , vous partagez mon zèle.
» Peut on défendre une cause plus belle ?
» Cher Did**** , moderne Lycophon ,
» Vous de Cotin , l'imitateur fidèle ,
» O Bacul*** , & vous aussi Fré*** ,

» Suivez moi tous. Vengeons notre modèle. »

A ce Discours, à ces profonds desseins,
Stupidité, dans un transport barbare,
Se pâme d'aïse; & Lég*** bat des mains.
En un moment le bucher se prépare.
Chacun accourt; & sans plus différer
Le feu s'allume. Il allait dévorer
Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaisir se promettaient les fots !
Ils comptaient voir Racine, Despréaux,
Le grand Corneille & le divin Molière,
Buffon, Pascal, Montesquieu, La Bruyère,
L'Aigle de Meaux, le Cygne de Cambray,
Et notre Phèdre, & Rousseau notre Horace,
Et même aussi l'Apollon de Ferney,
Servir de proie à la flamme vorace.

Mais, ô miracle, ô prodige éclatant,
Qui confondit leur fureur insensée !
Déjà dans l'air ondoyante, élançée,
La flamme vole; & dans le même instant,
Loin du bucher on la voit repoussée
Vers le dépôt ou de ses favoris
Stupidité renferma les écrits.

O qui pourrait exprimer les ravages !
 Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
 Fut dévoré dans cet embrasement !
 Que de travaux détruits en un moment !
 Déjà Le Mié** est réduit à deux pages,
 Son dur Poème, hélas ! n'existe plus.
 O pleurs ! ô cris ! ô regrets superflus !
 Il voit bruler ses vers qu'il idolâtre.
 Il court, il vole à travers les débris,
 De son courage au moins reçoit le prix,
 Et du bucher sauve un coup de Théâtre.

Mes chers Lecteurs, foyez bien attentifs
 A ce Tableau. Vous concevez sans peine
 Le désespoir, les transports convulsifs
 Des Courtisans de l'imbécille Reine,
 Qui frémissaient de se voir brulés vifs.
 Tel un Hibou dont l'Oiseau du Tonnerre,
 Au bec tranchant, à la robuste serre,
 A dérobé les monstrueux enfans,
 Pousse dans l'air d'affreux gémissemens.

L'Young Français par la flamme ennemie
 Voit consumer son triste Jérémie,
 Et son Cominge avec son Euphémie;
 Et son Recueil qu'il a défavoué,
 Son Coligny qui ne fut point joué,

Et

Et son Fayel, par Fréron tant loué,
Mais du public obstinément hué.

O quel fatras de fades poësies,
De petits vers, d'aimables fantaisies;
Que d'Opéra bouffons & non joyeux,
Que de Romans, de Journaux ennuyeux,
De beaux Discours en style de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle !

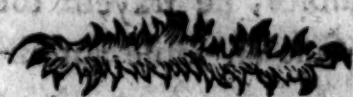
L'abbé Coyer expire anéanti.
Namir périt. Caliste est consumée.
Tout Did**** à la fois englouti,
S'évanouît en épaisse fumée.
Le feu vengeur de moment en moment
Trouvait partout un nouvel aliment.
Même on vit l'heure où le vaste incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.
Stupidité, pour la première fois,
Sent émouvoir sa pitié maternelle.
Elle perdit l'usage de la voix.
Non moins troublés, de frayeur tout panthois,
Ses Courtisans sont en foule autour d'elle.

Muse dis moi comment le général
Scut prévenir ce désastre fatal.

114 LA DUNCIADÉ, &c.

Ah ! cet effort mérite qu'on le loue !
Au bien public lui seul il se dévoue.
De Curtius émule glorieux,
Le général, en détournant les yeux,
Et dépouillant ses entrailles de père,
Dans le bucher jette son Bélifaire.
Du froid volume ô pouvoir surprenant !
Il éteignit l'immense embrasement.

- » Quoi ! c'est donc vous, dit la Reine charmée,
- » C'est vous encor qui sauvez mes Etats !
- » Vaillant guerrier, ne m'abandonnez pas.
- » Votre nom seul me vaut presque une armée.
- » Oui, je le jure, avant que de mon cœur
- » Le tems efface un bienfait si flatteur,
- » Le Mière même aura de l'harmonie,
- » Saur** du goût, Colardeau du génie,
- » Et cependant, ô mes braves amis,
- » Suivez moi tous ; & que cette journée,
- » Par un festin, par des jeux terminée,
- » Rende le calme à vos sens interdits.



NOTES

NOTES DU SIXIEME CHANT.

C'est peu d'avoir en pleine Académie, &c.

Le général de la Dunciade a traité Boileau ;
comme l'eut fait Cotin , dans une Epitre aux
Poètes qui fut couronnée à l'Académie. Voyez
dans les Mémoires Littéraires l'article Cotin.



Et que ton cœur soit mon premier autel:

Ce vers qu'on a mis dans la bouche de Co-
tin , est de la Tragédie d'Aristomène :

Viens, cher Epoux, ton cœur est mon premier autel:

Aristomène, Acte V. Scène 3^e.



Je ne vois plus qu'un odieux mélange, &c.

Parodie de ces vers du beau songe d'Athalie :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris & trainés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux ;
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux ;



Il a fini par un coup de sifflet.

Autre Parodie de ce vers si connu de la Tragédie d'Atrée :

Et le songe a fini par un coup de Tonnerre.

C'est ainsi qu'en les admirant, Aristophane parodiait quelquefois les plus beaux traits de Sophocle & d'Euripide ; & que Racine & Boileau ont aussi parodié quelques vers de Corneille.



L'aigle de Meaux, le cygne de Cambray.

Mr. de Voltaire a dit quelque part :

Le cygne de Cambray, l'aigle brillant de Meaux.

Cette dénomination est si heureuse & si juste qu'il n'est plus possible de caractériser mieux Bossuet & Fénelon. C'est véritablement ce que Boileau appelait *un mot trouvé*.



L'Young Français par la flamme ennemie &c.

Les amis de M. D'arn. . . de Bac lui ont donné ce nom depuis qu'il a quitté le flagolet dont il avait tiré, dans sa jeunesse, quel-

ques sons agréables, pour un genre de poésie lugubre & sépulcral, qui accablerait de mélancholie ses lecteurs, s'il en avait, & qui doit l'en accabler lui-même. Mais à Londres, personne ne s'avisera jamais de donner au célèbre auteur des *Nuits*, le nom du Bacul... Anglais.



Namir périt, Caliste est consumée.

Namir, tragédie sifflée. Caliste tragédie de M. Colard..., qui méritait de l'être.



De Curtius émule glorieux, &c.

On fait que le célèbre Quintus Curtius, Chevalier Romain, se précipita dans un gouffre avec ses armes & son cheval pour le salut de sa Patrie, environ 2330 ans avant l'action héroïque de M. Marm....., il ne faut pas que, par une nouvelle méprise, M. Fréron confonde ce Quintus Curtius avec le fameux Quintus Curtius Rufus, auteur de l'histoire d'Alexandre, auquel il a attribué, comme on fait, une belle préface qui, par malheur, n'existe pas.





L A
DUNCIAD E,

CHANT SEPTIEME,
LE SOUPÉ.



UI peut marcher sur les traces d'Ho-
mère ?



Est-il un sage admiré de nos jours,
Qui son émule en sa noble carrière,
Scut, comme lui, varier ses discours,
Prendre un essor qu'on croirait téméraire,
Planer aux Cieux, troubler le sein des mers,
Faire pâlir Pluton dans les Enfers,
Ou prescrivant des chemins à la foudre,
Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre ?

CHANT SEPTIEME. 119

Ce qui me plaît dans ce Chantre fameux,
C'est que partout la nature est son guide.
Quand il a peint la victoire homicide,
Et les combats des Héros & des Dieux,
Sa Muse alors prend un vol plus timide,
Il peint les ris, les festins & les jeux.

Tel est encore Arioste mon maître,
Et son rival, si quelqu'un le peut être.
Combien d'objets & de tableaux divers
Sont tour à tour embellis par ses vers !
Tout charme en lui. Les Paladins, les Belles,
Les Enchanteurs moins redoutables qu'elles ;
Ces jeux guerriers où préside à la fois
Et la valeur & la galanterie ;
Tout l'appareil des superbes Tournois ;
Tous les Trésors de l'antique féerie,
Et de Roland la jalouse furie,
Et ses malheurs, & surtout ses exploits.

O du Poète illusion divine !
Comme on croit voir tout ce qu'il imagine !
Que son Lecteur avec plaisir le suit
Dans ces palais habités par Alcine,
Qu'un souffle élève & qu'un souffle détruit !
Qu'on se plaît même au récit apocriphe

Et de son Ogre & de son Hypogrife !

Homère & lui sur le sacré vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux sans cesse ils nous réveillent.
Ils sont divins, même alors qu'ils sommeillent.
J'aime à les voir fatigués des combats,
Nous amuser des apprêts d'un repas :
Pour imiter leur aimable délire ,
C'est un festin que je vais vous décrire.

Stupidité connaît ses favoris.
Tout rimailleur est un peu famélique.
Elle propose à la Troupe héroïque
Un soupe-fin. Messieurs les beaux Esprits
Convien dront tous qu'un soupe vaut son prix.
La Dêité, d'ailleurs, est magnifique.
Elle prétend que ses mignons chéris,
Bien restaurés, seront plus aguerris.
Elle a besoin d'aiguillonner leur zèle :
Car le héros le plus déterminé
Combat fort mal s'il n'a pas bien diné.
Dans tous les rangs l'agréable nouvelle
De bouche en bouche est portée à l'instant.
Ils viennent tous se ranger auprès d'elle.
Ainsi qu'on voit un Essain bourdonnant

CHANT SEPTIEME. 121

Fondre à grand bruit sur la neige liquide
D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant,
Telle accourait la Cohorte stupide.

On a servi le céleste banquet.
Au premier rang Stupidité se place,
Et veut avoir son général en face.
Plus d'un guerrier en murmure en secret;
Mais M***** de cet honneur insigne,
Malgré l'Envie, est jugé le plus digne.

A ce festin que doit suivre un combat,
On ne voyait ni le Ramier sauvage,
Ni la Perdrix qui charme l'odorat,
Ni le Faisan au superbe plumage.
Cet appareil d'un goût trop délicat,
Et tous ces mets vantés par la mollesse,
Flatteraient peu la robuste Déesse.

Un surtout d'or forgé sur les dessins
Qu'elle a tracés de ses pesantes mains,
Offre aux besoins de ses guerriers avides
Un choix heureux d'alimens plus solides.
Aux Convies il présente à la fois
Tous les Trésors d'un potager fertile.
On applaudit du geste & de la voix

Cet art d'unir l'agréable à l'utile.
Le Vin de Brie & l'Auvergnat fumeux
Sont prodigués à la Troupe imbécille,
Qui croit jouir du Nectar précieux,
Des mains d'Hèbé préparé pour les Dieux.
Tous de leur Reine observent le visage.
On voit s'enfler d'un légitime orgueil
Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup d'œil :
Tous sont jaloux d'un si noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris
De ces bureaux ouverts aux beaux Esprits,
Communément, une sybille Antique
Fait les honneurs du Cercle académique.
Tous les Talens confus, humiliés,
Sont étonnés de ramper à ses pieds :
Car la sybille est surtout despotique.
Il faut lui plaire. Ecoutez ses flatteurs,
C'est Calliope, Euterpe ou Polymnie.
Stupidité, par ses admirateurs,
Est prise aussi pour le dieu du Génie.
On se récrie à ses moindres propos.
On porte aux cieux & la galanterie,
Et du festin la noble Oeconomie.
On boit, on rit, on chante, on s'extasie :
C'était vraiment le paradis des fots,

CHANT SEPTIEME. 123

Pour redoubler leur joyeuse folie,
 La Dêité, complaisante à leurs jeux,
 Veut à l'instant que Beaum***** publie
 Le digne choix, encor secret pour eux,
 Des Candidats de son Académie.
 Il prend la feuille. A peine il croit ses yeux,
 Il voit son nom parmi ces noms fameux,
 Sa Romanesque & dolente *Eugénie*,
 Qu'il décora du nom de Comédie,
 Ses *Deux Amis* encor plus ennuyeux,
 Autre présent qu'il crut faire à *Thalie*,
 De la Déesse ont fixé tous les vœux.
 Pour Did*** son dévouement sincère,
 Son froid mépris, son dégoût pour Molière,
 Lui mérita le brevet littéraire;
 Et Diderot en secret s'applaudit
 De cet honneur qu'on rend à son crédit.

Vous présidiez à la savante liste,
 Peintre galant des Bijoux indiscrets.
 Vous Col*****, noble auteur de *Caliste*,
 Et vous Saur** de qui le Drame anglais,
 Grace à Molé, surmonta les sifflets.

La Docte Lice est ouverte à Sed****,
 Qui tour à tour pathétique & bouffon,

D'un double éclat a brillé sur la scène.
 Fré*** s'approche, -il croit trouver son nom.
 Espoir trompeur ! Tel que l'hébreu Moysé,
 Il est exclus de la Terre promise.
 Il en soupire ; & voit L'abbé Le BI***,
 Du même honneur éternel postulant,
 Orner enfin le Catalogue illustre.
 Quoiqu'il atteigne à son douzième lustre,
 Il ne croit pas y parvenir trop tard.
 De ses travaux le fameux Bac*****
 Obtient aussi le glorieux salaire.
 Duc*** rougit de l'avoir pour confrère.
 On attendait le grand nom de le Mié** ;
 Mais la Déesse en ses profonds desseins,
 Lui réservait de plus nobles destins.

Mon cher Lecteur, vous concevez, je pense,
 Combien la troupe avec attention
 Prêta l'oreille à la promotion :
 Bientôt succède à leur profond silence
 Un bruit confus. On boit à la santé
 Des Candidats qui soupirent d'avance
 Pour les jettons de l'immortalité.
 Les flots de vin coulent de tout côté :

Enfin l'ardeur du bacchique délire

Allume en eux le besoin de médire.
 Stupidité de cerveaux en cerveaux
 Porte l'yvresse & le feu des bons mots.
 La gaité brille aux dépens de Voltaire.
 Le dur sarcasme & l'ironie amère
 Sont épuisés sur ce chantre divin.
 Fré*** pourtant, avec un ris malin,
 Veut qu'on le mette au-dessus de le Mié**.
 Ce jugement est frondé par S*****,
 Qui, sur les mots jouant d'un ton badin,
 Dit que le Mié** est l'unique lumière
 Du goût français qui touche à son déclin;
 Qu'il est des Arts l'espérance dernière,
 L'honneur du Pinde, & que Voltaire enfin,
 Depuis longtems, n'a qu'un vol-terre-à-terre.
 Ces Calembours, dignes de Trissotin,
 Sont à leur goût du meilleur sel attique.
 Par Béverley ! Voilà de bon comique,
 Dit la Sottise ; & ce plaisant refrain
 Est répété par la troupe héroïque.

Mais la satyre a pour eux plus d'attraits.
 Contre Buffon le bataillon caustique
 Forme le plan d'un Vaudeville unique
 On se partage un nombre de Couplets
 En bout-rimés ; & Fré*** les commence

Avec gaité sur un air de Romance.
 Chacun le suit en élevant la voix.
 Le seul D'Arn*** garde un profond silence
 Plus occupé du nombre que du choix,
 Sur tous les mets il s'élance à la fois.
 Il est doué de la faim des Harpies,
 Présent fatal qu'il reçut des Furies !
 Il se flattait d'égalier par ses vers
 Du Phlégéton les lugubres concerts.
 Il s'en vanta. Cet orgueil téméraire
 De Tyfiphone alluma la colère.
 Depuis ce tems, l'auteur infortuné
 Se plaint toujours d'avoir trop peu diné.
 Têl fut puni cet imprudent satyre,
 Ce Marfyas, au chant lourd & grossier,
 Quand, follement, il osa défier
 Les doux accords du Maître de la Lyre.
 Ce chatiment, Mortels audacieux,
 Doit vous apprendre à respecter les Dieux.



NOTES DU SEPTIEME CHANT.

Ainsi qu'on voit un Essain bourdonnant , &c.
Comparaison imitée de l'Iliade.

●
C'était vraiment le paradis des fols.

Allusion au *Paradise of fools* de Milton ,
imagination plaisante , mais un peu bisarre, qu'il
n'eut pas fallu retrancher de la traduction du
Paradis perdu , qui , d'ailleurs , fait beaucoup
d'honneur à M. Dupré de Saint Maur.

●
Son froid mépris , son dégoût pour Molière.

On ne saurait parler de la Comédie plaisan-
te avec plus de dédain que M. de Beaum.....
On n'est pas obligé , sans doute , d'être né plai-
sant ; mais il faudrait respecter les talens que
l'on n'a pas. Il faudrait , malgré de petits succès
passagers que l'ennui du beau donne quelque-
fois aux mauvaises choses , se douter que des
Drames sérieux , écrits en prose ampoulée ,
pourraient bien ne paraître à la postérité (s'ils

y parviennent) que des ouvrages très froids, & très ennuyeux. Il faudrait aussi, quand on écrit mal en prose, ne pas faire entendre que dans le beau siècle de Louis XIV, il n'y avait pas de bons prosateurs. J'avoue qu'alors on ne pouvait guères compter que Pascal, Bossuet, Fénelon, la Bruyère, Nicole, Bourdaloue, Maffillon, Fléchier, la Rue, & quelques autres petits écrivains de cette espèce, qui se mettraient, aujourd'hui, à genoux devant le *Père de Famille*, *Eugénie* & les Contes moraux.



Peintre galant des bijoux indiscrets.

Roman ordurier, & qui pourtant n'est pas lû.



Mais la Déesse en ses profonds desseins,
Lui réservait de plus nobles destins.

Voyez la fin du Chant 8^e.



Ces Calembours dignes de Trissotin.

On ne pouvait guères se dispenser de donner, dans ce Poème, une idée des Calembours qui certainement sont en faveur chez la Sottise.

Sottise. On en trouve dans les feuilles de Mr. Fré. . . , lorsque, par exemple, il change le nom de famille de M. de Voltaire (Arouet) en celui d'*a rouer*, & qu'il s'écrie, à propos de cette heureuse imagination : la bonne plaisanterie !

On se rappelle d'avoir lu à la tête d'une Comédie nouvelle, ces deux vers qui tiennent beaucoup du genre des Calembours, & que Cotin n'eut pas désavoués :

Ma femme, qui n'ès pas ma femme,
Ou plutôt ma femme qui l'ès.

On en est venu au point de mettre de ces ingénieuses plaisanteries dans les ouvrages les plus sérieux. On a lu, dans une des dernières bagatelles morales de M. l'abbé C. . . . , que ceux qui avaient fait un certain Edit sur les bonnets n'avaient pas de tête. Que cela est joli ! Assurément, on ne dira point qu'il n'y a pas de tête sous le bonnet de M. l'abbé.

Enfin on a vu des drames entiers, fort applaudis de nos jours, & qui étaient remplis de ces gentilleffes. Celui du Déserteur, entre autres, n'est fondé, comme on le fait, que sur une équivoque de l'exclamation *ô ciel !* prise, par un géolier, pour le nom du grenadier

Montauciel. Il faut avouer que nos Trivelins modernes sont des aigles en comparaison des Turlupins bafoués, dans l'autre siècle, par Molière & par Boileau.

Ce sont encore ces mêmes Calembours que M. de Voltaire n'a pas dédaigné de caractériser lorsqu'il a dit :

La louche Enigme, & les mauvais bons mots,
A double sens, qui font l'esprit des fots.



Il se flattait d'égaliser par ses vers
Du Phlégéon les lugubres concerts.

Ceci désigne les Parades funèbres du *Comte de Cominge*, d'*Euphémie* & de *Fayel*. M. Darn... se prévaut beaucoup d'être l'inventeur de ce genre lamentable & sépulchral, qui, selon lui, formerait des pièces très édifiantes à représenter en Carême. Il suppose qu'apparemment on irait à ces pièces pour faire pénitence.



Depuis ce tems, l'auteur infortuné
Se plaint toujours d'avoir trop peu diné.

Cette insatiable faim n'est qu'une plaisanterie, parce qu'elle ne suppose qu'un chatiment, & non pas un état d'indigence. L'auteur a remar-

CHANT SEPTIEME. 131

qué que Boileau avait eu tort d'humilier la misère de Colletet ; & d'ailleurs , ayant été lui-même peu favorisé de la fortune , & ne rougissant pas de l'avouer , il se reprocherait très sérieusement d'affliger l'infortune de personne ; mais ici il n'est pas question de misère. C'est la faim d'Eresichton , qui pourrait se concilier avec la plus grande opulence. Il ne s'agit point de manquer de diner , mais de n'avoir jamais assez diné , même à la table d'une Déesse.



Ce chatiment, mortels audacieux ,
Doit vous apprendre à respecter les Dieux.

Le but du Poëme Epique n'est pas seulement de plaire , mais d'instruire & de corriger. Virgile avait dit avant l'auteur :

Discite justitiam , moniti , & non temnere divos.

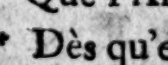
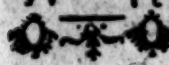




L A
D U N C I A D E ,

CHANT HUITIEME.

LE BOUDOIR.

 Que l'Amour sur nos sens a d'empire !
 O  Dès qu'en ses lacs on est emprisonné ,
 La raison fuit. On se trouble, on
souponne ,

On n'entend plus ; on ne voit , on n'admire
Que l'objet seul dont on est fasciné.

Au fonds du cœur , vainement mutiné ,

A chaque instant le trait enraciné

S'enfonce encor , le flatte & le déchire.

Un faible Enfant produit tout ce délire !

CHANT HUITIEME. 133

Ainsi que moi sans doute, cher Lecteur,
Vous connaissez cet aimable enchanteur.
Pas n'est besoin qu'avec plus d'énergie
J'expose ici ses prestiges divers.
Il n'est recoin, dans ce vaste univers,
Inaccessible à sa douce magie,
Et son nom seul en dit plus que mes vers:
C'est au milieu de la stupide Orgie,
Parmi la joye & les cris des buveurs,
Que maintenant il répand ses faveurs.

Tandis qu'en proie à leur verve imbécile,
Ils détonnaient leur bruyant vaudeville,
D'un autre soin M***** occupé,
Prenait alors peu de part au soupé.
L'œil allumé de plaisir & d'yvresse,
Il contemplait la stupide Déesse.
Il soupirait. Une vive rougeur
De ses desirs manifestait l'ardeur.
Stupidité, qui se sentait confondre,
Dissimulant sa douce émotion,
Jouait le trouble & la distraction;
Et commençait pourtant à lui répondre:
Levant les yeux avec précaution,
Puis les baissant avec discrétion,
Et découvrant d'une main complaisante

De son gros sein la blancheur séduisante,

Peut-être ici quelque importun censeur
M'accusera d'un peu d'irrévérence.

Quoi ! sans combats , oubliant la décence ;

Une Déesse au penchant de son cœur

Céder ainsi ! ... je conviens , cher Lecteur ,

Que cet excès d'amoureuse indulgence ,

Que tant d'ardeur pour un simple mortel

Doit étonner , ... Mais c'était M***** ,

Nul mieux que lui d'une beauté sévère ,

Par une audace aux amans nécessaire ,

Ne connut l'art de vaincre les mépris.

Il fait d'ailleurs (car il a lu l'histoire)

Qu'un Général doit suivre sa victoire ,

Et qu'Annibal vit ses lauriers flétris ,

Pour n'avoir pas assez connu le prix

Du seul instant qui décidait sa gloire.

De M***** le regard amoureux

Était si tendre , annonçait tant de feux ,

Qu'on oublia qu'il était téméraire.

C'était la force unie à l'art de plaire.

Notre héros aurait déconcerté

Dans ses rigueurs la prude la plus fière ;

Pouvait-il moins sur la Stupidité ?

Sexe charmant , osez être sincère.
 Sans doute , il est plus d'un moment par jour
 Où votre orgueil a peine à se défendre ,
 Où la raison ne se fait plus entendre ,
 Où tout conspire en faveur de l'amour.
 Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,
 Ce doux transport est facile à connaître.
 Le sein palpite , un feu séditieux
 Brille , s'allume , étincelle en vos yeux.
 Un vif éclat colore le visage :
 Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.

Stupidité , dans le fond de son cœur ,
 De cet instant connaît la violence.
 De ses guerriers elle craint la présence ,
 Leur jalousie ; & surtout elle a peur
 Que son amant , par un excès d'ivresse ,
 Ne fasse trop éclater sa tendresse.
 La Déesse se devait cet égard ;
 Mais par malheur elle y songea trop tard.
 Ce n'était plus un secret que sa flamme.
 Frér** jaloux avait lu dans son ame :
 Non qu'il osât ni témoigner ses feux ,
 Ni déranger ce tête à tête heureux ;
 Et cependant le choix de l'immortelle
 Porte à son cœur une atteinte cruelle !

Mais, dédaignant de s'en appercevoir,
Stupidité, dans ce moment critique,
Faisant parler un regard énergique,
De son amant encourage l'espoir,
Et le conduit à son galant Boudoir.

Lieu favorable à l'amoureux mystère,
Et décoré par la main des Plaisirs,
Où la beauté cesse d'être sévère,
Où tout l'invite à flatter ses desirs;
Et dont l'aspect, même à la plus austère,
A quelquefois dérobé des soupirs.

La Dêité, dans ce lieu de délices,
A de son goût prodigué les caprices.
Tous les objets dont il est embelli
Sont répétés par le crystal poli
De cent miroirs, dont le reflet magique
Etonne l'œil abusé par l'Optique.
Ici, le Nain paraît être un Géant.
Là, le Cyclope a les traits d'un enfant;
Et d'un art faux la bisarre imposture
De toutes parts y masquait la Nature.

Sur les lambris mille Artistes rivaux,
Favorisés des regards de leur Reine,
Ont déployé le feu de leurs pinceaux.

CHANT HUITIEME. 137

Le Général voit son Aristomène,
 Dont le succès affligea Melpomène.
 Il voit l'Aspic qui, par un sifflement,
 De Cléopâtre a fait le dénouement,
 Et ce Tyran de mémoire abhorrée,
 Qui but la mort dans la Coupe sacrée.
 Tel de Didon le fugitif amant,
 Sur les Lambris du Temple de Carthage,
 Considérait avec étonnement
 De ses exploits l'intéressante image;
 Dans le Boudoir, ainsi notre Héros,
 De son Théâtre admirait les Tableaux,

On y voyait l'aveugle Bélisaire
 Embéguiné du bonnet doctoral
 Dont l'affubla son Apollon moral.
 Auprès de lui, l'auteur de sa misère,
 Justinien, qui l'écoute à regret,
 Paraissait dire: ah! que n'est-il muet!

D'autres sujets, empruntés de la fable,
 Ornaient encor ce séjour délectable.
 C'était Protée & ses pesans troupeaux.
 Non loin de là, sous l'amant qu'elle adore,
 Pasiphaé travaille au Minotaure.
 Enfin d'Alcide on voyait les travaux,

Par la vigueur de ses amours rapides ,
Il étonnait toutes les Danaïdes.

O M****, un spectacle si doux
Témoigne assez ce qu'on attend de vous !
Dans ce grand jour, foyez le digne émule ,
Et, s'il se peut, l'heureux vainqueur d'Hercule.
Songez, surtout, au triomphe éclatant ,
Que vous promet ce glorieux instant.

Vous savez bien que lorsqu'une Déesse
Veut d'un Mortel honorer la tendresse ,
Si, dans l'ardeur de ses premiers desirs ,
Sans éprouver ni langueur, ni faiblesse ,
Il la conduit de plaisirs en plaisirs ;
S'il vient a bout d'étonner sa maîtresse ;
S'il porte, au moins, ses amoureux exploits
Au nombre heureux formé de trois fois trois ,
Le Destin veut qu'avec elle il partage
Le noble don de l'immortalité.
Ce don sublime est le prix du courage.
Jeune Adonis, ta fragile beauté ,
Ni la Déesse objet de ton hommage ,
Ni ses baisers, n'ont pu du fort jaloux
En ta faveur adoucir le courroux ;
Et M**** du beau feu qui le guide

CHANT HUITIEME. 139

Se promet bien un bonheur plus solide.

Toi qui traças de si galans Tableaux,
Législateur d'Amathonte & de Gnide,
Gentil Bernard, prête moi tes pinceaux,
Car mon sujet demande un autre Ovide.

Le Général s'élance dans les bras
De l'immortelle. » O vous que j'idolâtre,
» Lui disait-il, ma chère Cléopâtre,
» Cessez enfin d'inutiles combats.
» A mes transports livrez ce sein d'albatre!
» Quittez, quittez ce timide embarras.
D'un œil avide où la Volupté brille,
De la Déesse il parcourt les appas.
Stupidité, qui riait aux éclats,
Se laisse aller sur un sofa jonquille.

O De Ros***, ô Bacul***, ô Bl**,
Je vis fouler par l'auguste derrière
Tous vos Ecrits si bien mis en lumière,
Si décorés par l'élégant burin
Des Gravelot, des Longueil, des Cochin,
Le beau Volume, aux deux amans propice,
Sous la Déesse officieux cousin,
A M**** rendit un doux service,

Enfin il touche au terme de ses vœux.
 Il s'oriente ; & , sans que rien l'arrête ,
 Il s'établit dans la noble conquête ,
 Et des mortels se croit le plus heureux.
 De cent baisers il couvre la Déesse ,
 Qui les reçoit avec des yeux distraits.
 Cette indolence a pour lui des attrait ,
 Et redoublait son amoureuse ivresse.
 Il est des goûts de différente espèce.
 Moi , je voudrais , dans mes tendres accès ,
 Etre excité par ma vive maîtresse ,
 En recevoir caresse pour caresse ,
 Et que son feu ne s'éteignit jamais.
 J'avais peut-être , en ma belle jeunesse ,
 D'autres desirs & des sens plus parfaits ;
 Mais le tems fuit , & nous changeons sans cesse.

Déjà pourtant aux charmes du plaisir
 Stupidité se montrait plus sensible.
 Son feu caché , trahi par un soupir ,
 Encourageait son amant invincible.
 Il franchissait l'instant déterminé
 Par qui sa gloire allait être certaine.
 Huit fois de suite il s'était couronné
 D'un beau laurier dans les bras de la Reine.
 Il atteignait au nombre fortuné ;

Mais un malheur déranger sa neuvaïne.
Le fort jaloux voulut que M***
N'eut pas l'honneur d'être un sot immortel.

Il faut, Lecteur, qu'ici je vous confie
Ce qui causa cette étrange avanie.

Le M**** alors, dans un salon voisin,
S'était glissé sans nul mauvais dessein ;
Mais seulement ayant la fantaisie
De combiner un plan de Tragédie.
Depuis longtems il méditait envain,
Quand tout à coup, poussé par le Destin,
Dans son accès se croyant Roi de Perse,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce,
Du mieux qu'il put contrefaisant Le Kain,
Criant, beuglant & se trouvant divin.
Du Général, ô soudaine merveille !
Ces vers à peine avaient frappé l'oreille,
Que tout son feu s'éteignit à l'instant.
Il devint froid, énervé, languissant,
Pétrifié sur la sotte Amazone,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Stupidité, perdant son doux espoir,
Quitte aussi-tôt le céleste Boudoir,

Court au Sallon , faist l'auteur Tragique ,
Autour de lui trace un cercle magique ;
Et tout à coup , ô prodige imprévu !
Sous la baguette il reste confondu.
Ne pouvant fuir , ni parer sa disgrâce ,
Dans la terreur il parait absorbé.
Déjà son corps occupe un moindre espace ,
Son nez s'allonge en un bec recourbé ,
Il voit ses bras se couvrir de plumage ,
Oiseau de nuit , il en a le langage.
Ses cris aigus , mais moins durs que ses vers ,
D'un bruit perçant font retentir les airs ,
Et cependant sous sa forme nouvelle ,
A la Déesse il est encor fidèle.

Quand le courroux de l'auguste immortelle
Fut adouci , quand elle eut consolé
De son amant l'affliction cruelle ,
Lorsqu'à ses yeux il parut moins troublé ,
Pour réveiller sa belliqueuse audace ,
Elle l'invite à marcher au Parnasse ,
Lui promettant un succès plus flatteur.
Ce grand projet ranime sa valeur.
Le jour naissant vient frapper sa paupière :
L'ambition qui lui parle à son tour ,
Efface en lui les regrets de l'Amour.

CHANT HUITIEME. 145

Trompette en bouche & clairon au derrière,
Pour annoncer ses illustres exploits,
On voit partir la Déesse aux cent voix.
Stupidité, qui redevient plus fière,
Fait appeller sa cohorte guerrière,
Et déployant son superbe étendart,
Elle donna le signal du départ.



NOTES

NOTES DU HUITIEME CHANT.

On n'a pas besoin de prévenir les Doctes que ce Chant est manifestement allégorique d'un bout à l'autre. L'amour du Général pour la souveraine, les travaux qu'elle lui impose, ne sont que l'emblème sensible des sacrifices que ces Messieurs font au mauvais goût, & de la passion qui les engage à lui consacrer toutes leurs veilles.

Les neuf travaux littéraires les plus considérables du Général, ou plutôt le désir qu'il aurait de sacrifier successivement les neuf Muses à la Déesse, voilà le sens caché de l'allégorie de la neuvaine. Au moyen de cette courte explication, tout devient ici de la plus grande clarté, & l'on se flatte que la Dunciade ne sera pas moins mise au rang des ouvrages Moraux, que les bagatelles morales de M. l'abbé C...., ou le Conte moral d'*Annette & Lubin*.

Ce serait marquer aux Doctes une méfiance injurieuse que de leur en dire davantage sur cet objet. Ils savent que dans les ouvrages d'imagination, ce n'est point à la lettre, mais à l'esprit

CHANT HUITIÈME. 149

l'esprit qu'on doit s'arrêter. En effet tous les Poètes anciens ont toujours eu le goût le plus décidé pour les allégories, & pour ces images fortes & énergiques, qui donnent de la vie & de la réalité à tous les phénomènes de la nature. C'est ce que Boileau a très heureusement caractérisé quand il a dit :

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

On n'ignore pas que dans la Mythologie antique, tous les amours des Dieux & des Déeses n'étaient que des symboles animés, ou de l'union des élémens, ou de quelques autres vérités physiques. On a dû voir jusqu'ici que l'auteur de la Dunciade s'est particulièrement attaché à saisir la manière des anciens Poètes. Homère, Virgile, Ovide, lui ont fourni la plupart de ses fictions; & c'est dans ces précieuses sources que les bons esprits puiseront à jamais de nouvelles richesses.



Il voit l'Asprie qui, par un sifflement,
De Cléopâtre a fait le dénouement.

L'auteur de Cléopâtre avait engagé le célèbre M. de Vaucanson à lui fabriquer, pour le

TOM. I. K

dénouement de la pièce, un Aspic automate qui s'élançait, *en sifflant*, sur le sein de son Héroïne. C'est ce qui fit dire à un homme de beaucoup d'esprit, à qui l'on demandait son sentiment sur cette Tragédie, qu'il était de l'avis de l'Aspic.



Et ce Tyran de mémoire abhorrée,
Qui but la mort dans la Coupe sacrée.

Allusion à ces vers si ridiculement ampoulés que faisait dire le même auteur à Denys le Tyran empoisonné.

... Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la Coupe sacrée.



Embéguiné du bonnet doctoral
Dont l'affubla son Apollon moral.

Ces deux vers sont à peu près dans une Epître de Rousseau. Il semblait avoir prévu le caractère pédantesquement ennuyeux que l'on a donné, de nos jours, au fameux Bélifaire.



CHANT HUITIEME. 147

Il étonnait toutes les Danaïdes.

Elles étaient cinquante. On fait comment
Hercule les étonna.



Au nombre heureux formé de trois fois trois.

Voyez dans le Docte & discret Mathana-
fius, combien le nombre *trois* a toujours été
regardé comme mystérieux par la savante an-
tiquité.



Si décorés par l'élégant burin

Des Gravelot, des Longueil, des Cochin.

On connaît les magnifiques éditions qui
semblent avoir été réservées, depuis quelques
années, aux ouvrages les moins dignes de l'im-
pression. On a imaginé qu'ils se vendraient,
du moins, à l'aide des belles estampes dont
on les a enrichis; mais on est indigné de voir
les talens de nos plus célèbres Artistes allo-
ciés à ce que notre littérature a produit de
plus insipide. Un homme de goût, qui ve-
nait d'acheter un de ces jolis recueils, coupa
tout ce qui était imprimé, & n'acheta que

les Estampes, au grand étonnement du Libraire, & surtout de l'auteur qui était présent.



N'eut pas l'honneur d'être un sot immortel.

Quelle modestie dans l'auteur ! On voit qu'il n'ose se flatter de l'immortalité de son Poème : car si la Dunciade était immortelle, le Général le serait aussi. On doit faire d'autant plus d'attention à ce bel exemple de modestie, que cette vertu devient de jour en jour plus rare parmi nos jeunes Poètes.



Il déclama quelques vers d'Artaxerce.

Tragédie nouvelle, inexprimablement dure.



Du mieux qu'il put contrefaisant Le Kain.

Mr. Le Kain, acteur Tragique justement célèbre.



Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Voyez le V. Livre des Métamorphoses d'Ovide.

Son nez s'allonge en un bec recourbé.

Autre imitation des Métamorphoses. Il y a longtems qu'un de nos Poëtes nous avait familiarisés avec la Métamorphose de Mr. le M.... en Oiseau, comme on peut le voir par ce vers où il l'invite à suivre *la trace encore fraîche du vol de Crébillon*, en lui disant :

Tes ailes sont déjà trop grandes pour ton nid.

Mr. le M.... a pris tellement cette Métamorphose en faveur, que dans son Poëme de la Peinture, il dit en parlant de lui-même :

Ce corps vil & mortel a revêtu des ailes.

Il parait, d'après cela, qu'en le changeant en Oiseau, la Déesse n'a fait que se conformer à une des fantaisies favorites de ce grand Poëte.



Fière Daphné, pour vaincre tes rigueurs,
Du sentiment j'empruntais le langage.
A moins de frais j'allumais tes ardeurs,
Folâtre Eglé, tes plus tendres faveurs
Etaient le prix d'un léger badinage.
Mais, croyez moi, sexe fait pour charmer,
Contentez vous d'un si noble avantage,
Et n'allez pas vous laisser enflammer
Pour les faux biens qui sont à notre usage.
Ne quittez point l'aiguille de Pallas,
Pour le compas de la grave Uranie.
N'enviez point les palmes du génie.
Le ciel vous fit pour de plus doux combats.
Donnez des loix, & n'en recevez pas.
N'allez jamais, d'une ardeur indiscrete,
De Calliope emboucher la Trompette.
Si quelquefois, pour le docte Côteau,
Vous négligez les myrthes de Cythère,
Suivez plutôt la tendre Deshoulière.
Les sons légers de l'humble chalumeau
Offrent assez de quoi vous satisfaire.
Je n'aime point une femme guerrière;
J'aime encor moins celle qui sur les bancs
Va se mêler au troupeau des pédans.
Signalez vous dans une autre carrière.
Que dans les cieux Prométhée ou Newton

Aillent encor dérober la lumière,
Il est plus doux d'égarer la raison.
Du bel esprit l'importune chimère,
Même à nos yeux, ne vaut pas l'art de plaire,

Stupidité ne pense point ainsi.
Elle a sans cesse autour de sa personne
Un bataillon qu'elle même a choisi.
Ce fut jadis la prude Scudéri
Qui commanda cette troupe Amazone.
A cet Emploi succéda Coligni.
Sottise après fit choix de du Feuillage,
Fière beauté, l'ornement d'un autre âge,
Elle y viendra cette R*****ni,
Qui n'a point fait le Marquis de Cressi,
Qui n'a point fait les Lettres de Fanni,
Qui n'a point fait Juliette Catesbi.
Puys***, peut-être, aura son tour aussi,
Vous étiez là, vaillante hermaphrodite,
Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard,
Pour célébrer votre double mérite,
Il me faudrait le goût de Ba*****.
Telles marchaient ces superbes rivales,
De la Déesse intrépides Vestales,
Se souvenant d'avoir eu pour guidon
Dans ses beaux jours la Comtesse Frér**.

CHANT NEUVIEME. 153

En Lettres d'or, sur leur noble bannière
On voit écrit: *Muse Limonadière*;
Et le Hibou qui fut jadis Le Mie**,
Servait de guide à la troupe guerrière.

Stupidité, qui connaît leur valeur,
Veut à leur tête envahir le Parnasse.
Le bataillon, sensible à cet honneur,
Fait éclater sa belliqueuse audace.
Mais la Déesse a besoin d'un Coursier.
Ne voyant point son Pégase ordinaire,
Elle eut d'abord le projet singulier
De transmuier Chaum*** en dromadaire:
Lorsqu'avisant Fré*** son chancelier,
Qui soupirait encor de son injure,
» Viens, lui dit-elle, & fers moi de monture. »
Au même instant le grave Aliboron
Fut possesseur de deux superbes aïles.
Il les déploie: il admire le don
De la Déesse; & croit que sans façon
Il va franchir les voutes éternelles.
Il voit déjà les vastes cieux ouverts,
Quand un malheur, qu'il ne prévoyait guère,
Dérangea bien ce projet téméraire.
Stupidité, qui fait tout de travers,
Avait placé les aïles à l'envers:

Si que Fré***, loin de fendre les airs,
Etait porté, par un essor étrange,
Non vers le ciel, mais toujours vers la fange.
Plus l'animal s'obstinait à grimper,
Plus il luttait contre son caractère,
Et plus son aîle, agile en sens contraire,
Dans le bathos le forçait à ramper.

Mon cher Lecteur, à ce tableau risible
Arrêtons nous. Contemplez un moment
Mon Hypogrise en sa marche pénible:
Suivez des yeux le reptile volant.
De son instinct toujours prédominant
Voyez agir la force irrésistible.
La Délite, lui lâchant le bridon,
L'excite envain à grands coups d'aiguillon.
Tout le pouvoir de la fière immortelle
Est épuisé sur l'animal rebelle.
Elle ne peut qu'au bruit du fouet vengeur,
Du lourd Coursier hâter la pesanteur.
Un mot pourtant dont se souvient la belle,
Du Quadrupède éveille un peu l'ardeur.
Ce mot puissant lui rend quelque vigueur.
Dès qu'il l'entend sa marche est plus honnête:
Wasp est le mot qui fait aller la bête.

CHANT NEUVIEME. 155

Stupidité désigne à ses soldats
 La docte enceinte où s'adressent leurs pas.
 Déjà leurs yeux étincellent de joye,
 Et Marm***** croyait saisir sa proie :
 Quand tout à coup de glapissantes voix,
 Qui s'efforçaient de parler à la fois,
 Font arrêter la superbe Déesse.
 A ce tumulte on accourt, on s'empresse.
 On veut savoir d'où naît ce mouvement.
 Le bruit s'accroît de moment en moment.
 Las ! il partait du bataillon femelle !

Sage Merlin, faut-il que je révèle
 Ce qui causait cette étrange rumeur ?
 Dois-je trahir le secret d'une belle ?
 Comment pourrais-je, ô prudent Enchanteur,
 Conter un fait qui n'a pas de modèle ?
 Faut-il ici vous dire ingénument
 Qu'une Amazone, une docte pucelle
 Faissait alors... Quoi, Lecteur?... Un Roman ?
 Une Ballade ? Un plan de Comédie ?
 Une Héroïde, ou quelque Tragédie ?
 Un Madrigal ?... Non, c'était un... Enfant.
 J'ai dit le mot. Or c'est à vous, Mesdames,
 D'après ce fait qu'il fallait publier,
 A décider si le ciel fit les femmes

Pour guerroyer, ou pour versifier,
De ce grand jour l'événement sublime
Fit que l'auteur ne put être Anonyme,
Recevez donc, douce Ru****ni,
Mon compliment sur cet enfant chéri:
On ne pourra vous nier celui-ci.
B***** vole aux cris de la guerrière,
Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt
On voit assez qu'il était du secret:
Heureux Enfant, égalez votre père,

Stupidité descendit de Fré***,
Mit pied à terre & reçut le poupon,
La Dêité n'est rien moins que sévère;
Elle embrassa le gentil nourrisson,
Qui, pour signal de sa gloire future,
Se met soudain à beugler comme un veau,
Miaule en chat, & croasse en corbeau.
Stupidité, pour confirmer l'augure,
Plonge l'Enfant dans un marais voisin.

» Deviens, dit-elle, insensible aux blessures,
» Invulnérable aux affronts, aux injures,
» Comme les Wasps de Quimpercorentin,
» Jouis en paix de ton noble Destin,
» Et défends toi la plainte & les murmures. «
Telle autrefois l'immortelle Thétis

CHANT NEUVIEME. 157

Dans l'onde noire avait plongé son fils,
 Tel, aux regards de la sotte phalange,
 Le nourrisson de la Stupidité
 Fut, par trois fois, replongé dans la fange,
 Et son Talon ne fut pas excepté.
 Son goût naissant aussitôt se déclare.
 Déjà dans l'air il pousse un cri bisarre:
 D'après ce cri dont retentit le Lac,
 Par la Déesse il fut nommé Kakouac.

O noble Enfant, né dans ce jour de guerre,
 De quels exploits tu vas remplir la terre!
 La Dèité t'accorda l'heureux don
 De plaire aux sots en choquant la raison;
 De déployer, dans une hebdomadaire,
 Et la bassesse & l'orgueil d'un Corsaire;
 De plaisanter, sans craindre les arrêts,
 Mieux que Zoïle, ou que l'abbé M*rlaix;
 De colorer la noire Calomnie,
 De déchaîner contre la Vérité
 Tous les serpens dont se nourrit l'Envie,
 Et d'insulter avec impunité,
 Au noble effor des enfans d'Uranie.
 Il eut le don de trouver tout mauvais,
 Hors les Ecrits que lui-même aurait faits.
 Il eut enfin tout l'esprit de sa mère,

Et les Talens de B*** son père.
Ainsi nâquit cet Antechrist du goût :
Puisse ces vers le démasquer partout !

O Souverains qui chérissiez la gloire,
Méfiez vous de ce nouveau Python.
C'est l'ennemi des filles de Mémoire,
Qu'il soit percé des flèches d'Apollon.
Il a des Arts conjuré la ruine ;
Tout est perdu si jamais il domine.

Stupidité remet le nourrisson
Entre les mains de l'illustre guerrière,
Puis reprenant son audace première,
Elle remonte aussitôt sur Frér**,
Qui se battait alors pour un chardon
Avec Lég***, Su*** & la Morl***re.
Aliboron, cette fois, fut vainqueur :
Il s'étonnait d'avoir eu du courage :
Il en conçoit un fortuné présage,
Et dans son vol il montre plus d'ardeur.



NOTES DU NEUVIEME CHANT.

A cet Emploi succéda Coligny.

C'est apparemment Coligny de la Suze, ou quelque autre Amazone moins connue.



Qui n'a point fait le Marquis de Creffi,
Qui n'a point fait les Lettres de Fanni, &c.

Jolis Romans que beaucoup de gens refusent
à l'auteur dont ils portent le nom.



Dans ses beaux jours la Comtesse Frér..

Mr. Frér.., qui a été Jésuite, puis Soulieutenant d'infanterie, puis abbé, puis marié, puis remarié, &c. a été aussi Comtesse, les premières feuilles s'appelaient *Lettres de la Comtesse de ****



On voit écrit : *Muse Limonadière.*

C'est le titre des Oeuvres de Madame Bourette, ci-devant Madame Curé Limonadière.

C'est à son sujet qu'un laquais de M. Frér..
(à ce que ce dernier raconte lui-même) fit
cette Epigramme, qui n'est pas la plus mau-
vaïse de l'Année Littéraire.

O Toi qui chantes les héros,
Et qui fais d'excellens fyrops! &c.



Wasp est le mot qui fait aller la bête.

Wasp, personnage du faiseur de feuilles dans
la Comédie de l'Ecoffaise. Il se nommait Fré-
lon dans les premières éditions de cette pièce.



Se met soudain à beugler comme un veau,
Miaule en chat, & croasse en corbeau.

Ceci est imité de Pope avec discrétion. Il
dit que Martin Scribler, venant au monde,
beugla comme un veau, bêla comme une bre-
bis, caquetta comme une pie, grogna comme
un porc, hennit comme un cheval, croassa
comme un corbeau, miaula comme un chat,
imita le cri des Oyes qui sauvèrent le Capitole,
se mit à braire comme un âne... & le lende-
main, on le trouva jouant dans son lit avec deux
Hiboux.

Com-

CHANT NEUVIÈME. 161

Comme les Wasps de Quimpercorentin.

On dit que la Maison Wasp est originaire de
Quimpercorentin.

Telle autrefois l'immortelle Thétis &c.

Elle plongea son fils Achille dans le Stix
pour le rendre invulnérable ; mais elle oubli
d'y plonger son talon, précaution que la Stus
pidité ne néglige pas en faveur de son nou
rison.

Par la Déesse il fut nommé Kakouac.

C'est le nom qu'un homme de beaucoup d'es
prit a donné , dans une brochure très piquan
te , à de certains philosophes. On fait que ce
mot dérive du grec.

• Ainsi naquit cet Antec-Christ du goût.

On aura peine à croire que la naissance de
cet Enfant si visiblement allégorique , ait été
le sujet d'un des reproches les plus sérieux qu'on

ait faits à l'auteur : comme s'il eut voulu calomnier la pudeur d'une Amazone par cet accouchement supposé. Mais qui ne voit que l'Enfant Kakouac , qui beugla comme un Veau , miaula comme un Chat & croassa comme un Corbeau , n'est qu'un personnage évidemment idéal , tel que Martin Scribler , Mathanafius. &c. Qui ne voit que ce nouveau Python , cet ennemi futur du goût , n'est qu'un symbole des Zoïles à venir qui surpasseront , peut-être , ceux de nos jours en ignorance & en malignité. Nous ne savons pas s'il existe dans le monde une Mlle. Rubic... ; mais nous croirions que sa vertu serait armée de griffes & de dents , si elle voulait absolument tirer l'Enfant Kakouac de la classe des Etres allégoriques , pour avoir un prétexte de se plaindre de l'auteur.





LA
DUNCIAD'E,

CHANT DIXIEME.

LE SIFFLET.

JE vais finir sans aucun préambule,
Ami Lecteur; ma Muse, en ce moment,
S'impatiente & court au dénouement.
Frér** m'appelle, & j'aurais du scrupule
De retenir son lourd individu
Dans son effort plus longtems suspendu.
Tout de son mieux, il porte sa Maîtresse
Qui croît déjà commander au Permesse.
Elle sourit à ce frivole espoir
Qui la trompait, comme vous l'allez voir.

Très-bien savez que la Mythologie
 Ne permet pas qu'un Dieu du premier rang
 D'un autre Dieu subisse l'ascendant.
 Par cette loi sagement établie,
 L'Olympe en paix maintient son harmonie.
 Sottise donc se méprit lourdement,
 Quand elle crut, avec tant d'assurance,
 Du Dieu du jour tromper la vigilance.
 Déjà ce Dieu méditait sa vengeance :
 Il observait, sur Pégase monté,
 Le bataillon qui marchait en silence.
 Il fut d'abord un peu déconcerté,
 Quand il eut vu leur nombreuse affluence.
 Sur cette foule il n'avait pas compté,
 Et tant de sots passaient son espérance.

Stupidité l'aperçut dans les cieux.
 A son aspect, Frér** & la guerrière
 Voudraient déjà retourner en arrière :
 Mais à l'envi se rassurant tous deux :
 » C'est bien à toi, Dieu faible & téméraire,
 » D'oser, dit-elle, irriter ma colère,
 » Sœur du Cahos, je régnaïs avant toi ;
 » Je commandais à la nature entière,
 » Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.
 » Longtems la nuit précéda la lumière,

CHANT DIXIEME. 169

- » Et le Destin te fit naître après moi :
- » Fuis ton aînée, & crains de me déplaire. »

Elle parlait: Apollon né railleur,
Lui répondit par un regard moqueur,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris, ce silence énergique
Fit son effet; & la Déesse eut peur,
Pour s'en tirer, ne sachant comment faire,
D'un ton plus doux, elle lui dit: » mon frère,
» Entendons nous. Oublions nos débats.
» Faisons régner la paix dans nos Etats.
» Pour le repos, pour le bien de la Terre,
» Unissons nous par un accord nouveau
» Eh! plutôt au ciel, comme a dit Colard^{***},
» Eh! plutôt au ciel que dans l'âge où nous sommes,
» L'aménité rapprochât tous les hommes! »

A ces propos, Messer Aliboron,
Pensant déjà que la paix était sûre,
Voulut traiter de monture à monture,
Et s'allier au Coursier d'Apollon.
En sa présence il gambade, il s'exerce,
Et jusqu'à lui portant son vol inverse,
Il veut agir de pair à compagnon.
Mais le Coursier, blessé d'un tel commerce,

266 LA DUNCIADE,

Et dédaignant l'ex-jésuite étalon,
 Tournant le dos, d'une fière ruade,
 Du lourd Grison repoussa l'accolade.

Cherchez, Lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
 Ce qu'ils ont dit à l'article Fré*** :
 Vous y verrez que l'animal est traître.
 C'est ce qu'alors mon vilain fit paraître :
 Plein de dépit, mais le dissimulant,
 Aliboron toujours caracolant,
 Tourne Pégase, & bouillant de colère,
 Vint lâchement le mordre par derrière.
 Toute l'armée applaudit à grands cris.
 De son audace Apollon fut surpris :
 Pour un moment il le crut redoutable ;
 Car il pouvait entraîner par son poids
 Pnébus, Pégase & l'Olympe à la fois.
 Le bataillon d'ailleurs est formidable :
 Vers le Parnasse il avançait toujours.
 Apollon voit qu'il faut être implacable.

Muse, dis moi qui vint à son secours,
 A quel prodige il eut enfin recours ;
 Révèle moi ce combat mémorable,
 Et de Fré*** la chute épouvantable.

Mon

CHANT DIXIEME.

167

Mon cher Lecteur, vous saurez qu'Apollon
 N'est pas réduit seulement à sa Lyre,
 Il a de plus une arme qui déchire,
 Arme fatale à plus d'un avorton
 Qui croit régner dans le sacré Vallon.
 C'est un gardien qui veille à son empire.
 Ce n'est pourtant que le sifflet du goût:
 Mais ce sifflet l'accompagne partout.
 Lorsqu'un rimeur en proie à son délire,
 Prend son accès pour le talent d'écrire,
 Tout aussitôt Phébus en est instruit
 Par son sifflet, & mon sot éconduit.
 Pour Marm***** il siffla de lui-même
 Quand sur le Pinde on entendit sa voix.
 Il redoubla, quand son orgueil extrême
 Osa donner de poétiques loix.
 Il est doué de ce pouvoir suprême.
 Tels ces Trépiés, chefs-d'œuvre de Vulcain,
 Marchaient sans guide au Conseil du Destin.

Apollon siffle: & le bruit énergique
 Qui retentit du sifflet satyrique,
 Par les Echos est au loin répété.
 Jamais Astolphe, avec son Cor magique,
 Ne fit d'effet si prompt, si redouté.
 Déjà tout cède à l'instrument critique.

L vj

O grand pouvoir du terrible Sifflet !
 Vous verriez fuir & Rayu** & Trub***,
 Et Beaum***** : & le pesant Sed****.
 Le Général interdit & confus
 Croit assister à son Aristomène.
 Il se souvient des sifflets d'Égypte,
 Ce dernier fruit de sa noble carrière,
 Si maltraité par l'ennui du parterre.

Déjà D'Arn***, trop pressé de courir,
 Est renversé sous l'auteur de Namir.
 Le Miér* entend la troupe conjurée
 Des sifflemens qui poursuivaient Térée.
 Duc*** lui-même est contraint de céder,
 Nul n'obéit, nul ne veut commander.
 Sur Did*** Saur** se précipite.
 Le bruit perçant les atteint dans leur fuite.
 L'Abbé Le Bl*** se retire à grands pas,
 En maudissant le démon des Combats.
 La peur se met au quartier des femelles.
 L'Abbé Coy**, leur disant des fadeurs,
 En ce moment redoublait leurs vapeurs ;
 Il est réduit à s'enfuir avec elles :
 Et cependant l'apôtre des ruelles,
 Même en fuyant, s'égayait sur les moeurs.
 Une Amazone Ah ! j'en rougis de honte !

Tombe en courant, & produit au grand jour
Ce qui n'est fait que pour l'œil de l'Amour.

Quoi ! vous aussi, mes beaux Esprits de Cour,
Pour l'Hélicon déserteurs d'Amathonte,
Quoi ! votre orgueil se dément à son tour ?
Auteurs ambrés, un sifflet vous surmonte !

Les Chefs partis, on voit fuir les soldats.
En un moment la frayeur les disperse.
Les deux Math*** tombent à la renverse
Avec Lég*** qui leur tendait les bras.
Le barbouilleur dont la Muse grossière
A célébré la *Chandelle d'Arras*,
Su***, Berg***, de Ros***, La Morliè**,
L'abbé Morl***, qui n'en conviendra pas,
Et Charp***** roulent dans la poussière.

Lors disparut le petit Poinsinet.
Il fut dissous par un coup de sifflet.
Telle au matin une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour,
Tel Poinsinet se perdit sans retour.

Au même instant, la stupide immortelle
Sentit Frér** se dérober sous elle.
Il est contraint de céder à la fois
A son instinct, à sa honte, à son poids.

Il obéit à la loi qui le guide.
En descendant son vol est plus rapide.
Il s'abyma dans le marais profond
Où fut plongé le fils de l'Amazone :
Jamais depuis on ne vit sa personne ;
Sa pesanteur l'entraîna jusqu'au fond.
Stupidité, des siens abandonnée,
Dans son palais retourna consternée ;
Et cependant Phébus Victorieux
Prend congé d'elle, & plane au haut des cieux.

Messieurs les sots, nous voilà quitte à quitte.
Chacun de nous a le lot qu'il mérite.
Dans vos Ecrits vous m'avez outragé ;
J'en suis content ; ma gloire est votre ouvrage.
Par son sifflet Apollon m'a vengé ;
Et les regrets seront votre partage.
Je goute enfin le repos du vrai sage ;
Pour le troubler vos cris sont impuissans.
Vivons en paix désormais, j'y consens ;
Mais respectez mon tranquille hermitage,
Ou je reviens terrible à l'abordage.
N'espérez pas éviter mon coup d'œil,
Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil.



EPILOGUE.

AINSI j'osais , sans crainte & sans scrupule ,
Mais respectant & les loix & les mœurs ,
Sur les Ecrits de nos fades rimeurs ,
En me jouant , lancer le ridicule.
Dans ma retraite , oubliant leurs clameurs ,
Exempt de fiel , j'opposais à leur rage
Quelques bons mots (innocent badinage)
Et l'Amitié qu'on ignore à Paris
Venait régner sous mes berceaux fleuris.
Et cependant , ô siècle déplorable !
O de forfaits assemblage exécration !
Quelles horreurs , que de fléaux divers
Se déchaînaient sur ce triste Univers !
N'a-t'on pas vu le Fanatisme impie ,
Dans la fureur , non encore assoupie ,
Fouler aux piés les plus augustes droits ,
Et menacer la Majesté des Rois ?

N'a-t'on pas vu les Elémens en guerre
Se réunir pour effrayer la Terre ,
Pour agiter , jusqu'en ses fondemens ,
Le globe entier par de longs tremblemens ?

De l'Amérique à l'Europe ébranlée ,

N'a-t'on pas vu Bellone échevelée,
Teinte de sang, secouant ses flambeaux,
Creuser partout d'innombrables Tombeaux?

Quittez, quittez ces armes que j'abhorre,
Faibles Mortels, formés pour les douleurs!
Votre séjour est baigné de vos pleurs:
Faut-il, hélas! l'ensanglanter encore!

Sage CHOISEUL, c'est toi qui, loin de nous,
As de Bellone écarté le courroux.
C'est par tes soins que nos heureux rivages
Sont désormais fermés à ses ravages
Lorsqu'on la voit, chez les peuples du Nord,
Porter l'effroi, la discorde & la mort.

Viens ranimer nos Muses qui sommeillent.
Que tous les Arts, à ta voix, se réveillent.
A peine, hélas! les a-t'on vu fleurir,
Qu'un sort jaloux les condamne à périr.
Il en est tems, préviens leur décadence.
Les protéger, c'est honorer la France;
De ton grand nom c'est assurer l'éclat.
Le Dieu des vers ne fut jamais ingrat.
Il fit jadis la gloire de Mécène:

Il doit, sans doute, éterniser la tienne.
L'Ami d'Auguste, indulgent aux bons-mots,
Aux traits d'Horace abandonnait les fots.
Ainsi que lui, daigne un moment sourire
A la gaité d'une utile satire;
Et délassé de tes soins importans,
Livre à mes Vers les Chapelain du Temps.



NOTES DU DIXIEME CHANT.

Ah ! plût au ciel, comme a dit Colard...

Vers bénins & doucereux de M. Colard...,
tirés d'une longue Epitre qu'il s'avisa d'écrire,
il y a quelques années, à la Chate.



Cherchez, Lecteur, dans Pline, ou dans Buffon,
Ce qu'il ont dit à l'article Fré...

Voyez, au sujet de M. Fré..., la pre-
mière page du 8e. tome de l'Histoire naturelle
de M. de Buffon, édition *in-douze*.



Tels ces Trépiés, chefs-d'œuvre de Vulcain,
Marchaient sans guide au Conseil du Destin.

Voyez l'Iliade. Quel trésor de poésie que
cette divine Iliade ! Qui croirait que l'on y eut
trouvé si fréquemment de quoi s'égayer, même
aux dépers des ennemis du goût !



Jamais Astolphe avec son Cor magique.

Voyez l'*Orlando Furioso*.

Il se souvient des sifflets d'*Egyptus*.

Tragédie qui fut en effet sifflée outrageusement, & comme Aristomène aurait dû l'être.

Le barbouilleur dont la Muse grossière:
A célébré la Chandelle d'Arras.

Le même barbouilleur a donné une autre rapso-
die, non moins scandaleuse, intitulée *Le Balay*.
Il a toute l'audace de l'Arétin, & beaucoup
moins de talens que Gacon. Il est honteux que
l'on trouve moyen de rendre publics des ou-
vrages remplis de la plus grossière licence, &
dépourvus de toutes graces.

Lors disparut le petit Poinfinet.

On sait que M. Poinfinet avait le don de se
rendre invisible.



APOLLO.



OBSERVATIONS
SUR LE POEME
DE LA
DUNCIADE,

Par feu Mr. l'abbé BRUZZOLI, de
l'Académie des Invaghiti de Mantoue.



❖ ❖ ❖ A Dunciade est un Poëme satyrique:
❖ | L | ❖ c'est donc avec les ouvrages du même
❖ ❖ ❖ genre qu'il convient de la comparer. Si l'auteur s'est permis contre l'honneur de quelques citoyens une licence condamnable, on ne peut sans doute l'excuser. Si, au contraire, on démontre qu'il s'est abstenu de tous les

les excès dont on lui avait donné l'exemple, & qu'il a circonscrit la satire dans les justes limites que la raison & le goût lui ont fixées; non seulement il doit s'attendre à l'indulgence mais à la considération de tous les honnêtes gens.

Je ne le jugerai que d'après des écrivains de sa nation, car son apologie serait trop aisée, si je mettais ses traits les plus hardis en parallèle avec les excessives libertés qu'ont prises en Angleterre les Rochester & les Pope; en Allemagne les Rabener & les Haller, ou même parmi nous, notre Arioste & notre Menzini, quoique les plus réservés de nos satyriques. Je ne le comparerai pas même à Regnier, mais à Boileau, le plus circonspect des auteurs Français: On ne compare point les talens, mais les faits.

L'auteur observe avec raison dans la préface de son Poème que l'on n'y trouve aucun vers de l'espèce de celui-ci:

J'appelle un chat un chat & Rollet un fripon.

Il y pouvait ajouter ces autres vers du même Poète:

On compterait plutôt combien dans un printems
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien la Neveu, devant son mariage,
A de fois au Public vendu son pucelage,

Ces traits portent directement sur les mœurs,
& ce n'est pas la seule hardiesse dont Boileau
fournirait des exemples. Plusieurs citoyens, tel
que les avocats Gautier, Huot & le Mazier
décriés sur leur état; tous les Chanoines de
la sainte Chapelle représentés comme des Epi-
curiens fainéans & imbécilles; l'Architecte Per-
rault accusé d'ignorance dans son art; le traî-
teur Mignot qualifié d'empoisonneur; le perru-
quier L'amour parlant à sa femme des plaisirs
défendus qu'ils ont goûtés ensemble avant le
mariage; tous ces particuliers (qui n'étaient
pas gens de Lettres) auraient peut-être eu
lieu de se plaindre de ces libertés de Boileau,
qui ne s'en fut pas justifié aussi facilement que
de ses innocentes plaisanteries sur les Ecrits des
Cotins & des Pradons. Or on ne trouve dans
la Dunciade que des plaisanteries de ce der-
nier genre, & à l'exception de quelques au-
teurs, *qui sont esclaves nés de quiconque les achè-
te*, aucun citoyen ne paraît avoir eu lieu de se
plaindre de M. P....

Eh ! qui sont encore les gens de Lettres aux dépens desquels il s'est permis de rire ! A-t'il à l'exemple de certains écrivains, dont les ouvrages paraissent cependant tous les jours *con licenza de' superiori*, a-t'il essayé d'avilir ce que la Littérature Française a de plus estimable, les Montesquieu, les Crébillon, les Voltaire, les Buffon, les Rousseau, les d'Alembert, l'illustre président Hénault, le savant abbé Barthélémy, les la Condamine, les d'Olivet, les Condillac, les Mably, les Piron, les Greffet, les saint Lambert, les Bernard, les saint Foix, & tant d'autres dont un homme étranger en France n'est pas obligé de se rappeler tous les noms ? il a parlé de presque tous ces écrivains, plus ou moins célèbres, avec les justes égards, qui leur sont dûs. Qui donc a-t'il attaqué ? quelques Poètes ampoulés & barbares, quelques Charlatans de philosophie, quelques pédans accrédités, quelques auteurs de mauvais Romans, de fades Héroïdes, de petits Contes, d'ennuyeux libelles, d'Opéra bouffons, de Parades, ou, ce qui est encore pis, de ces Drames lugubres qu'on ne peut lire sans une secrète indignation contre ceux qui ont osé profaner,

par de pareils ouvrages, le plus beau Théâtre de l'Europe.

Existerait-il donc en France une loi qui défendit de s'égayer aux dépens de la plus vaine & de la plus frivole des prétentions, celle du bel esprit, lorsque cette manie n'est justifiée par aucun talent. Que les Ecrivains, prosateurs ou Poètes, cessent de se faire illusion. Placés naturellement entre la gloire & les sifflets, dès qu'ils ont eu l'orgueil de se dévouer aux arts de pur agrément, il se sont mis dans la nécessité de plaire sous peine du ridicule.

Il n'en est ni d'un versificateur, ni d'un musicien, comme de ceux qui exercent, sous la protection des loix, une profession utile ou nécessaire. Ceux-ci doivent être soutenus si on les trouble dans l'exercice de leur Etat; les autres ne doivent être défendus que par leurs propres talens. La gloire est pour eux une belle récompense quand ils réussissent, & le sifflet une peine bien modérée quand ils ennuiant.

Par quel étrange renversement d'idées, ces Messieurs qui, en tout pays, se soulèvent si volontiers contre toute espèce de joug (même dans les matières les plus respectables) voudraient-ils établir sur le Parnasse l'intolérance

& l'inquisition? Quoi! leur faudrait-il des Arrêts pour se faire admirer? Jusqu'où ne va point le délire de la vanité humiliée! Est-il donc bien vrai, comme l'a dit le célèbre Caldéron, qu'une femme quittée pour sa laideur, & un Poète sifflé pour son ineptie, seraient en effet les deux Etres les plus dangereux, les plus impitoyables, si leur dépit n'était pas, heureusement, borné par leur faiblesse!

Qu'auraient pensé dans l'autre siècle les Séguier, les Lamoignon, les Daguesseau, les Bignon, & tant d'autres magistrats illustres dont le génie, sans doute, anime encore leurs successeurs, si Cotin, quoique prédicateur, si Pradon, si Quinault même étaient venus leur demander vengeance des railleries de Despréaux? A cette impertinente requête ne voyez vous pas l'auguste assemblée partager ce rire inextinguible qu'Homère prête à ses Dieux:

Quando vider Vulcan servit per casa.

Cependant, on ne peut nier que les satyres de Despréaux n'eussent quelquefois un caractère d'amertume que toutes les plaisanteries de la Dunciade n'auront jamais. On sait que souvent il insérait des vers satyriques jusques dans les

Epîtres qu'il adressait à Louis XIV. Par-là, il semblait rendre, en quelques sorte, le Monarque complice de ses malignités, & le sujet maltraité avait la douleur d'être convaincu du mépris de son maître.

Si l'on objectait à l'auteur de la Dunciade la quantité des noms qu'il a répandus dans son Poème, il serait aisé de prouver qu'il y en a bien d'avantage encore dans les satyres de Boileau. (*) On y trouve à la fois & des Ecrivains

NOTE DES EDITEURS.

(*) Pour démontrer aux yeux des Lecteurs que Mr. l'abbé Bruzolli n'exagère pas, nous croyons devoir transcrire ici la plupart des noms que Boileau a sacrifiés à la vengeance du goût: Quinault, Chapelain, les deux Perrault, Charpentier, la Calprenède, Hainault, Brébœuf, Boursault, Desmarets de Saint Sorlin, Regnier Desmarets, Titreville, Colletet, Lamière, Pinchène, Pradon, Boyer, Sauval, Perrin, Bonnecorse, Scarron, Daffouci, Malleville, Gombaud, Tallemant, le Clerc, Faret, Saint Amand, Conrart, Rampale, Ménardièrre, Corbin, Dufouhait, Magnon, l'abbé de Pure, Ménage, Cotin, Cassaigne, Scuderi, Neuf German, la Serre, le Pays, Montmaur, Pelletier, Saint Pavin, Sainte Garde, les Journalistes de Trévoux, Bardin, Motin, la Morlière, &c. &c. &c.

vains obscurs en plus grand nombre que dans la Dunciade, & des auteurs plus distingués dont presque tous étaient de l'Académie Française, & quelques hommes enfin qui conservent encore, malgré les railleries de Despréaux, une juste célébrité. Peut-être aussi la postérité fera-t-elle quelques exceptions aux jugemens portés dans la Dunciade; & cette espérance doit servir de consolation à tous ceux qui se croient en droit d'en appeler.

Mais c'est surtout avec ceux de ses contemporains qui ont écrit des satyres que M. P... doit être comparé. C'est le seul moyen d'apprécier avec équité le genre de malignité dont on l'accuse.

Voici des traits satyriques connus, & pris, au hasard, dans les Oeuvres d'un des plus célèbres écrivains Français.

Ce vieux rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse & jamais corrigé,
Ce vil Rufus, (*), que jadis votre père.

(*) Le grand Rousseau.

A, par pitié, tiré de la misère,

Et qui depuis serpent envénimé,

Piqua le sein qui l'avait ranimé,

L'affreux Rufus, loin de cacher en paix

Des jours tissus de honte & de forfaits,

Va rallumer aux marais de Bruxelles

D'un feu mourant les pâles étincelles,

Et contre moi croit rejeter l'affront

De l'infamie écrite sur son front.

Epiire contre la Calomnie.

Quel monstre plus hideux s'avance !

La nature fuit & s'offense

A l'aspect de ce vieux Giton.

Il a la rage de Zoïle,

De Gacon l'esprit & le style,

Et l'ame impure de Chauffon.



C'est Desfontaines, c'est ce prêtre

Venu de Sodome à Bicêtre,

De Bicêtre au sacré vallon.

A-r'il l'espérance bisarre

Que le bucher qu'on lui prépare

Soit fait des lauriers d'Apollon !

Qde sur l'ingratitude.

Quel est (dit Candide) ce gros cochon qui
m'a dit tant de mal de la pièce où j'ai tant

- » pleuré ! C'est un folliculaire. Qu'appellez-
- » vous folliculaire ! C'est un faiseur de feuilles,
- » un Fré...

Candide.

- » Monsieur Frélon, Quoi ! l'on ne vous a
- » pas encore montré en public le cou décoré
- » d'un collier de fer de quatre pouces de hau-
- » teur ?

*L'Ecoffaise, (Comédie que l'on
représente tous les jours.)*

Je m'acostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur de boubiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton
Cet animal se nommait Jean F.....

Le Patvre Diable.

On peut remarquer en passant, que dans
cette satyre du pauvre Diable, il y a dix à
douze personnes de nommées. J'étais à Paris
quand elle parut, & elle avait le cours le plus
paisible. D'ailleurs, les ouvrages de l'auteur
sont entre les mains de tout le monde.

Nous grossirions trop ce Recueil, si nous

nous permettions de rapporter toutes les Epigrammes de ce genre contenues dans les Epîtres de cet illustre écrivain à Madame D****, & au Vaisseau qui porte son nom ; dans une de ses petites pièces fugitives intitulée *les Chevaux & les Anes*, dans ce Chant détaché du Poème de la Pucelle, où l'auteur envoie tant de beaux Esprits aux galères ; dans les brochures facétieuses qu'il a successivement publiées sur MM. La Beaumelle, Larcher, Nédham, Guyon, Patouillet, Nonotte, Coger, &c. &c. enfin dans le Poème connu sous le titre de la Guerre de Genève.

Les satyres du même auteur contre M. de Maupertuis, ont à peu près la même teinte. Celles qu'il a faites contre M. de Pompignan, quoique plus modérées, ne laissent pas de contenir encore quelques personnalités un peu vives. Elles sont d'une verve plus gaye ; mais pourtant on y reconnaît toujours le même pinceau, la même manière.

Des ouvrages de ce Poète célèbre qui a si bien connu le ton de son siècle, l'art des bien-séances, & qui vient de publier *les Honnêtetés Littéraires*, si je passe à d'autres Ecrits satyriques qui ont eu le plus de vogue à Paris, de-

puis quelques années, on y verra la liberté poussée encore plus loin. L'auteur de la Dunciade lui-même a été attaqué de la manière la plus indécente dans plusieurs Libelles, attribués par la notoriété publique à des gens qui ne rougissent point de s'appeller philosophes. Des Magistrats, des femmes illustres par leur naissance, des Citoyens du premier ordre, se sont trouvés compromis dans quelques-unes de ces facéties atroces, qui n'ont pas été moins communes dans ce siècle prétendu philosophique, que dans l'âge ténébreux du pédantisme.

Voilà donc le ton qui régnait dans les Ecrits polémiques, le ton qui était à la mode, lorsque l'auteur de la Dunciade a donné son Poëme. On demande actuellement à quiconque fait lire, s'il y a la moindre comparaison à faire entre les traits que nous avons rapportés, & les plaisanteries de cette même Dunciade. De pures fictions, telles que des aîles à l'envers, un bouclier, une lorgnette, un sifflet, des vers sans aigreur & sans fiel, tel que :

Fréron, par qui l'on bâille en France,

Tout ce badinage allégorique peut-il paraître du même genre que les ouvrages dont on

s'est permis de donner une faible idée? N'est-il donc pas évident que M. P... a réformé la satire, & qu'il l'a ramenée à ce caractère de modération dont jamais elle n'aurait dû s'écarter! Toute la Dunciade se trouverait justifiée par ce seul vers de Molière:

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.

D'après cela, ne pourrait-on pas regarder comme très étrange, que cet auteur soit accusé tous les jours de méchanceté par quelques-uns de ces mêmes écrivains qui sont dans l'habitude de se permettre la plus grande licence; & ne ferait-ce point ici le cas de leur appliquer notre proverbe trivial, mais plein de sens: *La padella chiama un Caldaro cul bruciato*.

On peut ajouter à cette Apologie suffisante, sans doute, pour deffiller les yeux les plus prévenus, que l'auteur de la Dunciade (à ce que des personnes qui le connaissent particulièrement nous ont certifié) est arrivé à Paris dans sa plus tendre jeunesse, c'est-à-dire dans l'âge de l'imprudence & des fautes: cependant; malgré la contagion de l'exemple, & le succès de tant d'ouvrages licentieux, en tout genre, dont l'Europe a été inondée, on ne voit pas

qu'il ait été noté, même d'un soupçon, sur aucun écrit contraire à l'ordre, & qui blessât le moins du monde l'œconomie civile & religieuse du Gouvernement. Il a été courageux & libre, & rien de plus.

Ce serait donc une injustice bien étrange que d'embrasser la querelle des ennemis de M. P..., tandis qu'ils employent contre lui, non-seulement l'injure pour le diffamer, mais la violence pour l'empêcher de se défendre. Ce serait comme on le dit parmi nous, d'après Juvénal: *perdonar à Corvi, e punir le Colombe*. Qui donnerait à des auteurs de Libelles le singulier privilège de se plaindre, avec tant d'amertume, d'un simple badinage, d'une satire purement Littéraire? Ceci nous ramène encore à Juvénal:

Quis tulerit Gracchos de seditious querentes!

REMARQUE DES ÉDITEURS.

Il nous semble qu'on ne peut rien ajouter à cette Apologie qui doit rendre la mémoire de M. l'abbé Bruzzoli à jamais précieuse à toutes les personnes qui se piquent d'impartialité. Cependant, nous croyons pouvoir dire encore

qu'en faisant la Dunciade , M. P. . . n'a fait que se conformer au désir unanime des gens de Lettres. On a déjà vu , dans la préface , combien M. de Voltaire souhaitait l'existence d'un pareil Poëme. Mais si l'on trouve le même souhait exprimé plus vivement encore dans un auteur qui est ici du plus grand poids , dans M. d'Arnaud de Baculard ; si deux esprits éloignés par une échelle de degrés si incommensurables , se sont fortuitement rencontrés dans une même idée ; si l'Hysope s'est , en quelque sorte , exprimé comme le Cédre , ne doit-on pas en conclure qu'en effet M. P. . . n'a fait que remplir le vœu public ? Or voici ce qu'on trouve dans les Oeuvres de M. d'Arnaud , Tom. I. page 182.

Et vous par qui sont créés ces chef-d'œuvres :
 Vous qu'aujourd'hui soutiennent vos manœuvres ,
 Esprits charmans qui possédez si bien
 L'urbanité , ce galant entretien ,
 Ce doux jargon qu'on ose trouver fade ,
 Dignes héros d'un autre Dunciade ,
 Hâtez vous donc de remplir vos destins :
 Vous dormirez parmi les Trissotins.

Et sur cela M. d'Arnaud observe judicieusement dans une Note , que si nous n'avons pas

SUR LA DUNCIADE. 191

fait à la Dunciade de Pope (Poème qu'il dit être écrit dans le goût du Lutrin.) un accueil aussi distingué qu'à ses autres poésies, c'est que, par un abus de notre éducation Française, nous ne connaissons guères que la Littérature de notre pays. Cependant M. d'Arnaud souhaiterait encore à la Dunciade Anglaise plus de graces & d'ironie.





V A R I A N T E S
D E L A
D U N C I A D E ,



Avant ces vers du second Chant :

Dans ses plaisirs qu'elle aime à varier,
La Déesse veut aussi du Comique, &c.

Il y avait, dans les premières Editions :

Si vers le Pinde élevant son effor,
Dans ses écrits, une Muse nouvelle
Fait éclater quelque noble étincelle
Du feu divin que l'on admire encor
Dans le vieux Chantre & d'Achille & d'Hector,
Le jeune auteur est honni chez la belle.
Tout aussi-tôt la stupide immortelle
Le livre aux traits de maître Aliboron,
Son chancelier, autrement dit Fré***.
Lors, diffamant & l'auteur & ses œuvres,
Aliboron fait siffler ses coulevres ;
Mais ses poisons qu'il gardait pour autrui,
N'ont

VARIANT. DE LA DUNCIADE. 193

N'ont un venin funeste que pour lui,
De ses fureurs lui-même il est la proie;
Sottise insulte à ses cris impuissans.
Jusques chez elle on rit à ses dépens.
Des Camoufflets lui tiennent lieu d'encens;
Et ses douleurs font la publique joye.

Cher compagnon de mes premiers travaux,
Jeune Sivry, l'amour de vos rivaux,
Vous, dont la Muse, a peine encor naissante,
Nous enchantait quand de sa main savante
Elle touchait le luth d'Anacréon;
Vous que j'ai vu, conduit par Melpomène,
Dans un seul Drame (*) étaler sur la scène
Tous les héros du Chantre d'Iliou,
Vous n'avez pâ du Chancelier Frér **
Par vos accords défarmer la colère.
Vous plaïsiez trop pour ne pas lui déplaire,
Ni vos malheurs, ni surtout vos talens,
N'ont pâ fléchir la Cabale inhumaine.
Ah ! cher Sivry, rendez nous vos accens;
Espérez tout de vous même & du tems,
En France encore il est plus d'un Mécène;
Et nous voyons l'équitable public,
Malgré Frér **, applaudir à Warvick;

L'auteur n'a supprimé ce morceau que parce
Tom. I. N qu'il

(*) La Tragédie de Briséis.

qu'il faisait longueur : il est essentiel , surtout en Poésie , de faire des sacrifices à la précision.

Dans le même Chant , après ces vers :

Il faut traiter les sujets qu'elle impose ,
Ou renoncer à l'honneur de son choix.

On lisait :

Le seul Griffon , sortant d'apprentissage ,
Se proposa d'embellir le fallon
De la Déesse , & d'illustrer son nom
Par un Tableau digne de son suffrage.
Du cœ divin de l'aimable Manon ,
Il entreprit la séduisante image ,
Et Bac***** conduisait son crayon.
Puis aussi-tôt , charmé de son ouvrage ,
Tout vis-à-vis il dessina les traits
Du Chantre heureux de ce cœ plein d'attraits :
Si qu'on ne fait lequel a l'avantage
Du beau derrière , ou du galant visage ,
Ni qui des trois mérite plus d'honneur
Du noble cœ , du peintre ou du rimeur : (*)

(*) Ces vers avaient pour objet de jeter un peu de ridicule sur la bizarre fantaisie d'un poète qui s'est avisé d'adresser une Epître au cœ de Manon.

Il y a longtems qu'on ne parlerait plus de ce caprice de sa jeunesse , si lui-même n'eût fait exprès plusieurs pièces pour en conserver la mémoire ; une , entre autres , qui commence ainsi.

Qui

DE LA DUNCIADE. 195

Sottise entre eux, tour à tour, se partage, &c.

Cette imagination avait paru plaisante; mais elle était d'un genre trop grotesque, & c'est une preuve de goût que de l'avoir supprimée.

Dans la harangue de la Sottise, après ce vers :

» Et va partout publiant mes outrages,

il y avait :

» Il me restait un parti redouté.

» Je m'appuiais sur ces modernes sages ;

» Qui, sous mes loix, cherchant la vérité,

» Me consacraient leurs pénibles ouvrages,

» Je n'avais pas de sujets plus zélés.

» Un monstre né dans le sein des Furies ;

» Osa sur eux porter ses mains hardies ;

» Je les vis tous indignement sifflés.

» Ce

Qui fut le Virgile & l'Homère

Qui chanta le cû de Manon,

De la plus aimable manière

Doit chanter le minois fripon.

Ces vers sont mal adroits, en ce qu'ils rappellent le souvenir d'une chose qui n'était faite que pour être oubliée. Ils sont mauvais, en ce que l'on ne conçoit pas par quelle singulière logique, l'auteur, après avoir chanté un cû, se croit obligé de chanter un visage.

N ij

196 VARIANT. DE LA DUNCIADE.

» Ce jour fatal présent à ma mémoire ,
» Ce jour affreux fut l'écueil de ma gloire.

C'était une allusion à la Comédie des Philosophes. L'auteur a jugé , sans doute , que l'on ne devait point parler de soi-même sans nécessité.

Les autres Variantes ne sont pas assez considérables pour être recueillies.



PIECES

PIÈCES RELATIVES

A L A

DUNCIADE.

N 2)

A V I S DES ÉDITEURS.



LA plupart des pièces suivantes nous ont été envoyées de Paris, ou nous sont parvenues de Lorraine par quelques Amis de l'Auteur, qui n'ont pas crû déroger à sa confiance en nous les communiquant. Elles contiennent ou des faits dignes d'être connus, ou des observations intéressantes sur quelques parties de la Littérature, ou même des Ouvrages dont la réputation est déjà faite par les suffrages distingués qu'ils ont obtenus. Il nous a semblé qu'elles rendraient nôtre Edition d'autant plus complète, qu'elles achèvent de satisfaire la curiosité du Public sur le Poëme de la Dunciade, & sur son auteur.

L E T-



L E T T R E
D E L'A U T E U R
A U

R O I D E P O L O G N E ,
D U C D E L O R R A I N E
E T D E B A R .

En lui envoyant un exemplaire de son Poème.

S I R E ,

C E Siècle , éternellement recommandable par les ouvrages de plusieurs grands hommes , & surtout par ceux de votre Majesté , semblait manquer encore d'un genre de Poème dont le modèle appartenait à l'Angleterre. L'illustre Pope , qui eut été votre admirateur , crut ajouter quelque chose à la gloire de son pays , en livrant au ridicule une foule d'Ecrivains sans génie , qui sont les plus dangereux ennemis des véritables gens de Lettres. Un Siècle que les

200 PIÈCES RÉLATIVES

Ecrits de V. M. ont rendu mémorable à jamais, devait être l'époque d'un pareil ouvrage. Le Poème de Pope réprima en Angleterre l'ignorance & la barbarie, comme vos immortelles productions ont réprimé, parmi nous, les coupables efforts d'une Philosophie vaine & dangereuse. A l'exemple de cet Anglais célèbre, j'ai eu le courage, Sire, d'employer les armes du ridicule pour la défense des Arts que votre Majesté a daigné cultiver. Mais Pope fut quelquefois dur & amer; j'ai tâché d'être moins sérieux; & si ce badinage était digne de vous amuser quelques momens, j'aurais sur l'Auteur Anglais un avantage qui déterminerait en ma faveur la préférence de tous les gens de goût. J'ai pensé, Sire, que le tems était venu d'humilier les Ennemis de la gloire & du génie. Boileau qui a tant contribué à la réputation du Siècle de Louis XIV aurait été animé d'un zèle plus ardent encore pour la défense des Arts, s'il eut eu l'honneur d'être votre Contemporain; il eut cru devoir les venger d'autant plus que V. M. les a rendus plus respectables. C'est à ce titre. Sire, que j'ose présenter à un grand Roi l'hommage de la Dunciade.

(1764.)

AUTRE

AUTRE LETTRE

DU MEME

A MONSEIGNEUR LE D. DE**

MONSEIGNEUR,

J'Ai l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires de la Dunciade. Il est digne de vous de protéger un ouvrage entrepris pour l'honneur des Lettres, & peut-être, pour le bien public. Il ferait, en effet, très-avantageux que beaucoup de gens qui n'ont que la manie d'écrire, & nulle espèce de talent, n'ayant plus de gloire chimérique à espérer dans la Littérature, cherchassent à se rendre utiles à la Société, en embrassant quelques professions plus convenables. Vous entendrez bientôt, Monseigneur, le cri des Oyes s'élever de tous côtés contre cette production, qui, pourtant, n'est qu'un badinage; mais toutes les fois que les Oyes crient, il ne faut pas croire que l'on assiège le Capitole.

Je suis &c. &c.

(1764)

LETTRE

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE,

*A M. P., à l'occasion de la Dunciade, avec
les réponses de ce dernier.*



Lettre de M. De Voltaire.

JE n'avais pas envie de rire, Monsieur, quand vous m'envoyates votre petite drôlerie. J'étais fort malade. Mon Aumônier qui est, ne vous déplaît, un Jésuite, ne me quittait point. Il me faisait demander pardon à Dieu d'avoir manqué de charité envers Fréron, & Le F * de P * * *, & d'avoir raillé l'Abbé Trublet qui est Archidiacre. Il ne voulait pas permettre que je lûsse votre Dunciade. Il disait que je retournerais infailliblement à mes premiers péchés, si je lisais des Ouvrages satyriques. Je fus donc obligé de vous lire à la dérobée. J'ai le bonheur de ne connaître aucun des masques dont vous parlez dans votre Poë-

me. J'ai seulement été affligé de voir votre acharnement contre M. Diderot, qu'on dit être aussi rempli de mérite & de probité que de science, qui ne vous a jamais offensé, & que vous n'avez jamais vu. Je vous parle bien librement; mais je suis si vieux qu'il faut me pardonner de dire tout ce que je pense. Je n'ai plus que ce plaisir là. Il est triste de voir les gens de Lettres se traiter les uns les autres, comme..... Ce monde-ci n'est qu'un orage continuel; sauve qui peut. Quand j'étais jeune, je croyais que les Lettres rendaient les gens heureux, je suis bien détrompé. Il faut absolument que nous demandions tous deux pardon à Dieu, & que nous fassions pénitence. Je consens même d'aller en purgatoire, à condition que Fréron sera damné.

(1764)



REPONSE

R E P O N S E.

JE n'ai reçu que très tard, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à l'occasion de la Dunciade. Cette petite drôlerie, comme vous la nommez, a pensé produire des effets très sérieux. Tous ces masques que vous humiliez si fort en ne daignant plus les connaître, ont encore le triste pouvoir de nuire, & je vous félicite très sincèrement du parti que vous prenez de les oublier; mais dans la crainte de leur donner trop de joye, je ne leur dirai pas votre secret.

Je vous avouerai cependant, Monsieur, que votre Aumônier Jésuite me paraît d'une morale un peu rigide, s'il vous défend, comme vous me le mandez, toute espèce de lecture satyrique. Croyez-moi, défaites-vous de ce bon Père qui finirait par vous obliger au sacrifice d'une partie de vos ouvrages, & par vous faire supprimer tout ce qui a pu déplaire aux Maupertuis, aux Desfontaines,

aux Fréron , aux Trublet , aux Guyon , aux Gauchat , aux Chaumeix , & à tous les auteurs du Journal Chrétien. Oh ! le public qui aime à rire , y perdrait trop , Monsieur , & ne le pardonnerait jamais à votre Aumônier.

N'allez pas d'ailleurs vous faire actuellement un scrupule de l'obscurité de quelques-uns de ces masques , que vous n'avez pas toujours dédaigné de connaître. Songez que les Cibber , les Philips , les Giddon , si bien raillés par Pope , dans sa Dunciade que vous aimez , n'avaient guères plus de célébrité que ces gens-là. Pelletier , Neuf-germain , Titreville , & cet autre la Morlière , déjà sifflé par Boileau , n'étaient pas plus connus , & cependant , cet illustre Satyrique ne dédaigna pas de les rendre ridicules.

L'obscurité serait d'un trop grand prix , si elle avait le privilège de garantir , même du sifflet , des gens qui préparent quelquefois la ciguë. Mais Boileau fut quelquefois un peu dur , & Pope ne fut pas toujours exempt d'amertume , au lieu que je me suis contenté de donner des aîles à Fréron , ce qui n'est pas , à beaucoup près , abuser de la vengeance. Vous

206 PIÈCES RELATIVES

verrez cependant, Monsieur, que ni lui, ni les siens, ni bien d'autres ne me pardonneront cette plaisanterie.

A l'égard de M. Diderot, il est très vrai que je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai lu, par malheur pour l'un de nous deux, & d'ailleurs il est un de ceux dont j'ai eu le plus vivement à me plaindre. J'en ai bien du regret, puisque vous paraîssiez l'aimer. Par la même raison, je suis plus fâché encore qu'il ait fait l'article *Encyclopédie*, le *Fils naturel*, le *Père de famille* & surtout qu'on lui attribue les *Bijoux indiscrets*.

Au reste, Monsieur, je ne suis pas très content de l'édition furtive & précipitée de mon Poème. Il m'est venu de nouvelles idées qui me semblent très heureuses, & qui donneront encore plus de vie à cet ouvrage. Je suis entièrement de l'avis de M. de Caylus, qui n'estimait un Poème qu'à proportion des sujets qu'il pouvait fournir soit au pinceau, soit au burin; aussi le Vert-vert ne m'a-t-il jamais paru qu'un très joli Conte, & rien de plus. Il y aurait, je crois, une place à prendre entre ce même Vert-

vert & le Lutrin. Mais ce serait à vous, Monsieur, qui avez pris la vôtre entre le Tasse & l'Arioste, de me servir de guide dans cette carrière difficile. Il faudrait que je fisse un nouveau pèlerinage sur les bords de votre Lac, & je crains bien d'être encore longtems réduit à dire comme Ovide, *Virgilium vidi tantum* &c.

Nancy, 1764.



AUTRE

AUTRE LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

Votre Lettre, Monsieur, est pleine de goût & de raison : vous connaissez votre Siècle, & vous le peignez très bien. Les sentimens que vous voulez bien me témoigner, me flattent d'autant plus, qu'ils partent d'un esprit très éclairé. Vous méritiez d'être l'ami de tous les Philosophes, au lieu d'écrire contre les Philosophes. Je vous répète encore que j'aurais voulu surtout que vous eussiez épargné M. Diderot. Il a été persécuté & malheureux. C'est une raison qui devait le rendre cher à tous les gens de Lettres.

M. de Marmontel s'est trouvé dans le même cas. C'est contre les délateurs & les hypocrites qu'il faut s'élever, & non pas contre les opprimés. Je pardonne à Guillaume Vadé
&

A LA DUNCIADE 109

& à Jérôme Carré de s'être un peu moqués
des ennemis de la Raison & des Lettres. Je
trouve même fort bon que.

. mais nous ne devons pas
déchirer nos frères. Il me paraît affreux que
des gens de la même communion s'acharnent
les uns contre les autres. Le sort des gens de
Lettres est bien cruel. Ils se battent ensemble
avec les fers dont ils sont chargés. Ce sont
des damnés qui se donnent des coups de grif-
fes. Maître Aliboron, dit Fréron, a com-
mencé ce beau combat. Je veux bien que
tous les oiseaux donnent des coups de bec
à ce hibou; mais je ne voudrais pas qu'ils
s'arrachassent les plumes, en fondant sur la
bête. Le C . . . , dont vous avez parlé est
un Cuisire fanatique qui a écrit un Livre
impertinent contre le Président de Montef-
quieu. Tous les gens de bien vous auraient
embrassé, si vous n'aviez frappé que de telle
canaille. Je ne fais pas comment vous vous
tirerez de tout cela, car vous voilà brouillé
avec les Philosophes & les anti-Philosophes.
J'ai toujours rendu justice à vos talens; j'ai
toujours souhaité que vous ne prissiez les ac-

210 PIÈCES RÉLATIVES

mes que contre nos ennemis. Je ne peux, il est vrai, vous pardonner d'avoir attaqué mes amis; mais je vous remercie de tout mon cœur des aïles à l'envers que vous avez données à Martin Fréron. Vous voyez que je suis l'homme du monde le plus juste. Permettez à un pauvre aveugle de supprimer les cérémonies.

(1764.)



REMAR-

REMARQUE.

DAns cette Lettre, remplie, d'ailleurs, d'une amitié qui m'est bien précieuse, M. de Voltaire semble me plaindre de ce que, par vraie philosophie, j'ai eu le courage de me brouiller également avec les Philosophes & les anti-Philosophes. Je prendrai la liberté de ne l'opposer qu'à lui-même, en lui remettant sous les yeux ce qu'il écrivait si judicieusement à M. le Marquis Albergatti: » Un Journaliste a ob-

» servé que je n'étais pas adroit, puisque je n'é-

» pouvais aucune faction, & que je me déclai-

» rais également contre tous ceux qui veulent

» former des partis. Je fais gloire de cette mal-

» adresse. Ne soyons ni à Apollon, ni à Paul,

» mais à Dieu seul. Il y a des gens qui entrent dans

» un parti pour être quelque chose; mais il y en

» a d'autres qui existent sans avoir besoin d'au-

» cun parti. «



212 PIECES RÉLATIVES

AUTRE LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

(1767.)

Votre Lettre du 3 Février, Monsieur, a renouvelé mes plaintes & mes regrets. Quel dommage, ai-je dit, qu'un homme qui pense & qui écrit si bien se soit fait des Ennemis irréconciliables de gens d'un extrême mérite qui pensent & qui écrivent comme lui!

Vous avez bien raison de regarder Fréron* comme la honte & l'excrément de notre Littérature. Mais pourquoi ceux qui devraient être tous réunis pour se sont-ils divisés, & pourquoi avez-vous attaqué ceux qui devaient être vos amis & qui ne sont que les ennemis du fanatisme?

Si vous aviez tourné vos talens d'un autre côté, j'aurais eu le plaisir de vous avoir, avant ma mort, pour confrère à l'Académie Française. Elle est à présent sur un pied plus honorable que jamais. Elle rend les Lettres respectables. J'apprens que vous jouissez d'une fortune digne de votre mérite. Plus vous chercherez à avoir de la considération dans le monde, plus vous vous repentirez de vous être fait, sans raison, des ennemis qui ne vous pardonneront jamais. Cette idée peut empoisonner la douceur de votre vie. Le Public prend toujours le parti de ceux qui se vengent, & jamais de ceux qui attaquent de gaité de cœur. Voyez comme Frér** est l'opprobre du genre humain. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, je n'ai jamais lu ses feuilles; mais on m'a dit qu'il n'était pas sans esprit. Il s'est perdu par le détestable usage qu'il en a fait. Je suis bien loin de faire la moindre comparaison entre vous & lui. Je fais que vous lui êtes infiniment supérieur à tous égards; mais plus cette distance est immense, plus je suis fâché que vous ayez voulu avoir mes amis

214 PIÈCES RELATIVES

pour ennemis. Ah ! Monsieur, c'était contre les persécuteurs des gens de Lettres que vous deviez vous élever, & non contre les gens de Lettres persécutés. Pardonnez-moi, je vous en prie, une sensibilité qui ne s'est jamais démentie. Votre Lettre en touchant mon cœur, a renouvelé ma playe, & quand je vous écris, c'est toujours avec autant d'estime que de douleur.



REPONSE

R É P O N S E.

NE me plaignez pas tant, Monsieur; je n'ai pas, à beaucoup près, outragé tous les Saints de votre Calendrier; je n'ai jamais médité ni des Homère, ni des Virgile, ni des Cicéron, ni des Sophocle. Si j'ai marqué un peu moins de respect pour quelques modernes, j'ai cependant loué en mille endroits, & le Philosophie de Montbart, & M. de Montequieu, & M. d'Alembert lui-même. Voilà, Monsieur, ceux que j'ai pu croire vos amis, & quelques-uns d'eux auraient été vos rivaux, si vous pouviez en avoir.

Mais quand je n'aurais fait que témoigner mon tendre attachement pour vous, c'en était assez pour que je ne dusse jamais être suspect d'avoir voulu faire ma cour aux fanatiques. Or, c'est ce que j'ai fait dans tous les tems; & même lorsque parut cette Comédie que vous me reprochez toujours, & que je ne me reprocherai jamais.

La faveur publique, dites-vous, est pour ceux qui se défendent, & non pour celui qui

DES PIÈCES RELATIVES.

attaque de gaîté de cœur. J'adopte ce principe, Monsieur, & c'est précisément ce qui devait vous engager à vous déclarer pour moi. Je n'ai point été l'agresseur. On m'avait suscité une persécution sérieuse pour quelques plaisanteries innocentes que je m'étais permises sur le fameux Citoyen de Genève, dans une Comédie, représentée devant le Roi de Pologne. Ceux qui aujourd'hui croient avoir le plus de raison de se déchaîner contre M. Rousseau, étaient alors ses enthousiastes & ses vengeurs. Je n'avais pas encore vingt-quatre ans; j'aurais pu, sans conséquence, ne répéter que l'esprit des autres, & ce sont les autres qui ont répété mon esprit. Il ont même été beaucoup plus loin que moi, car du moins je respectai toujours les mœurs & les rares talents de M. Rousseau.

Quoiqu'il en soit, M. le Comte de Tressan (qui m'en a depuis témoigné son repentir) & quelques philosophes que vous connaissez, se rendirent mes délateurs auprès du Roi de Pologne, & me représentèrent charitablement à ce Prince comme *un homme à punir*. On lui demandait que, pour le moins, je fusse, exclus, par un jugement public, d'une Académie à laquelle il m'avait fait l'honneur de

m'appeller. Il est donc évident, Monsieur, que je n'ai fait que me défendre contre des gens qui *m'avaient attaqué de goût de cœur*, & seulement pour venger l'amour propre d'un philosophe qu'ils outragent aujourd'hui: Vous ne devriez donc pas tendre les bras à mes ennemis, vous Monsieur, qui êtes l'ennemi des persécuteurs!

Est-ce à vos yeux un crime si capital en Littérature, que de n'admirer ni MM. Diderot, Marmontel, Duclos, ni quelques autres. Vous me dites, Monsieur, qu'ils sont vos amis, & à ce titre, je les considère comme je le dois. Mais n'avais je pas lieu de me croire aussi de vos amis? Vous ont-ils donné, plus que moi, des marques de leur attachement? Ont-ils paru même ressentir autant que moi la vénération qui vous est due? Par quelle fatalité toute votre faveur serait-elle pour eux? Voulez-vous donc vérifier ce que dit un homme du monde, un homme de beaucoup d'esprit en lisant la première Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, à l'occasion de mes *Philosophes*? » M. de Voltaire, me dit-il, ne vous pardonnera jamais d'avoir battu la li-
vree. «

218 PIÈCES RELATIVES

Peut-être, Monsieur, la Préface qui parut d'abord avec ma Comédie fut-elle en effet un peu trop vive. J'étais alors étourdi du bruit qui se faisait autour de moi, & des Libelles calomnieux que de soi-disant philosophes répandaient partout contre un homme qu'ils ne connaissaient pas. Mais enfin cette Préface n'existe plus ; & l'avoir supprimée du Recueil de mes œuvres, c'est l'avoir désavouée. Ne vous est-il jamais arrivé à vous-même, Monsieur, d'être entraîné par les circonstances plus loin que vous ne l'eussiez voulu ? C'est précisément le cas où je me trouvais. Mais pourquoi me forcer sans cesse à vous répéter ce que vous savez aussi bien que moi ? Ah ! Monsieur, ce n'est pas là comme je voudrais m'entretenir avec vous ! Voulez-vous cependant que je n'aye pas raison ? Je vous promets que cette explication-ci sera la dernière.

Je sais que mes ennemis ne me pardonneront jamais, vous me l'avez assez répété ; mais ils étaient mes ennemis avant cette époque ; ils le seront encore après, il faut bien que je m'en console. Actuellement, du moins, les motifs de leur inimitié sont connus, & leur haine déclarée est moins dangereuse que lorsqu'elle était couverte.

Je ne serai point de l'Académie Française, je le crois ; mais si je mérite d'en être, c'est tant pis pour elle ; & les regrets obligeans que vous voulez bien me témoigner sur cette petite disgrâce, sont plus que suffisans pour m'en consoler. Il est certain, Monsieur, que j'aurais pu être tenté de l'honneur d'être votre Confrère, quand j'aurais dû n'en jouir qu'un moment ; mais en perdant cet avantage, ne gagnerai-je pas quelque chose à n'être point le Confrère de M. l'Abbé Trublet ? Vous voyez que tout est compensé dans ce monde.

D'ailleurs, Monsieur, qui sait ce qui peut arriver encore ? Je suis assez jeune pour espérer de voir passer la génération présente, & j'aurai peut-être quelque influence sur la façon de penser de celle qui la suivra. Vous l'avez dit quelque part, *le Temps est le Dieu qui console*. Il amène des changemens auxquels on n'aurait jamais pensé. Je ferai très content de lui, pourvu qu'il n'en apporte aucun dans votre cœur à mon égard.

Je vous avoue que j'aurais désiré que M. de Voltaire se crut, comme il l'est en effet, supérieur à tous les partis, qu'il eut répondu plus ouvertement à la franchise & à la confiance

220 PIÈCES RÉLATIVES

d'un homme qui avait, peut-être, plus de droits que beaucoup d'autres à un tendre retour de sa part. Vous avez eu de grands ménagemens, Monsieur, pour des gens qui prouveront un jour qu'ils vous étaient beaucoup moins attachés que moi. Vous avez eu plus de raison que vous ne le pensiez, de me dire, en me parlant de la Dunciade, que vous ne connaissiez pas les masques. Pour moi,

J'ai trop, à mes périls, appris à les connaître.

Quoiqu'il en soit, plus on m'accusera, comme Boileau, d'avoir mis à tout blâmer mon étude & ma gloire, plus mon admiration pour vous aura peut-être de poids dans l'avenir.



REMAR-

REMARQUE.

ON voit, en général, par ces Lettres de M. de Voltaire, qu'il croit toujours sa gloire intéressée à paraître protéger jusqu'au bout ses chers Philosophes, & à couvrir leur néant de ses lauriers. M. de Voltaire a bien le droit d'avoir une fantaisie. Mais il y a des gens qui pensent encore de bonne foi qu'en effet j'ai un peu trop chargé les traits de ma Comédie, & qu'avec moins d'énergie, elle eut été plus fidèle. Je vais leur mettre sous les yeux une autorité du plus grand poids, le témoignage d'un homme qui, certainement, se connaît en Philosophes & qui, quelques années après ma Comédie, en a fait l'apologie la plus forte, en peignant ces Messieurs avec des couleurs que moi-même je n'ai jamais employées. Voici ce que tout lecteur est à portée de voir dans l'*Emile* de M. Rousseau :

» Je consultai les Philosophes... je les trou-
» vai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques mê-
» me dans leur scepticisme prétendu, n'igno-
» rant rien, ne prouvant rien, se moquant

222 PIÈCES RELATIVES

» les uns des autres; & ce point commun à
 » tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous
 » raison. Triomphans quand ils attaquent, ils
 » sont sans vigueur, en se défendant. Si vous
 » pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour
 » détruire; si vous comptez les voix, chacun
 » est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que
 » pour disputer . . . fuyez ceux qui, sous
 » *prétexte d'expliquer la nature*, sèment dans
 » les cœurs des hommes de désolantes doctri-
 » nes, & dont le scepticisme apparent est cent
 » fois plus affirmatif & plus dogmatique que le
 » ton décidé de leurs adversaires. Sous le hau-
 » tain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais,
 » de bonne foi, ils nous soumettent impé-
 » rieusement à leurs décisions tranchantes &
 » prétendent nous donner pour les vrais prin-
 » cipes des choses, les inintelligibles systèmes
 » qu'ils ont bâtis dans leur imagination:
 » Du reste renversant, détruisant, foulant
 » aux pieds tout ce que les hommes res-
 » pectent; ils ôtent aux affligés la dernière
 » consolation de leur misère; aux puissans &
 » aux riches, le seul frein de leurs passions;
 » ils arrachent du fonds des cœurs les re-

» mords du crime, l'espoir de la vertu, &
 » se vantent encore d'être les bienfaiteurs du
 » genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité
 » n'est nuisible aux hommes : Je le crois
 » comme eux ; & c'est, à mon avis, une
 » preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la
 » vérité. «



EXTRAIT

EXTRAIT
D'UNE LETTRE ADRESSÉE
AUX
AUTEURS DU JOURNAL
ENCYCLOPÉDIQUE.

DE tous les Papiers publics, le Journal Encyclopédique est le seul dont les auteurs aient eu le courage de parler du Poëme de la Dunciade, lorsqu'il parut, & dans le tems même où l'auteur était persécuté. » Sans » adopter, disent-ils dans leur Volume du » premier Avril 1764, toutes les critiques » contenues dans la Dunciade, on ne peut ce- » pendant refuser au Poëte les éloges que » mérite une production remplie d'esprit, d'i- » magination, & de bonne plaisanterie. «

Ce préambule est suivi de la Lettre, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, pour ne pas répéter toutes les citations qui s'y trouvent.

Les difficultés qui empêchent la Dunciadé de se répandre laissent aux auteurs qui y sont attaqués la liberté de calomnier ce Poème auprès de leurs Protecteurs & de leurs amis. Pour moi, qui l'ai lû sans prévention, je ne rougis pas, abstraction faite de toute Satyre, de le mettre, non au-dessus, mais presque à côté de la Dunciadé Anglaise, & de le placer dans la liste de nos Poèmes héroï-comiques Français entre le Lutrin & le Vert-vert. Il y a plus de force & plus d'énergie dans quelques traits satyriques de la Dunciadé Anglaise, des idées plus grandes & plus vastes; mais aussi est-on revolté des images dégoûtantes & des injures atroces dont elle est parsemée. La Stupidité, proposant à ceux qui pourront écouter, sans dormir, la lecture de quelques ouvrages connus en Angleterre, de leur donner pour récompense le privilège exclusif de juger tous les Ecrits présens & à venir; le sommeil répandu sur tous les auditeurs à cette lecture; les ames stupides trempées dans le Lethé avant leur entrée au monde; la vision des triomphes présens & futurs de la Stupidité;

226 PIÈCES RELATIVES

sont des imaginations très ingénieuses & très plaisantes. Mais il faut convenir que le Libraire Curl se roulant dans une mare produite par sa Corinne, qui rend tous les matins à la terre, devant la boutique de son voisin, ce que le cabaret lui a fourni la veille; que les prix proposés par la Déesse à celui qui criera le plus, & à ceux qui seront les plus habiles à plonger dans la fange; que l'exercice des sots qui, pour mériter ces prix, se deshabillent & se précipitent dans un cloaque infect, rempli d'immondices & de chiens noyés; il faut convenir, dis-je, que ces détails sont bien insoutenables.

La Dunciade Française nous offre des traits plus heureux & plus agréables. Tout le premier Chant, qui n'est, à la vérité, qu'un dénombrement des originaux que le Poète apperçoit chez la Sottise, est d'un bout à l'autre, un tissu d'épigrammes, dont le cadre est d'ailleurs très ingénieux.

Dans le second Chant, la Sottise prononce un Discours qui me paraît bien supérieur à celui que Pope met aussi dans la bouche de la Déesse. Elle fait apporter ensuite le vaste *Bouclier* qu'elle forgea de sa main immortelle. L'au-

teur a tiré le plus grand parti du contraste que lui ont offert la peinture de ce Bouclier & une description très agréable de la Ceinture de Vénus.

Le troisième Chant présente, à la fois, des idées neuves, & des plaisanteries qui n'avaient point encore été imaginées, soit dans l'aventure comique par laquelle l'auteur prouve que les femmes sont faites pour autre chose que pour *guerroyer & pour versifier*: soit dans l'imagination heureuse & singulière des ailes inverses qu'il donne au Pégase de la Sotise; soit enfin dans l'idée, non moins originale, de ce sifflet redoutable qui veille à la conservation du goût, & qui siffle de lui-même, lorsqu'un rimeux orgueilleux veut donner des poétiques loix.

Vous trouverez certainement, dans ce Poëme, plus de noblesse, un style peut-être moins figuré, quelquefois moins élevé; mais plus égal & plus soutenu que dans la Dunciade Anglaise. Souvent elle étincelle de génie, mais souvent aussi elle tombe dans le bas & dans le grossier. L'Allégorie qui y domine presque d'un bout à l'autre, est difficile à saisir, ce qui rend ce Poëme plus obscur

DES PIÈCES RELATIVES

que l'obscurité même des noms de ses Héros.
Les Métaphores y sont trop accumulées.
Malgré tous ces défauts, la Dunciade de
Pope est un de ses chefs-d'œuvres. Celle
de Mr. P. est généralement plus gaye; l'une
l'emporte par la force, l'autre, peut-être,
par les graces, &c.



AVIS

A V I S
DES ÉDITEURS.

LEs Auteurs du Journal Encyclopédique ne furent point les seuls qui osèrent rendre au Poème de M. P. une justice courageuse. On a déjà vu que M. de Voltaire remercie cet Auteur des atles à l'envers qu'il a données à Martin Fréron. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter encore d'autres témoignages flatteurs du plaisir que fit cet Ouvrage à quelques gens de Lettres d'un mérite distingué. On sent bien que la Dunciade ne pouvait trouver de défenseurs que dans cette classe d'Ecrivains.



30 PIÈCES RELATIVES

LETTRE

DE M. LE BRUN,

A L'AUTEUR

DE LA DUNCIADE.

Que vous importent, Monsieur, les vains bruits d'une populace d'auteurs qui se rendront, en se plaignant, encore plus ridicules! Ce sont les derniers cris de l'hydre. Rassurez-vous, mon cher Pope; la crainte sied mal à l'ombre des lauriers. On convient que votre Dunciade est pleine d'esprit & de vigueur. Si vous n'avez d'ennemis que ceux du bon goût & du sens commun, vous devez vous en féliciter, & vous deviez vous y attendre. Je vous promets pour défenseurs tous les vrais enfans d'Apollon, que vous avez vengés avec autant d'adresse que de courage. Votre Préface est on ne peut pas plus ingénieuse. Il est impossible, après l'avoir lue de ne pas devenir, sous peine de ridicule, le partisan de votre ouvrage. J'ose vous

A LA DUNCIADE. 237

le prédire, Monsieur, le Public qui aime à rire ne peut que s'amuser beaucoup de tout ceci. Je connais déjà trois Editions de la Dunciade : ainsi vous ne devez pas être étonné que les murmures continuent. Mais je vous répéterai ce que disait Racine à Boileau, très alarmé du tumulte qu'excitait sa Satyre contre les Femmes : » Vous avez attaqué un corps nombreux & qui n'est que langues : l'orage passera. « Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

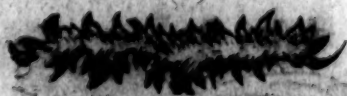


L E T T R E
D E
M. DE LA HARPE,
A U M E M E.

L'Intérêt que je prens à la Dunciade, & à son auteur m'avait déjà rendu assez actif pour l'avoir deux ou trois fois entre les mains dans les premiers jours où elle a paru. Elle est encore ici fort rare par les raisons que vous connaissez ; & cette circonstance me rend encore plus précieux le présent que vous m'en faites. Je l'ai fait lire, dans le peu de momens que je l'ai possédée, à plusieurs gens de Lettres, à Mr. le Marquis de Ximenez, entre autres, qui n'est pas des plus aisés, & qui en est enchanté : ce terme n'est pas trop fort. L'ouvrage n'a pas encore assez de publicité pour que je vous rende un compte bien exact de l'impression qu'il fait. Mais vous devez supposer aisément que ceux qui y sont attaqués, le trouvent très mauvais, que beaucoup d'autres n'osent pas dire qu'ils le trouvent bon, & qu'il ne sera mis à

sa place que lorsqu'il sera universellement connu. Alors le grand nombre des gens indifférens ne pourra se refuser à la gaité qui y régné, & trouvera fort étrange qu'une douzaine de mauvais auteurs qui nous ont tant de fois ennuyés, ne nous permettent pas de nous en dédommager, une seule fois, en riant à leurs dépens. Mais ce qui donnera le plus de vogue & de crédit à l'ouvrage, c'est le grand nombre de vers faits pour être retenus aisément, tels que *Fréron, par qui l'on bâille en France*. Ces traits-là ne s'oublieront jamais; & les plaintes des auteurs bientôt ne seront pas plus écoutées que leurs ouvrages.

Adieu, Monsieur, la justice que je vous rends ici, je vous l'ai rendue partout. Dieu sait si quelques personnes m'en aiment davantage; mais vous savez comme on se console.



VERS

A U M E M E.

Rendez-nous à la fois Aristophane & Pope.
De Thalie au front gai la Satyre est la sœur :
Que toutes deux en vous trouvent leur défenseur.
Le Chantre du Lûtrin , l'auteur du Misantrope ,
S'applaudiront enfin d'avoir un successeur.
Faites trembler , comme eux , les Cotins & leurs
sectes ;
Que Wasp à votre aspect recule épouvanté.
Les avortons nombreux de la Stupidité
Fatiguent l'Hélicon de leurs clameurs abjectes.
Eternisez leur honte , & pour tout dire enfin ,
Armé de l'instrument que fabriqua Merlin ,
Soyez le Réaumur de ces nouveaux insectes.



AUTRES

AUTRES VERS

A MAU MEME.

Sous le tranchant de la Satyre,
 Horace, dans son tems, fit expirer les Sots.
 Mécène à leurs dépens riait de ses bons mots,
 Car alors on aimait à rire.
 Mais son ami souvent aux jardins de Tibur,
 Allait se délasser dans un repos obscur.
 O vous, de ce grand homme imitateur fidèle,
 Des Mévius Français vous rabaissez l'orgueil :
 Et loin de cette foule, à Minerve rebelle,
 Pour suivre en tout votre modèle,
 Vous retrouvez Tibur aux bosquets d'Argenteuil.



SATYRE

SATYRE

ADRESSÉE AU MEME,
PAR MR. CLEMENT.

... *Sunt quos genus hoc minime juvat; ne potè
plures
Culpari dignos.* Horat. Sat. IV. L. I.

N On, de tes Ennemis les cris calomnieux
N'ont pu, cher PALISSOT, te noircir à mes yeux.
Je me ris, avec toi, de leur vaine colère.
Tu leur déplairais moins, s'ils avaient sçu te plaire,
Si, cédant au grand nombre, & suivant leurs travers.
Ta Muse au mauvais gout eut consacré les vers.

Qu'est devenu ce tems qu'ont vu fleurir nos Pères ?
Les auteurs asservis à des règles sévères,
Par des soins assidus s'efforçaient d'obtenir
Moins les succès du jour, que ceux de l'avenir.

Les Grecs & les Latins, que nos Auteurs frivoles,
Relèguent aujourd'hui dans l'ombre des Ecoles.
Par de meilleurs esprits alors accrédités.
Etaient lus & relus, appris & médités.

C'est chez eux qu'on puise le vrai qui nous enchante,
 Cette simplicité si noble & si touchante,
 Dont un seul trait naïf, pour un goût délicat,
 Vaut mieux que tout l'esprit du précieux D*^r.

C'est par eux que l'on sçut, d'un charme inévitable,
 Faire aimer la sagesse, en la rendant aimable.
 Loin de se présenter triste & sans agrément,
 Elle égaya son front des traits de l'enjoûment,
 Sous de rians atours cent fois plus applaudie
 Que dans les froids sermons de l'Encyclopédie.

C'est du génie antique enfin qu'étaient remplis
 Ces beaux esprits divers en tout genre accomplis,
 Qui sous un Prince, ami de leurs savantes veilles,
 Enfantaient, à loisir, de sublimes merveilles.

Aujourd'hui, PALISSOT, l'on peut, à moins de frais,
 Du nom de bel esprit s'enorgueillir en paix.

A peine de l'enfance achevant la carrière,
 Et de l'école encor secouant la poussière,
 On a rompu le frein, à soi-même livré,
 Que, vuide de savoir, d'amour propre enyvré,
 Tourmenté de la Rime, en proie à sa manie,
 On croit sentir en soi l'aiguillon du génie;
 On pense qu'il suffit, sans étude & sans art,
 De suivre un vain délire, & d'écrire au hazard.

Hé! Messieurs les rimeurs, quelle est votre folie?
 Quoi! parmi tant de fots dont la terre est remplie,
 En voit-on, comme vous, d'un fol orgueil épris,
 S'exercer dans un art qu'ils n'ont jamais appris?

238 PIÈCES RELATIVES

L'Elève de Vanloo, plus timide & plus sage,
Fait du sien, à loisir, l'utile apprentissage;
Combien, dans ses dégouts, ne voit-il pas de fois
Ses stériles crayons se briser sous ses doigts,
Avant que, soutenu d'une longue pratique,
Il défie, au salon, les yeux de la Critique!

Le métier le plus vil à sa difficulté,
Jamais le Bâteleur, à la Foire exalté,
S'il n'en a pas acquis la routine assidue,
Viendra-t-il voltiger sur la corde tendue,
Et s'exposera-t-il, digne projet d'un fou,
Pour amuser le Peuple, à se rompre le cou?

Et vous qui parcourez ces routes périlleuses
Que des chûtes sans nombre ont rendu si fameuses;
Où de rares esprits, en de plus heureux tems,
N'ont dû quelques succès qu'à des efforts constants;
Sitôt qu'en votre tête un feu trompeur s'allume,
Votre main, sans arrêt, va fatiguer la plume;
La rime a beau se plaindre & la raison crier,
Vos vers, comme un déluge, inondent le papier.

De là vient que Paris, de ses presses avides,
Voit naître, en seul jour, plus d'écrits insipides,
Que l'Automne fâcheux, durant ses premiers froids;
Ne fait tomber, en tas, de feuilles dans les bois;
Ou que dans nos jardins, sur les présens de Flore,
On ne voit, au Printems, de chenilles éclore.

De là ce triste amas & de prose & de vers,
Le rebut du Public, & le butin des vers;

Ces riens étincelans de frivoles bluettes ;
 Et surtout enrichis du jargon des roilettes ;
 Où l'auteur petit maître , en babil éminent ;
 S'efforce d'être aimable ; & n'est qu'impertinent ;
 Ces torrens passagers de fugitives pièces
 Qui , des Lecteurs glacés recherchant les caresses ;
 D'un burin séduisant empruntent la faveur ,
 Et se vendent , au moins , à l'aide du graveur ;
 Ces recueils vénimeux d'impies morales ,
 De nos Young français les Farces sépulchrales ;
 Ces Opéra bouffons , non lus , quoiqu'imprimés ;
 Ces Poèmes en prose , & ces Discours rimés ;
 Tous ces Livres enfin , écrits du nouveau stile ;
 Où s'offre , à chaque mot , l'antithèse subtile ,
 Où , sans règle & sans frein , l'esprit tient lieu de tout ;
 Où ne se trouvent point la raison ni le goût ;
 Mais qu'en revanche on loue , & dont la liste obscure ;
 Toujours , avec éloge , est inscrite au Mercure ;
 Car de l'esprit du jour tant d'Auteurs inspirés ,
 S'ils étaient moins mauvais , seraient moins admirés .

L'autre siècle , éclairé par des Maîtres habiles ;
 Pour juger les Ecrits eut des yeux difficiles .
 On admira Corneille & son esprit divin ;
 Mais on n'admira point son amour pour Lucain ;
 On ne s'attendait pas que Quinault , au Parnasse ;
 Près de Racine , un jour , viendrait prendre sa place ;
 Ni qu'enfin l'Opéra trouverait des Lecteurs .

Le bon goût sur la scène avait des Protecteurs ;
 Le Parterre français , l'oreille encor remplie

240 PIÈCES RELATIVES

Des sons harmonieux de Phèdre & d'Athalie,
Ennemi des sots vers, autant que des Anglais,
Eut sifflé, sans pitié, le Maire de C****.

Sur un Théâtre, orné des ris & de la joye,
Où la raison, pour plaire, en bons mots se déploie,
Eut-on souffert un fat, qui, d'un ton de Rhéteur,
A côté de Molière, eût prêché l'auditeur?
Justement révolté qu'un gout hétéroclite,
Fit larmoyer Thalie en maussade Héraclite,
Il eut associé, par un même destin,
Le Père de famille aux Sermons de Cotin.

Ce n'est pas cependant qu'un ridicule ouvrage
Du peuple quelquefois ne surprit le suffrage;
La brigue, ou la faveur qui, sans choix, applaudit,
Pouvait, pour quelque tems, mettre un sot en crédit,
Et, rival de Pradon, peut-être que le Mièrre
Eut balancé Racine & séduit Deshoulière.
Mais bientôt la satire aux yeux fins & perçans
S'armait du ridicule, & vengeait le bon sens;
Denonçait au public Pradon chargé de honte,
D'un succès mal acquis lui redemandait compte,
Et fit tant que son nom, la fable des Lecteurs,
Semble encore une injure aux plus méchans Auteurs.

Ainsi des sots rimeurs l'intrépide adversaire,
Sans que rien désarmât sa rigueur nécessaire,
Du faux goût, dans sa source, arrêtant le poison,
A l'aide des bons mots, fit régner la raison.
Malheur à qui prêtant le flanc à la satire,

Se livra, sans génie, à la fureur d'écrire,
 Et, ne comptant pour rien la honte d'ennuyer,
 Mit son impertinence au jour sur le papier.
 Le bien, ni le crédit, le rang, ni la naissance,
 Ni le ressentiment armé de la puissance
 N'intimida la voix de ce hardi censeur,
 Du bon goût attaqué courageux défenseur,
 Aux vertus, aux talens soigneux de rendre hommage,
 Mais ardent ennemi de tout méchant ouvrage,
 Qui, louant & blâmant chaque auteur par son nom,
 Eut berné Marmontel en admirant Buffon.

Des Poètes sifflés la foule mutinée,
 Envain, de toutes parts, contre lui déchaînée,
 Pour le rendre odieux, s'épuisait en clameurs;
 Vainement le faux zèle appuyant leurs rumeurs,
 Criait pieusement que ces doctes Censures
 Font à la charité de mortelles blessures.
 Ces murmures chagrins à peine étaient ouïs.
 De bons mots innocents les lecteurs réjouis
 Voyaient avec plaisir, bien loin d'en faire un crime,
 Le nom d'un fade auteur égayer une rime,
 Croyaient que, sans blesser l'honneur de son prochain,
 On peut trouver mauvais un mauvais Ecrivain,
 Que, s'il n'est point de loi qui l'empêche d'écrire,
 Tout bon chrétien qu'on soit, on peut du moins s'en rire.

Ainsi donc des Cotins l'Hélicon fut purgé.
 Mais ce tems-là n'est plus, & tout a bien changé.
 Maintenant, grace au goût, à l'humeur pacifique
 D'un siècle plus humain nommé philosophique,

242 PIÈCES RELATIVES

Chacun, comme il l'entend, raisonne en liberté
Et peut extravaguer en toute sûreté.
Il n'est point de grimaud qui ne puisse, à sa mode,
Réformer la raison, prescrire un nouveau Code,
Et, souvent admiré, toujours content de lui,
Verser impunément des flots d'encre & d'ennui.

L'un prétend, dans le monde épris de son beau style,
En traduisant Bréboeuf, faire oublier Virgile;
D'un fatras emphatique un autre enfant sa voix
Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois,
Et dans l'Académie, empesté Pédagogue,
Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

A toute impertinence un champ libre est ouvert.
La licence, en crédit, marche à front découvert.
Les fruits du mauvais gout, comme la mousse abondent,
Les fots auteurs, en foule, en tous lieux, nous inondent:
Car en quel tems, pour eux, eut-on plus de douceur?
Si contr'eux, par hazard, il s'élève un censeur
Qui joigne le bon sens au sel de la Satyre,
Quel orage sur lui son badinage attire!
Quel cris! où fuira-t-il? &, pour mieux effrayer
Quiconque, à leurs dépens, oserait s'égayer,
Du Critique fameux, si craint pendant sa vie,
N'ont-ils pas, à l'envi, décrié le génie?
Pour faire le procès à sa malignité,
Ils réclament les loix, la paix, l'humanité.
Chez un peuple poli, quel trouble, quel désordre;
Si, sur un pauvre Auteur, à son aise, on peut mordre;
Si Légier, ou Su***, pour un livre un peu plat,

De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat !
 Surtout ils font crier les ombres en furie
 De ces tristes Martyrs de la Plaisanterie,
 Qui bafoués, joués, hués & confondus,
 Sont, au bruit des sifflets, au tombeau descendus,
 Du seul nom de satire, ainsi chacun s'irrite,
 Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.

Toutes fois ces esprits si benins pour les Sots,
 Contre Dieu, sans scrupule, aiguïsent leurs bons mots,
 Ces discrets ennemis d'innocentes querelles
 Proscrivent la satire, & sèment des Libelles.
 Ton nom, cher PALISSOT, est par eux dénigré,
 Mais le lourd Baculard nous affomme à son gré;
 Et conservant en paix son impudente audace,
 Poinfinet, à leurs yeux, lui-même a trouvé grace.

Vois donc avec dédaïn, contre toi, s'ameuter
 Le Peuple des rimeurs facile à s'irriter.
 Tu leur dis hautement ce qu'ils craignent d'entendre,
 Tu reprends leurs défauts: Tu n'as pas du t'attendre,
 Dans l'emploi que Molière & Boileau t'ont remis,
 Que l'ennemi des sots pût manquer d'ennemis.
 Méprise leurs complots, leurs sourdes impostures;
 La Raison est pour toi. Laisse leur les injures.
 En de honteux combats ils voudraient t'engager;
 Mais c'est au ridicule encore à t'en venger.
 Avec ce même esprit, cet art qui, sur la scène,
 Dévoila plaisamment la doctrine peu saine
 De tous ces faux Catons, moralistes sans mœurs,
 Nous prônant la vertu qui n'est pas dans leurs cœurs;

244 PIÈCES RELATIVES

Présente-nous aussi la comique peinture
De quelque Trissotin tracé d'après nature,
Et que, de loge en loge, au parterre, au foyer,
On se dise, en riant : hé ! c'est l'abbé Coyer,
Ou bien, enveloppant une critique fine
Sous une fiction agréable & badine,
Peins la Sottise, enfin, sortant d'un long oubli,
Sur les débris du goût son empire établi.
Peins nous tous les héros, marchant sous sa bannière,
L'un au *Fils naturel* immolant tout Molière,
Cet autre destinant la scène aux Iroquois.
Sedaine, de bouffon qu'il fut jadis par choix,
Soudain, *sans le savoir*, devenu *Philosophe* :
Tant d'autres que je tais, Auteurs de même étoffe,
Dont les noms rempliraient Moréri tout entier,
Mais aussi peu connus que l'obscur Charpentier.

Que ta vengeance donc honore ton génie.
A force de bons mots punis la calomnie,
Et que tes ennemis, de tes vers défolés,
Pour prix de leurs fureurs, soient à jamais fislés.

Pour moi qui, de bonne heure, éclairé par Horace,
Du vrai goût délaissé n'ai point perdu la trace,
Qui, rempli des leçons que Despréaux m'apprit,
Au faux esprit du siècle ai fermé mon esprit ;
Je veux, ainsi que toi, sans craindre leur sottise,
De nos tristes Auteurs me rire avec franchise,
Et payer, par un vers malignement tourné,
L'ennui que les d'Arnaud souvent m'auront donné.



LET-

LETTRE
DE L'AUTEUR
A UN DE SES AMIS.

NOn, mon ami, je ne crois pas, je vous l'avoue, qu'on ait présenté à Monseigneur le Chancelier un Mémoire par lequel on lui demande qu'il me soit interdit de faire paraître la Dunciade. Il est des Magistrats qu'on peut se flatter de surprendre; mais ce ne sont pas des hommes tels que Monsieur de M * *.

Une pareille démarche, d'ailleurs, serait capable d'allarmer tous les gens de Lettres. Vouloir me faire interdire, sans m'entendre, la liberté de publier un ouvrage purement littéraire, essayer de l'anéantir avant qu'il soit sorti de mes mains, ce serait demander qu'à mon égard on violât le droit naturel. Eh! que ferait-on de plus si j'étais soupçonné de receler dans mon cabinet quelques-uns de ces Ecrits, trop communs aujourd'hui, infectés du poison de l'athéisme, ou qui ne respirent que l'indépendance & la sédition!

Q ñj

Vous connaissez la *Dunciade*, mon ami. Vous savez que c'est un ouvrage dans lequel j'ai vengé, ou cru venger le goût. J'ose, dans ce Poème avoir un avis sur des matières parfaitement indifférentes. J'y parle de prose & de vers ; & si quelques-uns de ceux dont j'ai blessé la vanité littéraire peuvent se plaindre, cent écrivains du premier mérite, le Roi lui-même, & plusieurs personnes de la plus grande distinction, sont loués dans cet ouvrage, qui deviendra, quoiqu'on en puisse dire, le monument historique le plus complet de notre littérature actuelle. Ceux de mes ennemis, qui essayeraient de le faire proscrire, seraient bien mal-adroits s'ils ne sentaient pas qu'en effet ils ne travailleraient qu'à ma renommée. Je les défierais de rien imaginer de mieux pour augmenter la réputation de mon Poème : vous savez ce que produit, infailliblement, toute persécution.

Ce n'est pas que dans des circonstances, à peu près semblables à celles où je me trouve, il n'y ait eu une plainte commencée contre l'illustre Despréaux ; mais il eut pour protecteurs, les Termes, les Bignon, les Caumartin, les Lamoignon, les d'Aguesseau. Pen-

sez - vous donc que je n'en trouverais pas aussi , & mépriseriez - vous assez notre siècle pour croire que le beau siècle de Louis XIV n'y ferait plus même regardé comme une autorité ? Permettez moi d'en augurer mieux. Je ne désespérerais pas que , par leurs intrigues , mes ennemis ne me donnassent pour protecteur le Magistrat même qu'ils auraient tenté de prévenir contre moi ; & alors quels remerciemens ne leur devrais-je pas ! Je fais à quelle distance je suis du génie de Boileau ; mais convenez , du moins , que dans cette heureuse supposition , je n'aurais , d'ailleurs , rien à lui envier. L'animosité de quelques hommes obscurs m'aurait fait plus de bien que tous mes ouvrages.

Soyez tranquille , mon cher ami. Autant j'ai de soumission & de respect pour les loix , autant j'ai de fermeté lorsque j'ai pour moi le témoignage honorable de mon innocence. Mes ennemis ne parviendront pas si facilement à m'intimider. Je ne suis pas un homme isolé & sans nom , comme la plupart des délateurs qui travaillent sourdement à me nuire. Je suis un père de famille dont l'existence & la tranquillité importent à plusieurs personnes à qui j'ai l'a-

248 PIÈCES RELATIVES

avantage d'être utile: on ne m'opprimerait pas sans exciter des cris. Il ne sera pas dit que sous le règne de Louis XV, on ait persécuté un de ses sujets pour avoir bien ou mal jugé des ouvrages de goût. La manie du bel esprit n'est pas plus essentielle à la société que celle de la Musique. Or certainement, sans manquer de respect, même à la première personne de l'Etat, on pourrait dire qu'elle joue mal de la flûte, si en effet elle en jouait mal.

Croyez vous, d'ailleurs, que nos Ministres ne sachent pas très bien que le moyen le plus sûr de réprimer la licence, c'est, précisément, d'accorder aux gens de Lettres une entière liberté sur les choses indifférentes? Si cette liberté, au contraire, était plus gênée qu'elle ne doit l'être, bientôt les esprits ne connaîtraient plus de frein. On verrait paraître (& peut-être n'en a-t-on déjà que trop vu) les ouvrages les plus audacieux. Enfin le Commerce important de Librairie irait s'enfouir pour jamais chez l'Etranger. Soyez sûr que l'administration est trop éclairée pour que ces grandes vues lui échappent. Elle sait qu'elle doit être bien tranquille, tant que les gens de Lettres ne

seront occupés que des petites querelles de leur vanité. Elle sait que ce serait même une adresse politique que de laisser cette pâture aux esprits inquiets, qui pourraient lui donner de l'inquiétude s'ils se livraient à des spéculations trop sérieuses. Lorsque le public ne se passionnera que sur des objets aussi indifférens que des disputes littéraires, tout est en sûreté. Le Cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie Française, sentit bien qu'en tournant les esprits du côté des Lettres, il les détournait, par une conséquence nécessaire, des objets que la sagesse du Gouvernement ne doit point abandonner à la témérité indiscrete de certains raisonneurs. Louis XIV., dans le beau siècle qui porte son nom, se conduisit par les mêmes vues. Il encouragea & le satyrique Despréaux, & Molière, beaucoup plus satyrique encore. Ce grand Prince, quoique protecteur déclaré de Quinault, ne s'offensa point des railleries que Boileau s'étoit permises contre ce poète lyrique. Les Dieux n'intervinrent pas dans les querelles du Parnasse. Il fut permis à tout le monde de rire, & la nation fut paisible & heureuse.

La Dunciade, ainsi que vous le remarquez

250 PIÈCES RELATIVES

très bien, n'est qu'un ouvrage de pure plaisanterie, tel que le Poème du Lutrin qui fut fait sous les yeux, &c, en quelque sorte, par les ordres de M. de Lamoignon. Elle est même, à bien des égards, moins hardie, car je n'ai offensé que l'amour propre de quelques auteurs, personnages beaucoup moins graves que les Chanoines de la sainte Chapelle. Un pareil ouvrage ne peut donc jamais devenir une affaire d'Etat. Loin d'être un objet de sévérité &c de défense, il eut, à très-peu de chose près, obtenu, dans l'autre siècle, un privilège du Roi.

Eh ! comment me rendrait-on responsable des Editions qu'on en pourrait faire ? Ce Poème, dont je n'avais aucune raison de faire un secret, n'est-il pas sorti plus de cent fois de mes mains ? Plus d'une personne de la Cour en a possédé longtems le Manuscrit. Je serais d'ailleurs en état de prouver que, depuis 1764, on en a fait plusieurs éditions auxquelles je n'ai eu aucune part. On y a même ajouté des Chants entiers, &c, qui plus est, des Chants contre moi. Ce n'est assurément point ma faute ; mais si l'on s'est permis d'im-

primer mon ouvrage avec des additions étrangères, voudrait-on m'ôter la liberté de le donner tel que je l'ai corrigé, & peut-être embelli?

Traiterait-on la Dunciade comme on n'a pas traité le Portier des Chartreux, l'Espion Chinois, & le Système de la Nature? Non, encore une fois, mon ami, on ne se porterait pas à cet excès d'injustice & de ridicule. On ne me ferait pas, pour ménager l'orgueil de quelques importans du Parnasse, un tort réel de plus de vingt-mille francs. On aurait égard, surtout, à la foule de Libelles dont on a osé m'accabler, & que je n'ai repoussés que par le mépris, sans me permettre aucune plainte. J'ai consenti à être la victime de la licence, pour devenir l'orateur de la liberté.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, qu'une seule plaisanterie de Boileau arrêta la main de M. de Lamoignon prêt à signer un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, contre celle de Descartes, & que cet illustre Magistrat applaudit à l'innocente liberté du Poète, qui lui découvrait une surprise qu'on avait voulu faire à l'autorité. Un jeune Poète de mes amis,

252 PIÈCES RELATIVES

ayant entendu parler, comme vous, du prétendu Mémoire présenté contre ma Dunciade, vient de prendre la même liberté. Il a adressé, de son propre mouvement, à Monseigneur le Chancelier, la plaisanterie que je vous envoie. Lisez-la, mon ami, & applaudissez à une Muse de dix-huit ans qui montre, à la fois, tant de talent, de gaieté, & de courage.



REQUE-

REQUÊTE

De plusieurs Grands-hommes à Mon-
seigneur le CHANCELIER, contre
la nouvelle Edition de la Dunciade.

PAR

Mr. FRANÇOIS DE NEUF-CHA-
TEAU, *actuellement Professeur de Poë-
sie, d'Eloquence & d'Histoire, au
Collège Royal de Toul.*

AH! Monseigneur, daignez de grâce
Prendre part à notre courroux.
Sachez qu'en ses transports jaloux,
Un singe de Pope & d'Horace
Se prépare à nous berner tous.
Ah! Monseigneur, écoutez nous,
Pour conjurer cette disgrâce,
Nos Muses sont à vos genoux.

On dit que la fienne menace

354 PIÈCES RELATIVES

D'immoler encor dans ses vers
Tous les illustres du Parnasse,
Et nous dispute avec audace
Les hommages de l'univers !
Peut-on avec indifférence
Regarder un tel attentat ?
Non non, pour ce crime d'Etat
Il ne faut point de Tolérance.
Il siffle sans ménagement
Le Traducteur de Jérémie ! (*)
Il ose avouer hautement
Qu'il bâille en lisant Euphémie ! **
Il croit dormir impunément
Aux Discours de l'Académie ;
Et cacher sa bile ennemie
Sous le masque de l'enjouement.
Pour tant d'audace & d'infamie,

* Mr. d'Arn.... Sa Traduction est connue par cette
Epigramme :

Or savez vous pourquoi pleurait tant Jérémie !
C'est que par don de prophétie ,
Ce grand larmoyeur prévoyait
Qu'un jour d'Arnaud le traduirait.

** *Euphémie* , Parade lugubre du même auteur.

Est-il un trop dur chatiment ?

C'est peu de rendre ridicules
 Les de Ros ***, & les d'Arn****,
 De déchirer leurs Opuscules,
 Si célèbres dans les Journaux,
 Et tous les vers duriusculs
 De nos rimeurs originaux.
 Monseigneur, pourrez vous le croire ?
 Et vit-on jamais rien de tel !
 Il a sifflé Guillaume Tell, *
 Et veut au divin Marm *****
 Fermer le temple de la gloire.
 Jamais on n'eut le goût si faux,
 Jamais l'on n'eut l'ame si noire.
 • Le traître vante la mémoire
 De ce monstre de Despréaux.
 Il a l'audace singulière

(*) La plus dure des Tragédies de M. le Mié...
 Nous apprenons qu'elle vient d'être rendue très fidèlement, vers pour vers, en langue allemande, par le célèbre Mr. SAMUEL WINSTKISPUROHERGOW, & que sa traduction a été représentée, avec autant de succès que l'original, dans le Bailliage de SCHWARTZEMBURG, & dans la Comté de RAPPERSCHWEIL, près ZÜRICHEN, en Suisse.

256 PIÈCES RELATIVES

D'immoler nos Drames Anglais,
 Nos pathétiques Béverleys,
 Aux vieilles farces de Molière.
 Il veut faire trouver du feu
 Dans les glaces de la Bruyère.
 Il a le front d'être en tout lieu
 Le Zoïle de la Morlière,
 Et le flatteur de Montesquieu!
 Souffrirez-vous qu'il fasse un jeu
 De renverser tous nos systèmes, *
 Et d'oser nous traiter nous-mêmes,
 Comme nous avons traité Dieu?

S'il eut berné, dans sa satire,
 D'Alembert, Voltaire, ou Buffon,
 Sans doute, on pourrait lui sourire.
 Sur de tels hommes, dans le fond,
 Il est bien permis de médire.
 Mais il ose, ô crime! ô délire!
 Insulter l'Opéra bouffon.
 Mégère, en Muse travestie,
 Inspira sa perversité;
 Il blesse notre vanité,
 Nous nous plaignons par modestie,

* Allusion à la Comédie des Philosophes.

A LA DUNCIADE. 257.

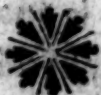
Et, surtout, par humanité,
En vain la bonne Compagnie
S'obstine à louer sa gaité,
Il nous couvre d'ignominie,
Aux yeux de la postérité,
Son insolente liberté
Ne doit pas rester impunie.
Au défaut de votre équité,
Nous armerons la Calomnie.
Nous déchainerons les serpens
Du Fanatisme & de l'Envie;
Et puisqu'il rit à nos dépens,
Nous empoisonnerons sa vie.

Rire est un forfait aujourd'hui.
S'il est ennuyé de nos rimes,
C'est le plus grand de tous les crimes
Que de témoigner son ennui.

Punissez sa Muse profane,
Et vengez enfin notre honneur.
Le tems est venu, Monseigneur,
D'accabler cet Aristophane:
Et pour mieux le désespérer,
Supprimant l'œuvre criminelle
Dont il voulait nous attérer,

258 PIÈCES RÉLATIVES

Il faut que, sans plus différer,
Une sentence solennelle
Le condamne à nous admirer.



Adieu, mon cher ami. Opposez toujours à ceux qui me calomnient ce que vous avez vu de ma conduite & de mon caractère. Ils ont beau me déchirer. Je conserve, quoique jeune encore, des protecteurs & des amis depuis plus de vingt ans: je ne veux pas de meilleure apologie.

d'Argenteuil, ce 15 May 1770.

P. S. A propos de mon Argenteuil, je vous envoie encore, pendant que je suis en train, ces vers qu'une personne de votre connaissance vient de m'adresser, & qui me flattent moins pour mon propre compte, que par l'allusion que l'on y fait à une femme très aimable, à qui je dois, dans ma solitude, toutes les consolations de l'amitié.

Nos

Nos rimeurs vont craindre Argenteuil,
Comme ils craignaient jadis Auteuil : *
Heureux pourtant dans leurs disgrâces,
Que pour adoucir vos pinceaux,
Vous ayez près de vous les Grâces;
Elles manquaient à Despréaux.

* Joli village près de Paris, où Boileau avait une maison de Campagne.

Fin du Tome premier.



260 TABLE DES PIÈCES

TABLE
DES PIÈCES CONTENUES
DANS
CE PREMIER VOLUME.

AVIS DES ÉDITEURS.	Pag. 1.
<i>Lettre de l'Auteur à Monsieur le Comte de</i>	
<i>B.</i>	3.
<i>Préface de l'Edition de 1764.</i>	15.
<i>Avis des Editeurs.</i>	34.
<i>La véritable Vision de Charles P.</i>	35.
LA DUNCIADÉ, Chant premier. <i>La Lor-</i>	
<i>nette.</i>	45.
<i>Notes du premier Chant.</i>	53.
LA DUNCIADÉ, Chant second. <i>Les menus</i>	
<i>Plaisirs.</i>	55.
<i>Notes du Chant second.</i>	65.
LA DUNCIADÉ, Chant troisième. <i>La Haran-</i>	
<i>gue.</i>	59.
<i>Notes du troisième Chant.</i>	78.
LA DUNCIADÉ, Chant quatrième. <i>Le Dénom-</i>	

DU PREMIER VOLUME, 261

<i>brement.</i>	Pag. 82.
<i>Notes du Chant quatrième.</i>	90.
LA DUNCIADÉ, Chant cinquième. Le Bou- clier.	92.
<i>Notes du cinquième Chant.</i>	101.
LA DUNCIADÉ, Chant sixième. Le Bu- cher.	106.
<i>Notes du Sixième Chant.</i>	115.
LA DUNCIADÉ, Chant septième. Le Soupé.	118.
<i>Notes du Septième Chant.</i>	127.
LA DUNCIADÉ, Chant Huitième. Le Bou- doir.	132.
<i>Notes du Huitième Chant.</i>	144.
LA DUNCIADÉ, Chant Neuvième. Les Ama- zones.	150.
<i>Notes du Neuvième Chant.</i>	159.
LA DUNCIADÉ, Chant Dixième. Le Sis- flet.	163.
<i>Notes du Dixième Chant.</i>	175.
Observations sur le Poème de la Dunciade, Par feu Mr. l'abbé BRUZZOLI, de l'A- cadémie des Invaghiti de Mantoue.	176.
<i>Variantes de la Dunciade.</i>	192.
PIECES RELATIVES A LA DUNCIADÉ.	197.
<i>Aviz des Editeurs.</i>	198.

262 TABLE DES PIÈCES

<i>Lettre de l'Auteur au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, en lui envoyant un exemplaire de son Poëme.</i>	<i>Pag. 198.</i>
<i>Autre Lettre du même à Monseigneur le D. De **</i>	<i>201.</i>
<i>Lettre de M. De Voltaire, à M. P., à l'occa- sion de la Dunciade, avec les réponses de ce dernier.</i>	<i>202.</i>
<i>Réponse.</i>	<i>204.</i>
<i>Autre Lettre de M. De Voltaire.</i>	<i>208.</i>
<i>Remarque.</i>	<i>211.</i>
<i>Autre Lettre de M. de Voltaire.</i>	<i>212.</i>
<i>Réponse.</i>	<i>215.</i>
<i>Remarque.</i>	<i>221.</i>
<i>Extrait d'une Lettre adressée aux Auteurs du Journal Encyclopédique.</i>	<i>224.</i>
<i>AVIS des Editeurs.</i>	<i>229.</i>
<i>Lettre de M. le Brun, à l'Auteur de la Dun- ciade.</i>	<i>230.</i>
<i>Lettre de M. de la Harpe au même.</i>	<i>232.</i>
<i>Vers au même.</i>	<i>234.</i>
<i>Autres vers au même.</i>	<i>235.</i>
<i>Satyre adressée au même, par Mr. Clément.</i>	<i>237.</i>
<i>Lettre de l'Auteur à l'un de ses amis.</i>	<i>245.</i>

DU PREMIER VOLUME. 263

Requête de plusieurs Grands-hommes à Mon-
seigneur le CHANCELIER, contre la nou-
velle Edition de la Dunciade. Par Mr.
FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU,
actuellement Professeur de Poësie, d'Elo-
quence & d'Histoire, au Collège Royal de
Toul. Pag. 253.

Fin de la Table

Fantes

Fautes à corriger.

Page 26. ligne 3. Montausier prévenu fit par l'estimer.
Lisez Montausier prévenu finit par l'estimer.

Page 30. ligne 9. précisemens. Lisez précisément.

Page 43. vers 3. l'Orateurs des deserts, Lisez l'Orateur
des deserts,

Page 46. vers 15. Et mon pays à Lisez Et mon pays a

Page 48. vers 14. Lorgnez le bien, n'est qu'un sot au visage :
Lisez Lorgnez le bien, n'est qu'un sot au visage :

Page 62. vers 20. Leurs noms fameux sont gravés sous leur
Lisez Leurs noms fameux sont gravés sous leurs bustes.

Page 87. vers 17. de réformer les mœurs.

Lisez de réformer les mœurs,

Page 104. ligne 17. dans un autre Lisez dans une autre

Page 107. vers 16. de Marm ***** à Bl ***?

Lisez de Marm ***** à Bl **,

Ibid. vers 21. Mettez un point d'interrogation après le mot
badin

Page 111. vers 22. ou de ses favoris Lisez où de ses favoris

Page 128. après la 4^e. note du 7^e. Chant, ajoutez la note
suivante :

Grace à Molé surmonta les sifflets.

Mr. Molé excellent acteur Comique ; mais qui est ré-
duit, faute de Comédies, à sacrifier ses talens & sa poi-
trine pour faire valoir de mauvais Drames, qu'on ap-
pelle Tragédies bourgeoises.

Page 190. ligne 21. d'un autre Lisez d'une autre

Page 200. ligne 24. C'est à ce titre. Sire, Lisez C'est à ce
titre, Sire,

Page 232. ligne 16. attaqué, Lisez attaqués,

Page 238. vers 7. à sa difficulté Lisez a sa difficulté.

